

Contre Sainte-Beuve

Marcel Proust

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Sommeils

Au temps de cette matinée dont je veux fixer, je ne sais pourquoi, le souvenir, j'étais déjà malade, je restais levé toute la nuit, me couchais le matin et dormais le jour. Mais alors était encore très près de moi un temps, que j'espérais voir revenir, et qui aujourd'hui me semble avoir été vécu par une autre personne, où j'entrais dans mon lit à dix heures du soir et, avec quelques courts réveils, dormais jusqu'au lendemain matin. Souvent, à peine ma lampe éteinte, je m'endormais si vite que je n'avais pas le temps de me dire que je m'endormais. Aussi une demi-heure après, la pensée qu'il était temps de m'endormir m'éveillait, je voulais jeter le journal que je croyais avoir encore en main, je me disais : « Il est temps d'éteindre ma lampe et de chercher le sommeil », et j'étais bien étonné de ne voir autour de moi qu'une obscurité qui n'était peut-être pas encore aussi reposante pour mes yeux que pour mon esprit, à qui elle apparaissait comme une chose sans cause et incompréhensible, comme une chose vraiment obscure.

Je rallumais, je regardais l'heure : il n'était pas encore minuit. J'entendais le sifflement plus ou moins éloigné des trains, qui décrit l'étendue de la campagne déserte où se hâte le voyageur qui va rejoindre la prochaine gare sur une route, par une de ces nuits parées de clair de lune, en train de graver dans son souvenir le plaisir goûté avec les amis qu'il vient de quitter, le plaisir du retour. J'appuyais mes joues contre les belles joues de l'oreiller qui, toujours pleines et fraîches, sont comme les joues de notre enfance, sur qui nous nous serrons. Je rallumais un instant pour re-

garder ma montre ; il n'était pas encore minuit. C'est l'heure où le malade, qui passe la nuit dans un hôtel étranger et qui est réveillé par une crise affreuse, se réjouit en apercevant sous la porte une raie du jour. Quel bonheur, c'est déjà le jour, dans un moment on sera levé dans l'hôtel, il pourra sonner, on viendra lui porter secours ! Il prend patience de sa souffrance. Justement il a cru entendre un pas… À ce moment la raie du jour qui brillait sous sa porte s'éteint. C'est minuit, on vient d'éteindre le gaz qu'il avait pris pour le matin, et il lui faudra rester toute la longue nuit à souffrir intolérablement sans secours.

J'éteignais, je me rendormais. Quelquefois, comme Ève naquit d'une côte d'Adam, une femme naissait d'une fausse position de ma cuisse ; formée par le plaisir que j'étais sur le point de goûter, je m'imaginais que c'était elle qui me l'offrait. Mon corps qui sentait en elle sa proche chaleur voulait se rejoindre à elle, je m'éveillais. Tout le reste des humains m'apparaissait comme bien lointain au prix de cette femme que je venais de quitter, j'avais la joue encore chaude de ses baisers, le corps courbaturé par le poids de sa taille. Peu à peu son souvenir s'évanouissait, j'avais oublié la fille de mon rêve aussi vite que si c'eût été une amante véritable. D'autres fois, je me promenais en dormant dans ces jours de notre enfance, j'éprouvais sans effort ces sensations qui ont à jamais disparu avec la dixième année et que dans leur insignifiance nous voudrions tant connaître de nouveau, comme quelqu'un qui saurait ne plus jamais revoir l'été aurait la nostalgie même du bruit des mouches dans la chambre, qui signifie le chaud soleil dehors, même du grincement des moustiques qui signifie la nuit parfumée. Je rêvais que notre vieux curé allait me tirer par mes boucles, ce qui avait été la terreur, la dure loi de mon enfance. La chute de Kronos, la découverte de Prométhée, la

naissance du Christ n'avaient pas pu soulever aussi haut le ciel au-dessus de l'humanité jusque-là écrasée, que n'avait fait la coupe de mes boucles, qui avait entraîné avec elle à jamais l'affreuse appréhension. À vrai dire d'autres souffrances et d'autres craintes étaient venues, mais l'axe du monde avait été déplacé. Ce monde de l'ancienne loi, j'y rentrais aisément en dormant, je ne m'éveillais qu'au moment où, ayant vainement essayé d'échapper au pauvre curé, mort après tant d'années, je sentais mes boucles vivement tirées derrière ma tête. Et avant de me rendormir, me rappelant bien que le curé était mort et que j'avais les cheveux courts, j'avais tout de même soin de me cimenter avec l'oreiller, la couverture, mon mouchoir et le mur un nid protecteur, avant de rentrer dans ce monde bizarre où tout de même le curé vivait et j'avais des boucles.

Des sensations qui, elles aussi, ne reviendront plus qu'en rêve, caractérisent les années qui s'en vont et, si peu poétiques qu'elles soient, se chargent de toute la poésie de cet âge, comme rien n'est si plein du son des cloches de Pâques et des premières violettes que ces derniers froids de l'année qui gâtent nos vacances et forcent à faire du feu pour le déjeuner. De ces sensations, qui revenaient alors quelquefois dans mon sommeil, je n'oserais pas parler si elles n'y étaient apparues presque poétiques, détachées de toute ma vie présente, blanches comme ces fleurs d'eau dont la racine ne tient pas à la terre. La Rochefoucauld a dit que nos premières amours seules sont involontaires. Il en est ainsi aussi de ces plaisirs solitaires, qui plus tard ne nous servent qu'à tromper l'absence d'une femme, à nous figurer qu'elle est avec nous. Mais à douze ans, quand j'allais m'enfermer pour la première fois dans le cabinet qui était en haut de notre maison à Combray, où les colliers de graines d'iris étaient suspendus, ce que je venais

chercher, c'était un plaisir inconnu, original, qui n'était pas la substitution d'un autre.

C'était pour un cabinet une très grande pièce. Elle fermait parfaitement à clef, mais la fenêtre en était toujours ouverte, laissant passage à un jeune lilas qui avait poussé sur le mur extérieur et avait passé par l'entrebâillement sa tête odorante. Si haut (dans les combles du château), j'étais absolument seul, mais cette apparence d'être en plein air ajoutait un trouble délicieux au sentiment de sécurité que de solides verrous donnaient à ma solitude. L'exploration que je fis alors en moi-même, à la recherche d'un plaisir que je ne connaissais pas, ne m'aurait pas donné plus d'émoi, plus d'effroi s'il s'était agi pour moi de pratiquer à même ma moelle et mon cerveau une opération chirurgicale. À tout moment je croyais que j'allais mourir. Mais que m'importait ! ma pensée exaltée par le plaisir sentait bien qu'elle était plus vaste, plus puissante que cet univers que j'apercevais au loin par la fenêtre, dans l'immensité et l'éternité duquel je pensais en temps habituel avec tristesse que je n'étais qu'une parcelle éphémère. En ce moment, aussi loin que les nuages s'arrondissaient au-dessus de la forêt, je sentais que mon esprit allait encore un peu plus loin, n'était pas entièrement rempli par elle, laissait une petite marge encore. Je sentais mon regard puissant dans mes prunelles porter comme de simples reflets sans réalité les belles collines bombées qui s'élevaient comme des seins des deux côtés du fleuve. Tout cela reposait sur moi, j'étais plus que tout cela, je ne pouvais mourir. Je repris haleine un instant ; pour m'asseoir sur le siège sans être dérangé par le soleil qui le chauffait, je lui dis : « Ôte-toi de là, mon petit, que je m'y mette » et je tirai le rideau de la fenêtre, mais la branche du lilas l'empêchait de fermer. Enfin, s'éleva un jet d'opale, par élans successifs, comme au mo-

ment où s'élance le jet d'eau de Saint-Cloud, que nous pouvons reconnaître — car dans l'écoulement incessant de ses eaux, il a son individualité que dessine gracieusement sa courbe résistante — dans le portrait qu'en a laissé Hubert Robert, alors seulement que la foule qui l'admirait avait des … qui font dans le tableau du vieux maître de petites valves roses, vermillonnées ou noires.

Àce moment, je sentis comme une tendresse qui m'entourait. C'était l'odeur du lilas, que dans mon exaltation j'avais cessé de percevoir et qui venait à moi. Mais une odeur âcre, une odeur de sève s'y mêlait, comme si j'eusse cassé la branche. J'avais seulement laissé sur la feuille une trace argentée et naturelle, comme fait le fil de la Vierge ou le colimaçon. Mais sur cette branche, il m'apparaissait comme le fruit défendu sur l'arbre du mal. Et comme les peuples qui donnent à leurs divinités des formes inorganisées, ce fut sous l'apparence de ce fil d'argent qu'on pouvait tendre presque indéfiniment sans le voir finir, et que je devais tirer de moi-même en allant tout au rebours de ma vie naturelle, que je me représentai dès lors pour quelque temps le diable.

Malgré cette odeur de branche cassée, de linge mouillé, ce qui surnageait, c'était la tendre odeur des lilas. Elle venait à moi comme tous les jours, quand j'allais jouer au parc situé hors de la ville, bien avant même d'avoir aperçu de loin la porte blanche près de laquelle ils balançaient, comme des vieilles dames bien faites et maniérées, leur taille flexible, leur tête emplumée, l'odeur des lilas venait au-devant de nous, nous souhaitait la bienvenue sur le petit chemin qui longe en contre-haut la rivière, là où des bouteilles sont mises par des gamins dans le courant pour prendre le poisson, donnant une double idée de fraîcheur, parce qu'elles ne contiennent pas seulement de l'eau, comme sur

une table où elles lui donnent l'air du cristal, mais sont contenues par elle et en reçoivent une sorte de liquidité, là où, autour des petites boules de pain que nous jetions, s'agglomeraient en une nébuleuse vivante les têtards, tous en dissolution dans l'eau et invisibles l'instant d'avant, un peu avant de passer le petit pont de bois dans l'encoignure duquel, à la belle saison, un pêcheur en chapeau de paille avait poussé entre les pruniers bleus. Il saluait mon oncle qui devait le connaître et nous faisait signe de ne pas faire de bruit. Mais pourtant je n'ai jamais su qui c'était, je ne l'ai jamais rencontré dans la ville et tandis que même le chanteur, le suisse et les enfants de chœur avaient, comme les dieux de l'Olympe, une existence moins glorieuse où j'avais affaire à eux, comme maréchal-ferrant, crémier et fils de l'épicière, en revanche, comme je n'ai jamais vu que jardinant le petit jardinier en stuc qu'il y avait dans le jardin du notaire, je n'ai jamais vu le pêcheur que pêchant, à la saison où le chemin s'était touffu de feuilles des pruniers, de sa veste d'alpaga et de son chapeau de paille, à l'heure où même les cloches et les nuages flânent avec désœuvrement dans le ciel vide, où les carpes ne peuvent plus soutenir l'ennui de l'heure, et dans un étouffement nerveux sautent passionnément en l'air dans l'inconnu, où les gouvernantes regardent leur montre pour dire qu'il n'est pas encore l'heure de goûter.

Chambres

Si parfois je reprenais aisément en dormant cet âge où l'on a des craintes et des plaisirs aujourd'hui inexistants, le plus souvent je dormais à peu près aussi obscurément que pouvaient faire le lit,

les fauteuils, toute la chambre. Et je m'éveillais seulement le temps que, petite partie du tout dormant, je puisse prendre un instant conscience du sommeil total et le savourer, entendre les craquements des boiseries qu'on ne perçoit que quand la chambre dort, fixer le kaléidoscope de l'obscurité et retourner bien vite m'unir à cette insensibilité de mon lit contre lequel j'étendais mes membres comme une vigne contre un espalier. Je n'étais dans ces courts réveils-là que ce que seraient une pomme ou un pot de confiture, qui, sur la planche où ils sont placés, seraient appelés un instant à une vague conscience, et qui, ayant constaté qu'il fait noir dans le buffet et que le bois joue, n'auraient rien de plus pressé que de retourner à la délicieuse insensibilité des autres pommes et des autres pots de confiture.

Quelquefois même mon sommeil était si profond ou m'avait pris si brusquement que j'y avais perdu le plan du lieu où je me trouvais. Je me demande quelquefois si l'immobilité des choses autour de nous ne leur est pas imposée par notre certitude qu'elles sont elles et non pas d'autres. Toujours est-il que, quand je m'éveillais sans savoir où j'étais, tout tournait autour de moi dans l'obscurité, les choses, les pays, les années.

Mon côté, trop engourdi encore pour pouvoir se remuer, cherchait à deviner son orientation. Toutes celles qu'il avait eues depuis mon enfance se présentaient successivement à sa mémoire obscure, reconstruisant autour d'elle tous les lieux où j'avais été couché, ceux même auxquels je n'avais jamais repensé depuis des années, auxquels je n'aurais peut-être jamais repensé jusqu'à ma mort, des lieux pourtant que je n'aurais pas dû oublier. Il se souvenait de la chambre, de la porte, du couloir, de la pensée sur laquelle on s'endort et qu'on retrouve au réveil. À la direction du lit

il se rappelait la place du crucifix, l'haleine de l'alcôve dans cette chambre à coucher chez mes grands-parents, dans ce temps où il y avait encore des chambres à coucher et des parents, une heure pour chaque chose, où on n'aimait pas ses parents parce qu'on les trouvait intelligents, mais parce qu'ils étaient ses parents, où on allait se coucher non parce qu'on avait envie, mais parce que c'était l'heure, et où l'on marquait la volonté, l'acceptation et toute la cérémonie de dormir en montant par deux degrés jusqu'au grand lit, sur lequel on refermait les rideaux de reps bleu aux bandes de velours bleu frappé, et où la vieille médecine, quand on était malade, vous laissait plusieurs jours de suite la nuit avec une veilleuse sur la cheminée en marbre de Sienne, sans médicaments immoraux qui vous permettent de vous lever et de croire qu'on peut mener la vie d'un homme bien portant quand on est malade, suant sous les couvertures grâce à des tisanes bien innocentes, qui portent les fleurs et la sagesse des prés et des vieilles femmes depuis deux mille ans. C'est dans ce lit que mon côté se croyait couché, et vite il avait retrouvé ma pensée d'alors, celle qui apparaît la première au moment où il s'étire : il était temps que je me lève et que j'allume la lampe pour apprendre une leçon avant de partir en classe, si je ne voulais pas être puni.

Mais une autre attitude venait à la mémoire de mon côté, mon corps tournait pour la prendre, le lit avait changé de direction, la chambre de forme : c'était cette chambre si haute, si étroite, cette chambre en pyramide où j'étais venu finir ma convalescence à Dieppe, et à la forme de laquelle mon âme avait eu tant de peine à s'habituer, les deux premiers soirs. Car notre âme est obligée de remplir et de repeindre tout espace nouveau qu'on lui offre, d'y vaporiser ses parfums et d'y accorder ses sonorités, et jusque-là

je sais ce qu'on peut souffrir les premiers soirs, tant que notre âme est isolée et qu'il lui faut accepter la couleur du fauteuil, le tic-tac de la pendule, l'odeur du couvre-pied et essayer sans y parvenir, en se distendant, en s'allongeant et en se rétrécissant, de prendre la forme d'une chambre pyramidale. Mais alors, si je suis dans cette chambre et convalescent, maman couche près de moi ! Je n'entends pas le bruit de sa respiration, ni non plus le bruit de la mer… Mais déjà mon corps a évoqué une autre attitude : il n'est plus couché, mais assis. Où çà ? Dans un fauteuil d'osier dans le jardin d'Auteuil. Non, il fait trop chaud : dans le salon du cercle de jeu d'Évian, où on aura éteint sans s'apercevoir que je m'y étais endormi… Mais les murs se rapprochent, mon fauteuil fait volte-face et s'adosse à la fenêtre. Je suis dans ma chambre au château de Réveillon. Je suis monté comme d'habitude me reposer avant le dîner ; je me serais endormi dans mon fauteuil ; le dîner est peut-être fini.

⁂

On ne m'en aurait pas voulu. Bien des années avaient passé depuis le temps où je vivais chez mes grands-parents. À Réveillon, on ne dînait qu'à neuf heures, en rentrant de la promenade, pour laquelle on partait à peu près au moment où autrefois je rentrais des plus longues. Au plaisir de rentrer au château quand il se détachait sur le ciel rouge, que l'eau des étangs est rouge aussi, et de lire une heure à la lampe avant le dîner de sept heures, un autre plaisir, plus mystérieux a succédé. Nous partions à la nuit venue, nous traversions la grande rue du village ; çà et là, une boutique éclairée de l'intérieur comme un aquarium et remplie par la lumière onctueuse et pailletée de la lampe nous montrait sous sa paroi de verre des personnages prolongés par de

grandes ombres qui se déplaçaient avec lenteur dans la liqueur d'or, et qui, ignorant que nous les regardions, mettaient toute leur attention à jouer pour nous les scènes éclatantes et secrètes de leur vie usuelle et fantastique.

Puis j'arrivais dans les champs ; sur une moitié le couchant s'était éteint, sur l'autre la lune était déjà allumée. Bientôt le clair de lune les remplissait tout entières. Nous ne rencontrions plus que le triangle irrégulier, bleuâtre et mouvant des moutons qui rentraient. Je m'avançais comme une barque qui accomplit sa navigation solitaire. Déjà, suivi de mon sillage d'ombre, j'avais traversé, puis laissé derrière moi une étendue enchantée. Quelquefois la dame du château m'accompagnait. Nous avions vite dépassé ces champs à l'extrémité desquels n'atteignaient pas mes plus longues promenades d'avant, mes promenades d'après-midi ; nous dépassions cette église, ce château dont je n'avais jamais connu que le nom, qui me semblaient ne devoir se trouver que sur une carte du Rêve. Le pays changeait, il fallait monter, descendre, gravir des coteaux et parfois, au moment de descendre dans le mystère d'une vallée profonde, tapissée par le clair de lune, nous nous arrêtions un instant, ma compagne et moi, avant de descendre dans ce calice d'opale. La dame indifférente avait un de ces mots par qui je m'apercevais tout d'un coup placé à mon insu dans sa vie à elle, où je n'aurais pas cru que je fusse entré pour toujours, et d'où, le lendemain du jour où je quittais le château, elle m'aurait déjà fait sortir.

Ainsi mon côté dresse autour de lui les chambres après les chambres, celles d'hiver où on aime à être séparé du dehors, où on entretient du feu toute la nuit, ou maintient attaché autour de ses épaules un manteau sombre et fumeux d'air chaud, traversé

de lueurs, celles d'été où on aime être uni à la douceur de la nature, où on dort, une chambre où je couchais à Bruxelles et dont la forme était si riante, si vaste et pourtant si close qu'on se sentait caché comme dans un nid et libre comme dans un monde.

Toute cette évocation n'a pas duré plus de quelques secondes. Encore un instant je me sens dans un lit étroit entre d'autres lits dans la chambre. Le réveil n'est pas encore sonné et il faudra se lever vite pour avoir le temps d'aller boire un verre de café au lait à la cantine avant de partir dans la campagne, en marche, musique en tête.

La nuit s'achevait tandis que défilaient lentement dans mon souvenir les diverses chambres entre lesquelles mon corps, incertain de l'endroit où il s'était réveillé, avait hésité, avant que ma mémoire lui ait permis d'affirmer qu'il était dans ma chambre actuelle. Aussitôt il l'avait reconstruite entièrement, mais partant de sa propre position qui était assez incertaine, il avait mal calculé la position du tout. J'avais établi que se trouvaient autour de moi ici la commode, là la cheminée, plus loin la fenêtre. Tout d'un coup je voyais, au-dessus de l'endroit que j'avais assigné à la commode, la ligne du jour qui s'était levé.

Journées

Cette mince raie, au-dessus des rideaux, selon qu'elle est plus ou moins claire, me dit le temps qu'il fait, avant même de me le dire m'en donne l'humeur ; mais je n'ai même pas besoin d'elle. Encore tourné contre le mur et avant même qu'elle ait paru, à la sonorité du premier tramway qui s'approche et de son timbre d'ap-

pel, je peux dire s'il roule avec résignation dans la pluie ou s'il est en partance pour l'azur. Car non seulement chaque saison mais chaque sorte de temps lui offre son atmosphère, comme un instrument particulier sur lequel il exécutera l'air toujours pareil de son roulement et de son timbre ; et ce même air non seulement nous arrivera différent mais prendra une couleur et une signification, et exprimera un sentiment tout différent, s'il s'assourdit comme un tambour de brouillard, se fluidifie et chante comme un violon, tout prêt alors à recevoir cette orchestration colorée et légère, dans l'atmosphère où le vent fait courir ses ruisseaux, ou s'il perce avec la vrille d'un fifre la glace bleue d'un temps ensoleillé et froid.

Les premiers bruits de la rue m'apportent l'ennui de la pluie où ils se morfondent, la lumière de l'air glacé où ils vibrent, l'abattement du brouillard qui les éteint, la douceur et les bouffées d'un jour tempétueux et tiède, où l'ondée légère ne les mouille qu'à peine, vite essuyée d'un souffle ou séchée d'un rayon.

Ces jours-là, surtout si le vent fait entendre dans la cheminée un irrésistible appel, qui me fait plus battre le cœur qu'à une jeune fille le roulement des voitures allant au bal où elle n'est pas invitée, le bruit de l'orchestre arrivant par la fenêtre ouverte, je voudrais avoir passé la nuit en chemin de fer, arriver au petit jour dans quelque ville de Normandie, Caudebec ou Bayeux, qui m'apparaît sous son nom et son clocher anciens comme sous sa coiffe traditionnelle de la paysanne cauchoise ou son bonnet de dentelle de la reine Mathilde, et partir aussitôt en promenade, au bord de la mer en tempête, jusqu'à l'église des pêcheurs, moralement protégée des flots qui semblent ruisseler encore dans la

transparence des vitraux où ils soulèvent la flotte d'azur et de pourpre de Guillaume et des guerriers, et s'être écartés pour réserver entre leur houle circulaire et verte cette crypte sous-marine de silence étouffé et d'humidité, où un peu d'eau stagne encore çà et là au creux de la pierre des bénitiers.

Et le temps qu'il fait n'a même pas plus besoin que de la couleur du jour de la sonorité des bruits de la rue pour se révéler à moi et m'appeler vers la saison et le climat dont il semble envoyé. À sentir le calme et la lenteur de communications et d'échanges qui règnent dans la petite cité intérieure de nerfs et de vaisseaux que je porte en moi, je sais qu'il pleut, et je voudrais être à Bruges où, près du four rouge comme un soleil d'hiver, les gélines, les poules d'eau, le cochon cuiraient pour mon déjeuner comme dans un tableau de Breughel.

Si déjà à travers mon sommeil, j'ai senti tout ce petit peuple de mes nerfs actif et réveillé bien avant moi, je me frotte les yeux, je regarde l'heure pour voir si j'aurais le temps d'arriver à Amiens, pour voir près de la Somme gelée sa cathédrale, ses statues abritées du vent par les corniches adossées à son mur d'or y dessiner au soleil de midi toute une vigne d'ombre.

Mais les jours de brume, je voudrais m'éveiller pour la première fois dans un château que je n'aurais vu qu'à la nuit, me lever tard, et grelottant dans ma chemise de nuit, revenant gaîment me brûler près du grand feu dans la cheminée, près duquel le soleil glacé d'hiver vient se chauffer sur le tapis, je verrais par la fenêtre un espace que je ne connais pas, et entre les ailes du château qui paraissent fort belles, une vaste cour où les cochers poussent les chevaux, qui tantôt nous emmèneront en forêt voir

les étangs et le monastère, tandis que la châtelaine tôt levée recommande qu'on ne fasse pas de bruit pour ne pas m'éveiller.

Parfois, un matin de printemps égaré dans l'hiver, où la crécelle du conducteur de chèvres résonne plus claire dans l'azur que la flûte d'un pasteur de Sicile, je voudrais passer le Saint-Gothard neigeux et descendre dans l'Italie en fleurs. Et déjà, touché par ce rayon de soleil matinal, j'ai sauté à bas du lit, j'ai fait mille danses et gesticulations heureuses que je constate dans la glace, je dis avec joie des mots qui n'ont rien d'heureux, et je chante, car le poète est comme la statue de Memnon : il suffit d'un rayon de soleil levant pour le faire chanter.

⁂

Quand successivement tous les autres hommes que j'ai en moi, l'un par-dessus l'autre, sont tous réduits au silence, que l'extrême souffrance physique, ou le sommeil, les a tous fait tomber l'un après l'autre, celui qui reste le dernier, qui reste toujours debout, c'est, mon Dieu, quelqu'un qui ressemble parfaitement à ce capucin qu'au temps de mon enfance les opticiens avaient sous la vitre de leur devanture et qui ouvrait son parapluie s'il pleuvait, et ôtait son chapeau s'il faisait beau. S'il fait beau, mes volets ont beau être hermétiquement fermés, mes yeux peuvent être clos, une crise terrible causée précisément par le beau temps, par une jolie brume mêlée de soleil qui me fait râler, peut m'ôter à force de souffrance presque la connaissance, m'ôter toute possibilité de parler, je ne peux plus rien dire, je ne pense plus à rien, même le désir que la pluie mette fin à ma crise, je n'ai plus la force de me le formuler. Alors, dans ce grand silence de tout, que domine le bruit de mes râles, j'entends tout au fond de moi une petite voix gaie qui dit : il fait beau — il fait beau —, des larmes de souf-

france me tombent des yeux, je ne peux pas parler, mais si je pouvais retrouver un instant le souffle, je chanterais, et le petit capucin d'opticien, qui est la seule chose que je suis resté, ôte son chapeau et annonce le soleil.

⁂

Aussi quand je pris plus tard l'habitude de rester levé toute la nuit et de rester couché toute la journée, je la sentais près de moi sans la voir, en un appétit d'autant plus vif d'elle et de la vie, que je ne pouvais le satisfaire. Dès les premiers pâles sons des cloches, à peine blanchissants, de l'angélus du matin, qui passent dans l'air, faibles et rapides, comme la brise qui précède la levée du jour, clairsemés comme les gouttes d'une pluie matinale, j'aurais voulu goûter le plaisir de ceux qui partent en excursion avant le jour, sont exacts au rendez-vous dans la cour d'un petit hôtel de province et qui battent la semelle en attendant que la voiture soit attelée, assez fiers de montrer à ceux qui n'avaient pas cru à leur promesse de la veille qu'ils s'étaient réveillés à temps. On aura beau temps. Par les beaux jours d'été le sommeil de l'après-midi a le charme d'une sieste.

Qu'importait que je fusse couché, les rideaux fermés ! À une seule de ses manifestations de lumière ou d'odeur, je savais que l'heure était, non pas dans mon imagination, mais dans la réalité présente du temps, avec toutes les possibilités de vie qu'elle offrait aux hommes, non pas une heure rêvée, mais une réalité à laquelle je participais, comme un degré de plus ajouté à la vérité des plaisirs.

Je ne sortais pas, je ne déjeunais pas, je ne quittais pas Paris. Mais quand l'air onctueux d'une matinée d'été avait fini de vernir

et d'isoler les simples odeurs de mon lavabo et de mon armoire à glace, et qu'elles reposaient, immobiles et distinctes dans un clair-obscur nacré qu'achevait de « glacer » le reflet des grands rideaux de soie bleue, je savais qu'en ce moment des collégiens comme j'étais encore il y a quelques années, des « hommes occupés » comme je pourrais être, descendaient de train ou de bateau pour rentrer déjeuner chez eux à la campagne, et que, sous les tilleuls de l'avenue, devant la boutique torride du boucher, tirant leur montre pour voir s'ils « n'avaient pas de retard » ils goûtaient déjà le plaisir de traverser tout un arc-en-ciel de parfums, dans le petit salon noir et fleuri dont un rayon de jour immobile semble avoir anesthésié l'atmosphère ; et que après s'être dirigé dans l'office obscure où luisent soudain des irisations comme dans une grotte, et où rafraîchit dans des auges pleines d'eau le cidre, que tout à l'heure — si « frais » en effet qu'il appuiera au passage sur toutes les parois de la gorge en une adhérence entière, glaciale et embaumée — on boira dans de jolis verres troubles et trop épais, qui comme certaines chairs de femme donnent envie de pousser jusqu'à la morsure l'insuffisance du baiser, ils goûtaient déjà la fraîcheur de la salle à manger où l'atmosphère — en sa congélation lumineuse que striaient comme l'intérieur d'une agate les parfums distincts de la nappe, du buffet, du cidre, celui aussi du gruyère auquel le voisinage des prismes de verre destinés à supporter les couteaux ajoutait quelque mysticité — se veinait délicatement quand on apportait les compotiers de l'odeur des cerises d'abord et des abricots. Des bulles montaient dans le cidre et elles étaient si nombreuses que d'autres restaient pendues le long du verre où avec une cuiller on aurait pu les prendre, comme cette vie qui pullule dans les mers d'Orient et où, d'un coup de filet, on prend des milliers d'œufs. Et

du dehors elles grumelaient le verre comme un verre de Venise, et lui donnaient une extrême délicatesse en brodant de mille points délicats sa surface que le cidre rosait.

Àpeine, comme un musicien qui entend dans sa tête la symphonie qu'il compose sur le papier a besoin de jouer une note pour s'assurer qu'il est bien d'accord avec la sonorité réelle des instruments, je me levais un instant et j'écartais le rideau de la fenêtre pour bien me mettre au diapason de la lumière. Je m'y mettais aussi au diapason de ces autres réalités dont l'appétit est surexcité dans la solitude et dont la possibilité, la réalité donne une valeur à la vie : les femmes qu'on ne connaît pas. Voici qu'il en passe une, qui regarde de droite et de gauche, ne se presse pas, change de direction, comme un poisson dans une eau transparente. La beauté n'est pas comme un superlatif de ce que nous imaginons, comme un type abstrait que nous avons devant les yeux, mais au contraire un type nouveau, impossible à imaginer que la réalité nous présente. Ainsi, de cette grande fille de dix-huit ans, à l'air dégourdi, aux joues pâles, aux cheveux qui frisent. Ah ! si j'étais levé. Mais du moins, je sais que les jours sont riches de telles possibilités, mon appétit de la vie s'en accroît. Car parce que chaque beauté est un type différent, qu'il n'y a pas de beauté mais des femmes belles, elle est une invitation à un bonheur qu'elle seule peut réaliser.

Qu'ils sont délicieux et douloureux, ces bals où se mêlent devant nous non pas seulement les jolies jeunes filles à la peau embaumée, mais les files insaisissables, invisibles, de toutes ces vies inconnues de chacune d'elles où nous voudrions pénétrer ! Parfois l'une, du silence d'un regard de désir et de regret, nous entrouvre sa vie, mais nous ne pouvons pas y entrer autrement que

par le désir. Et le désir seul est aveugle, et désirer une jeune fille dont on ne sait même pas le nom, c'est se promener les yeux bandés dans un lieu dont on sait que ce serait le paradis de pouvoir y revenir et que rien ne nous fera reconnaître…

Mais elle, combien nous en reste inconnu ! Nous voudrions savoir son nom qui du moins pourrait nous permettre de la retrouver, et qui peut-être est tel qu'elle mépriserait le nôtre, les parents dont les ordres et les habitudes sont ses obligations et ses habitudes, la maison qu'elle habite, les rues qu'elle traverse, les amis qu'elle rencontre, ceux qui, plus heureux, viennent la voir, la campagne où elle ira l'été et qui l'éloignera plus encore de nous, ses goûts, ses pensées, tout ce qui certifie son identité, constitue sa vie, frappe ses regards, contient sa présence, emplit sa pensée, reçoit son corps.

Parfois, j'allais jusqu'à la fenêtre, je soulevais un coin du rideau. Dans une flaque d'or, suivies de leur institutrice, se rendant au catéchisme ou au cours, ayant épuré de leur souple démarche tout mouvement involontaire, je voyais passer de ces jeunes filles, pétries dans une chair précieuse, qui semblent faire partie d'une petite société impénétrable, ne pas voir le peuple vulgaire au milieu duquel elles passent, si ce n'est pour en rire sans se gêner, avec une insolence qui leur semble l'affirmation de leur supériorité. Jeunes filles qui semblent dans un regard mettre entre elles et vous cette distance que leur beauté rend douloureuse ; jeunes filles non pas de l'aristocratie, car les cruelles distances de l'argent, du luxe, de l'élégance ne sont nulle part supprimées aussi complètement que dans l'aristocratie. Elle peut rechercher par plaisir les richesses mais n'y attribue aucune valeur et les met sans façon et sincèrement sur le même pied que notre

gaucherie et notre pauvreté. Jeunes filles non du monde de l'intelligence, car il pourrait y avoir avec elles d'autres divins plain-pieds. Jeunes filles pas même du monde de la pure finance, car elle révère ce qu'elle souhaite d'acheter, est encore plus près du travail et de la considération. Non, jeunes filles élevées dans ce monde qui peut mettre entre lui et vous la distance la plus grande et la plus cruelle, coterie du monde de l'argent, qui à la faveur de la jolie tournure de la femme ou de la frivolité du mari commence à frayer dans les chasses avec l'aristocratie, cherchera demain à s'allier avec elle, aujourd'hui a encore contre elle le préjugé bourgeois, mais déjà souffre que son nom roturier ne laisse pas deviner qu'elles rencontrent en visite une duchesse, et que la profession d'agent de change ou de notaire de leur père puisse laisser supposer qu'il mène la même vie que la plupart de ses collègues dont ils ne veulent pas voir les filles. Milieu où il est difficile de pénétrer parce que déjà les collègues du père en sont exclus, et que les nobles seraient obligés de trop s'abaisser pour vous y faire entrer ; affinées par plusieurs générations de luxe et de sport, que de fois, dans le moment même où je m'enchantais de leur beauté, elles m'ont fait sentir dans un seul regard toute la distance vraiment infranchissable qu'il y avait entre elles et moi, et d'autant plus inaccessible pour moi que les nobles que je connais ne les connaissaient pas et ne pourraient pas me présenter à elles.

J'aperçois un de ces êtres qui nous dit par son visage particulier la possibilité d'un bonheur nouveau. La beauté, en étant particulière, multiplie les possibilités de bonheur. Chaque être est comme un idéal encore inconnu qui s'ouvre à nous. Et de voir passer un visage désirable que nous ne connaissions pas nous ouvre de nouvelles vies que nous désirons vivre. Ils disparaissent au coin de la rue, mais nous espérons les revoir, nous restons

avec l'idée qu'il y a bien plus de vies que nous ne pensions à vivre, et cela donne plus de valeur à notre personne. Un nouveau visage qui a passé, c'est comme le charme d'un nouveau pays qui s'est révélé à nous par un livre. Nous lisons son nom, le train va partir. Qu'importe si nous ne partons pas, nous savons qu'il existe, nous avons une raison de plus de vivre. Ainsi, je regardais par la fenêtre pour voir que la réalité, la possibilité de la vie que je sentais en chaque heure près de moi contenaient d'innombrables possibilités de bonheurs différents. Une jolie fille de plus me garantissait la réalité, la multiformité du bonheur. Hélas ! nous ne connaîtrons pas tous les bonheurs, celui qu'il y aurait à suivre la gaîté de cette fillette blonde, à être connu des yeux graves de ce dur visage sombre, à pouvoir tenir sur ses genoux ce corps élancé, à connaître les commandements et la loi de ce nez busqué, de ces yeux durs, de ce grand front blanc. Du moins nous donnent-ils de nouvelles raisons de vivre…

Parfois l'odeur fétide d'une automobile entrait par la fenêtre, cette odeur que trouvent nous gâter la campagne de nouveaux penseurs qui croient que les joies de l'âme humaine seraient différentes si on voulait, etc., qui croient que l'originalité est dans le fait et non dans l'impression. Mais le fait est si immédiatement transformé par l'impression que cette odeur de l'automobile entrait dans ma chambre tout simplement comme la plus enivrante des odeurs de la campagne en été, celle qui résumait sa beauté et la joie aussi de la parcourir toute, d'approcher d'un but désiré. L'odeur même de l'aubépine ne m'eût apporté l'évocation que d'un bonheur en quelque sorte immobile et limité, celui qui est attaché à une haie. Cette délicieuse odeur de pétrole, couleur du ciel et du soleil, c'était toute l'immensité de la campagne, la joie de partir, d'aller loin entre les bleuets, les coquelicots et les

trèfles violets, et de savoir que l'on arrivera au lieu désiré, où notre amie nous attend. Pendant toute la matinée, je m'en souviens, dans ces champs de la Beauce, la promenade m'éloignait d'elle. Elle était restée à une dizaine de lieues de là. Par moments un grand souffle venait, qui couchait les blés au soleil et faisait frémir les arbres. Et dans ce grand pays plat, où les pays les plus lointains semblent la continuation à perte de vue des mêmes lieux, je sentais que ce souffle venait en droite ligne de l'endroit où elle m'attendait, qu'il avait passé sur son visage avant de venir à moi, sans avoir rien rencontré, sur son chemin d'elle à moi, que ces champs indéfinis de blé, de bleuets, de coquelicots, qui étaient comme un seul champ aux deux bouts duquel nous nous serions mis et tendrement attendus, à cette distance où les yeux n'atteignaient pas, mais que franchissait un souffle doux comme un baiser qu'elle m'envoyait, comme son haleine qui venait jusqu'à moi, et que l'automobile me ferait si vite franchir quand il serait l'heure de retourner près d'elle. J'ai aimé d'autres femmes, j'ai aimé d'autres pays. Le charme des promenades est resté attaché moins à la présence de celle que j'aimais, qui me devenait vite si douloureuse, par la peur de l'ennuyer et de lui déplaire, que je ne la prolongeais pas, qu'à l'espoir d'aller vers elle, où je ne restais que sous le prétexte de quelque nécessité et avec l'espoir d'être prié de revenir avec elle. Ainsi un pays était suspendu à un visage. Peut-être ainsi ce visage était-il suspendu à un pays. Dans l'idée que je me faisais de son charme, le pays qu'il habitait, qu'il me ferait aimer, où il m'aiderait à vivre, qu'il partagerait avec moi, où il me ferait trouver de la joie, était un des éléments même du charme, de l'espoir de vie, était dans le désir d'aimer. Ainsi au fond d'un paysage palpitait le charme d'un être. Ainsi dans un être tout un paysage mettait sa poésie. Ainsi chacun de

mes étés eut le visage, la forme d'un être et la forme d'un pays, plutôt la forme d'un même rêve qui était le désir d'un être et d'un pays que je mêlais vite ; des quenouilles de fleurs rouges et bleues dépassant d'un mur ensoleillé, avec des feuilles luisantes d'humidité, étaient la signature à quoi étaient reconnaissables tous mes désirs de nature, une année ; la suivante ce fut un triste lac le matin, sous la brume. L'une après l'autre, et ceux que je tâchai de conduire dans de tels pays, ou pour rester près desquels je renonçai à y aller, ou dont je devenais amoureux parce que j'avais cru — souvent inexactement, mais le prestige restait une fois que je savais m'être trompé — qu'ils y habitaient, l'odeur de l'automobile en passant m'a rendu tous ces plaisirs et m'a invité à de nouveaux, c'est une odeur d'été, de puissance, de liberté, de nature et d'amour.

La Comtesse

Nous habitions un appartement au second étage, dans le corps de logis latéral d'un de ces anciens hôtels comme il n'y en a plus guère dans Paris, où la cour d'honneur était — soit flot envahissant de la démocratie, soit survivance des métiers assemblés sous la protection du seigneur — encombrée d'autant de petites boutiques que le sont les abords d'une cathédrale que l'esthétique moderne n'a pas encore « dégradée », à commencer à la place de « loge » par une échoppe de savetier entourée d'un carré de lilas et occupée par le concierge, qui rapetassait des chaussures, élevait des poules et des lapins, pendant que dans le fond de la cour habitait naturellement, en vertu d'une location récente, mais, me semblait-il, de par un privilège immémorial, la « comtesse » qu'il

y avait toujours à cette époque-là dans les petits « hôtels au fond de la cour », et qui, quand elle sortait dans sa grande calèche à deux chevaux, sous les iris de son chapeau qui ressemblaient à ceux qu'il y avait sur le rebord de la fenêtre du concierge-savetier-tailleur, sans s'arrêter et pour montrer qu'elle n'était pas fière, envoyait des sourires et des petits bonjours de la main indistinctement au porteur d'eau, à mes parents et aux enfants du concierge…

Puis le dernier roulement de sa calèche éteint, on refermait la porte cochère, pendant que très lentement, au pas de chevaux énormes, avec un valet de pied dont le chapeau arrivait à la hauteur des premiers étages, la calèche longue comme la façade des maisons allait de maison en maison, elle sanctifiait les rues insensibles d'un parfum d'aristocratie, s'arrêtait pour faire déposer des cartes, faisait venir les fournisseurs lui parler à la voiture, croisant des amies, qui allaient à une matinée où elle était invitée, ou même en revenaient déjà. Mais la calèche prenait une rue de traverse, la comtesse voulait d'abord aller faire un tour au Bois, et n'irait à la matinée qu'en rentrant, quand il n'y aurait plus personne et qu'on appellerait dans la cour les dernières voitures. Elle savait si bien dire à une maîtresse de maison, en lui serrant les deux mains de ses gants de Suède, les deux coudes au corps et en touchant sa taille pour admirer sa toilette et comme un sculpteur qui pose sa statue, comme une couturière qui essaye un corsage, avec ce sérieux qui allait si bien à ses yeux doux et à sa voix grave : « Vraiment cela n'a pas été possible de venir plus tôt, avec toute la bonne volonté » et en jetant un joli regard violet sur toute la série d'empêchements qui s'étaient dressés, et sur lesquels elle se taisait en personne bien élevée, qui n'aime pas parler de soi.

Notre appartement étant dans une seconde cour donnait sur celui de la comtesse. Quand je pense aujourd'hui à la comtesse, je me rends compte qu'elle contenait une espèce de charme, mais qu'il suffisait de causer avec elle pour qu'il se dissipât, et qu'elle n'en avait aucunement conscience. Elle était une de ces personnes qui ont une petite lampe magique, mais dont elles ne connaîtront jamais la lumière. Et quand on fait leur connaissance, quand on cause avec eux, on devient comme eux, on ne voit plus la mystérieuse lumière, le petit charme, la petite couleur, ils perdent toute poésie. Il faut cesser de les connaître, les revoir tout d'un coup dans le passé, comme quand on ne les connaissait pas, pour que la petite lumière se rallume, pour que la sensation de poésie se produise. Il semble qu'il en soit ainsi des objets, des pays, des chagrins, des amours. Ceux qui les possèdent n'en aperçoivent pas la poésie. Elle n'éclaire qu'au loin. C'est ce qui rend la vie si décevante pour ceux qui ont la faculté de voir la petite lumière poétique. Si nous songeons aux personnes que nous avons eu envie de connaître, nous sommes forcés de nous avouer qu'alors il y avait un bel inconnu dont nous avons cherché à faire la connaissance, et qui à ce moment-là a disparu. Nous le revoyons comme le portrait de quelqu'un que nous n'avons jamais connu depuis, et avec lequel certes notre ami X… n'a aucun rapport. Visages de ceux que nous avons connus depuis, vous vous êtes éclipsés alors. Toute notre vie se passe à laisser s'effacer à l'aide de l'habitude ces grandes peintures d'inconnus que la première impression nous avait données. Et dans les moments où nous avons la force de défaire tous les maladroits repeints qui couvrent la physionomie première, nous voyons apparaître le visage de ceux que nous ne connaissions pas encore alors, le visage que la première impression avait gravé, et

nous sentons que nous ne les avons jamais connus… Ami intelligent, c'est-à-dire comme tout le monde, avec qui je cause tous les jours, qu'avez-vous du jeune homme rapide, aux yeux trop pleins qui débordaient des orbites, que je voyais passer rapidement dans les couloirs du théâtre, comme un héros de Burne-Jones ou un ange de Mantegna ?

D'ailleurs même dans l'amour, le visage de la femme change pour nous si vite. Un visage qui nous plaît, c'est un visage que nous avons créé avec tel regard, telle partie de la joue, telle indication du nez, c'est une des mille personnes, qu'on pouvait faire jaillir d'une personne. Et bien vite c'est un autre visage qui sera pour nous la personne. [Tantôt c'est sa] pâleur bistrée, et ses épaules qui ont l'air d'esquisser un dédaigneux haussement. Maintenant c'est une douce figure de face, presque timide, où l'opposition des joues blanches et des cheveux noirs ne joue plus aucun rôle. Que de personnes successives sont pour nous une personne, qu'elle est loin celle qu'elle fut pour nous le premier jour ! L'autre soir, ramenant d'une soirée la comtesse dans cette maison où elle habite encore et où je n'habite plus depuis tant d'années, tout en l'embrassant, j'éloignais sa figure de la mienne, pour tâcher de la voir comme une chose loin de moi, comme une image, comme je la voyais autrefois, quand elle s'arrêtait dans la rue pour parler à la laitière. J'aurais voulu retrouver l'harmonie qui unissait le regard violet, le nez pur, la bouche dédaigneuse, la taille longue, l'air triste, et en gardant bien dans mes yeux le passé retrouvé, approcher mes lèvres et embrasser ce que j'aurais voulu embrasser alors. Mais hélas, les visages que nous embrassons, les pays que nous habitons, les morts même dont nous portons le deuil ne contiennent plus rien de ce qui nous fait souhaiter de les aimer, d'y vivre, trembler de les perdre. Cette vérité des

impressions de l'imagination, si précieuse, l'art qui prétend ressembler à la vie, en la supprimant, supprime la seule chose précieuse. Et en revanche s'il la peint, il donne du prix aux choses les plus vulgaires ; il pourrait en donner au snobisme, si au lieu de peindre ce qu'il est dans la société, c'est-à-dire rien, comme l'amour, le voyage, la douleur réalisés, il cherchait à le retrouver dans la couleur irréelle — seule réelle — que le désir des jeunes snobs met sur la comtesse aux yeux violets, qui part dans sa victoria les dimanches d'été.

Naturellement, la première fois que je vis la comtesse et que j'en tombai amoureux, je ne vis de son visage que quelque chose d'aussi fuyant et d'aussi fugitif que ce que choisit arbitrairement un dessinateur dont nous voyons un « profil perdu ». Mais c'était pour moi, cette espèce de ligne serpentine qui unissait un rien du regard avec l'inflexion du nez et une moue d'un coin de la bouche en omettant tout le reste ; et quand je la rencontrais dans la cour ou dans la rue, en même temps, sous sa toilette différente, dans son visage dont la plus grande partie me restait inconnue, j'avais à la fois l'impression de voir quelqu'un que je ne connaissais pas, et en même temps je recevais un grand coup au cœur, parce que sous le déguisement du chapeau de bleuets et du visage inconnu j'avais aperçu la possibilité du profil serpentin et le coin de bouche qui l'autre jour avait la moue. Quelquefois, je restais des heures à la guetter sans la voir, et tout d'un coup elle était là, j'avais vu la petite ligne onduleuse qui se terminait par des yeux violets. Mais bientôt ce premier visage arbitraire qu'est pour nous une personne, ne présentant jamais que le même profil, ayant toujours le même léger haussement de sourcil, le même sourire prêt à poindre dans les yeux, le même commencement de moue dans le seul coin de bouche qu'on voit — et tout cela aussi

arbitrairement découpé dans le visage et dans la succession des expressions possibles, aussi partiel, aussi momentané, aussi immuable que si c'était un dessin fixant une expression et qui ne peut plus changer — cela c'est pour nous la personne, les premiers jours. Et puis c'est une autre expression, un autre visage les jours qui suivent : l'opposition du noir des cheveux et de la pâleur de la joue qui le constituait presque entièrement au début, nous n'en tenons plus aucun compte ensuite. Et ce n'est plus la gaîté d'un œil moqueur, mais la douceur d'un regard timide.

L'amour qu'elle m'inspirait augmentant l'idée de ce que sa noblesse avait de rare, son petit hôtel au fond de notre cour m'apparaissait comme inaccessible et on m'aurait dit qu'une loi de la nature empêchait tout roturier comme moi de pénétrer jamais dans sa maison aussi bien que de voler au milieu des nuages que je n'aurais pas été extrêmement étonné. J'étais à l'heureux temps où on ne connaît pas la vie, où les êtres et les choses ne sont pas rangés pour nous dans des catégories communes, mais où les noms les différencient, leur imposent quelque chose de leur particularité. J'étais un peu comme notre Françoise, qui croyait que, entre le titre de marquise de la belle-mère de la comtesse et l'espèce de véranda appelée marquise qu'il y avait au-dessus de l'appartement de cette dame, il y avait un lien mystérieux, et qu'aucune autre sorte de personne qu'une marquise ne pouvait avoir cette sorte de véranda.

Quelquefois, pensant à elle et me disant que je n'avais pas de chance de l'apercevoir aujourd'hui, je descendais tranquillement la rue, quand tout d'un coup, au moment où je passais devant la laitière, je me sentais bouleversé comme peut l'être un petit oiseau qui aurait aperçu un serpent. Près du comptoir, sur le visage

d'une personne qui parlait à la laitière en choisissant un fromage à la crème, j'avais aperçu frémir et onduler une petite ligne serpentine au-dessus de deux yeux violets fascinateurs. Le lendemain, pensant qu'elle retournerait chez la crémière, je me postais pendant des heures au coin de la rue, mais je ne la voyais pas et je m'en retournais navré, quand en traversant la rue j'étais obligé de me garer d'une voiture qui manquait de m'écraser. Et je voyais sous un chapeau inconnu, dans un visage autre, le petit serpent endormi et les yeux qui comme cela paraissaient à peine violets, mais que je reconnaissais bien, et j'avais eu le coup au cœur avant de les avoir reconnus. Chaque fois que je l'apercevais, je pâlissais, je chancelais, j'aurais voulu me prosterner, elle me trouvait « bien élevé ». Il y a dans Salammbô un serpent qui incarne le génie d'une famille. Il me semblait ainsi que cette petite ligne serpentine se retrouvait chez sa sœur, ses neveux. Il me semblait que si j'avais pu les connaître j'aurais goûté en eux un peu de cette essence qui était elle. Ils semblaient toutes les esquisses différentes faites d'après un même visage commun à toute la race.

Quand au détour d'une rue je reconnaissais venant dans ma direction les favoris blonds de son maître d'hôtel qui lui parlait, qui la voyait déjeuner, qui était comme de ses amis, j'avais un triple coup au cœur, comme si de lui aussi j'avais été amoureux.

Ces matinées, ces jours n'étaient que des sortes de fils de perles qui la rattachaient aux plaisirs les plus élégants qu'il y eût alors ; dans cette robe bleue après cette promenade, elle repartait déjeuner chez la duchesse de Mortagne ; à la fin du jour, quand on reçoit aux lumières, elle allait chez la princesse d'Aleriouvres, chez M de Bruyvres, et après le dîner, quand sa voiture l'attendait

et qu'elle y introduisait un frémissement opalin de soie, de regard et de perles, elle partait chez la duchesse de Rouen ou la comtesse de Dreux. Plus tard, quand ces mêmes personnes furent devenues pour moi des personnes ennuyeuses, où je ne tenais plus à aller, et que je vis qu'il en était de même pour elle, sa vie perdit de son mystère et souvent elle préféra rester avec moi à causer, plutôt que nous allions dans ces fêtes, où alors je me figurais qu'elle devait seulement être elle-même, le reste de ce que je voyais n'étant qu'une sorte de coulisse où l'on ne peut rien soupçonner de la beauté de la pièce et du génie de l'actrice. Quelquefois le raisonnement retira plus tard d'elle, de sa vie, des vérités, qui, exprimées, ont l'air de signifier la même chose que mes rêves : elle est particulière, elle ne voit que des gens d'ancienne race. Ce n'étaient plus que des mots.

L'Article dans Le Figaro

Je fermai les yeux en attendant le jour. Je pensai à cet article que j'avais envoyé il y a longtemps déjà au Figaro. J'avais même corrigé les épreuves. Tous les matins, en ouvrant le journal, j'espérais le trouver. Depuis plusieurs jours, j'avais cessé d'espérer et je me demandais si on les refusait tous ainsi. Bientôt j'entendis tout le monde se lever. Maman ne tarderait pas à entrer dans ma chambre, car déjà je ne dormais que le jour et on me disait bonsoir après le courrier. Je rouvris les yeux, le jour avait paru. On entra dans ma chambre. Bientôt Maman entra aussi. Il n'y avait jamais besoin d'hésiter, quand on voulait comprendre ce qu'elle faisait. Comme pendant toute sa vie elle n'a jamais pensé une fois à elle, et comme le seul but de ses plus petites actions comme de

ses plus grandes a été notre bien — et, à partir du moment où j'ai été malade et où il a fallu renoncer à mon bien, a été mon plaisir et ma consolation — il était assez facile, avec cette clef que j'ai possédée dès le premier jour, de deviner ses intentions dans ses gestes, et de m'apercevoir au bout de ses intentions. Quand je vis, après qu'elle m'eut dit bonjour, son visage prendre un air de distraction, d'indifférence, tandis qu'elle posait négligemment Le Figaro près de moi — mais si près que je ne pouvais pas faire un mouvement sans le voir — quand je la vis, aussitôt cela fait, sortir précipitamment de la chambre, comme un anarchiste qui a posé une bombe, et repousser dans le couloir avec une violence inaccoutumée ma vieille bonne, qui entrait précisément à ce moment-là, et qui ne comprit pas ce qui allait se passer de prodigieux dans la chambre et à quoi elle ne devait pas assister, je compris immédiatement ce que Maman avait voulu me cacher, à savoir que l'article avait paru, qu'elle ne m'en avait rien dit pour ne pas déflorer ma surprise, et qu'elle ne voulait pas que personne fût là qui pourrait troubler ma joie par sa présence, seulement m'obliger par respect humain à dissimuler. Maman n'a jamais déposé ainsi le courrier d'un air négligent près de moi, sans qu'il y eût soit un article de moi ou sur moi, ou sur quelqu'un que j'aime, soit une page de Jammes ou de Boylesve, qui sont pour moi un enchantement, soit une lettre d'une écriture aimée.

⁂

J'ouvris le journal. Tiens, justement un article sur le même sujet que moi ! Non, mais c'est trop fort, juste les mêmes mots… Je protesterai… mais encore les mêmes mots, ma signature… c'est mon article. Mais pendant une seconde ma pensée entraînée par la vitesse acquise et peut-être déjà un peu fatiguée à cette époque

continue à croire que ce n'est pas lui, comme les vieux qui continuent un mouvement commencé ; mais vite je reviens à cette idée : c'est mon article.

Alors je prends cette feuille qui est à la fois une et dix mille par une multiplication mystérieuse, tout en la laissant identique et sans l'enlever à personne, qu'on donne à autant de camelots qui la demandent, et sous le ciel rouge étendu sur Paris, humide et de brouillard et d'encre, l'apportent avec le café au lait à tous ceux qui viennent de s'éveiller. Ce que je tiens dans ma main, ce n'est pas seulement ma pensée vraie, c'est, recevant cette pensée, des milliers d'attentions éveillées. Et pour me rendre compte du phénomène qui se passe, il faut que je sorte de moi, que je sois un instant un quelconque des dix mille lecteurs dont on vient d'ouvrir les rideaux et dans l'esprit fraîchement éveillé de qui va se lever ma pensée en une aurore innombrable, qui me remplit de plus d'espérance et de foi que celle que je vois en ce moment au ciel. Alors je prends le journal comme si je ne savais pas qu'il y a un article de moi ; j'écarte exprès les yeux de l'endroit où sont mes phrases, essayant de recréer ce qu'il y a plus de chance d'arriver, et faisant pencher la chance du côté que je crois, comme quelqu'un qui attend laisse de l'intervalle entre les minutes, pour ne pas se laisser aller à compter trop vite. Je sens sur ma figure la moue de mon indifférence de lecteur non averti, puis mes yeux tombent sur mon article, au milieu, et je commence. Chaque mot m'apporte l'image que j'avais l'intention d'évoquer. À chaque phrase, dès le premier mot se dessine d'avance l'idée que je voulais exprimer ; mais ma phrase me l'apporte plus nombreuse, plus détaillée, enrichie, car auteur, je suis cependant lecteur, en simple état de réceptivité et l'état où j'étais en écrivant était plus fécond, et à la même idée qui se recrée en moi en ce moment, j'ai

ajouté alors des prolongements symétriques, auxquels je ne pensais pas à l'instant en commençant la phrase, et qui m'émerveillent par leur ingéniosité. Réellement, il me paraît impossible que les dix mille personnes qui lisent en ce moment l'article ne ressentent pas pour moi l'admiration que j'éprouve en ce moment pour moi-même. Et leur admiration bouche les petites fissures qu'il y a dans la mienne. Si je mettais mon article face à face de ce que j'aurais voulu faire, comme hélas cela m'arrivera plus tard, il est probable que je lui trouverais un bégaiement d'aphasique en face d'une phrase délicieuse et suivie, pouvant à peine faire comprendre à la personne douée de la meilleure volonté ce que je m'étais cru, avant de prendre la plume, capable de faire. Ce sentiment-là, je l'ai en écrivant, en me relisant, je l'aurai dans une heure ; mais en ce moment ce n'est pas dans ma pensée que je verse ainsi lentement chaque phrase, c'est dans les mille et mille pensées des lecteurs réveillés, à qui on vient d'apporter Le Figaro.

Dans l'effort que je fais pour être l'un d'eux, je me dépouille des intentions que j'avais, je me fais une pensée nue, qui s'attendait à lire n'importe quoi et que viennent assaillir, charmer, remplir de l'idée de mon talent, me faire préférer sans aucun doute à tous les autres écrivains, cette image charmante, cette idée rare, ce trait d'esprit, cette vue profonde, cette expression éloquente, qui ne cessent pas de se succéder. Au-dessus de tous ces cerveaux qui s'éveillent, l'idée de ma gloire se levant sur chaque esprit m'apparaît plus vermeille que l'aurore innombrable qui rosit à chaque fenêtre. Si un mot me paraît mauvais, oh ! ils ne s'en apercevront pas ; et puis ce n'est déjà pas mal comme cela, ils ne sont pas habitués à si bien. Le sentiment de mon impuissance, qui est la tristesse de ma vie, se change, maintenant que je m'ap-

puie à la matière de dix mille admirations que je m'imagine, en un sentiment de force joyeuse. Je sors de mon triste jugement sur moi-même, je vis dans les paroles d'éloge, ma pensée se fait tour à tour à la mesure de l'admiration particulière que j'imagine en chacun, de ces éloges que je recevrai tout à l'heure, et sur qui je me déchargerai du douloureux devoir de me juger.

Hélas, au moment même où je bénéficie de ne plus avoir à me juger moi-même, c'est moi qui me juge ! Ces images que je vois sous mes mots, je les vois parce que j'ai voulu les y mettre ; elles n'y sont pas. Et si même pour quelques-unes j'ai réussi en effet à les faire passer dans la phrase, mais pour les voir et les aimer il faudrait que le lecteur les ait dans son esprit et les chérisse ! En relisant quelques phrases bien faites je me dis : Oui, dans ces mots il y a cette pensée, cette image, je suis tranquille, mon rôle est fini, chacun n'a qu'à ouvrir ces mots, ils l'y trouveraient, le journal leur apporte ce trésor d'images et d'idées. Comme si les idées étaient sur le papier, que les yeux n'eussent qu'à s'ouvrir pour les lire et les faire pénétrer en un esprit où elles n'étaient pas déjà ! Tout ce que les miens peuvent faire c'est d'en éveiller de semblables dans les esprits qui en possèdent naturellement de pareilles. Pour les autres, en qui mes mots n'en trouveront point à éveiller, quelle idée absurde de moi éveillent-ils ! Qu'est-ce que cela pourra leur dire, ces mots qui signifient des choses, non seulement qu'ils ne comprendront jamais, mais qui ne peuvent se présenter à leur esprit ? Alors, au moment où ils lisent ces mots-là, qu'est-ce qu'ils voient ? Et c'est ainsi que tous ceux de mes lecteurs que je connais me diront : « Pas fameux, votre article », « Bien mauvais », « Vous avez tort d'écrire », tandis que moi, pensant qu'ils ont raison, voulant me ranger à leur avis, j'essaye de lire mon article avec leur esprit. Mais je ne peux pas plus

prendre le leur qu'ils n'ont pu prendre le mien. Dès le premier mot, les ravissantes images se lèvent en moi, sans partialité, elles m'émerveillent l'une après l'autre, il me semble que c'est fini, que c'est ainsi là, dans le journal, qu'on ne peut pas faire autrement que de les recevoir, que s'ils faisaient attention, si je le leur disais, ils penseraient comme moi.

Je voudrais penser que ces idées merveilleuses pénètrent à ce même moment dans tous les cerveaux, mais aussitôt je pense à tous les gens qui ne lisent pas Le Figaro, qui peut-être ne le liront pas aujourd'hui, qui vont partir pour la chasse, ou ne l'ont pas ouvert. Et puis, ceux qui le lisent liront-ils mon article ? Hélas ! ceux qui me connaissent le liront s'ils voient ma signature. Mais la verront-ils ? Je me réjouissais d'être en première page, mais je crois au fond qu'il y a des gens qui ne lisent que la deuxième. Il est vrai que, pour lire la seconde, il faut déplier le journal, et ma signature est juste au milieu de la première page. Pourtant, il me semble que, quand on va tourner la deuxième page, on n'aperçoit de la première page que les colonnes de droite. J'essaye, je suis le monsieur pressé de voir qui il y avait chez M de Fitz-James, je prends Le Figaro avec intention de ne rien voir de la première page. Ça y est, je vois bien les deux dernières colonnes, mais pas plus de Marcel Proust que s'il n'y en avait pas ! Tout de même, même si on ne s'intéresse qu'à la seconde page, on doit regarder qui a fait le premier article. Alors je me demande qui l'avait fait hier, avant-hier, et je me rends compte que bien souvent moi-même je ne vois pas la signature du premier article. Je me promets dorénavant de toujours le regarder, comme un amant jaloux, pour se persuader que sa maîtresse ne le trompe pas, ne le trompe plus. Mais hélas ! je sais bien que mon attention n'entraînera pas les autres, que ce n'est pas parce que cela arrivera désor-

mais pour moi, que je regarderai la première page, que cela me permettra de conclure que les autres font de même. Au contraire, je n'ai pas l'idée que la réalité puisse ressembler tant à mon désir, comme autrefois, quand j'espérais une lettre de ma maîtresse, je l'écrivais en pensée telle que j'aurais voulu la recevoir. Puis sachant qu'il n'était pas possible, le hasard n'étant pas si grand, qu'elle m'écrive juste ce que j'imagine, je cessais d'imaginer, pour ne pas exclure du possible ce que j'avais imaginé, pour qu'elle pût m'écrire cette lettre. Si même un hasard avait fait qu'elle me l'écrivît, je n'aurais pas eu de plaisir, j'aurais cru lire une lettre écrite par moi-même. Hélas, dès le premier amour passé, nous connaissons si bien toutes les phrases qui peuvent faire plaisir en amour, qu'aucune, la plus désirée, ne nous apporte rien d'extérieur à nous. Il suffit qu'elles soient écrites avec des mots qui sont aussi bien des mots à nous qu'à notre maîtresse, avec des pensées que nous pouvons créer aussi bien qu'elle, pour qu'en les lisant nous ne sortions pas de nous, et qu'il y ait peu de différence pour nous entre les avoir désirées et les recevoir, puisque l'accomplissement parle le même langage que le désir.

Je me suis fait racheter quelques exemplaires du Figaro par le valet de chambre, j'ai dit que c'était pour en donner à quelques amis et c'est vrai. Mais c'est surtout pour toucher du doigt l'incarnation de ma pensée en ces milliers de feuilles humides, pour avoir un autre journal qu'un nouveau monsieur aurait eu s'il était venu au même moment que mon valet de chambre le prendre dans le kiosque, et pour m'imaginer, devant un exemplaire autre, être un nouveau lecteur. Aussi, lecteur nouveau, je prends mon article comme si je ne l'avais pas lu, j'ai une bonne volonté toute fraîche, mais en réalité les impressions du second lecteur ne sont pas très différentes et sont tout aussi personnelles que celles du

premier. Je sais bien au fond que beaucoup ne comprendront rien à l'article, et des gens que je connais le mieux. Mais, même pour ceux-là, cela me donne l'agréable impression d'occuper aujourd'hui leurs pensées, sinon de mes pensées qu'ils ne voient point apparaître, du moins de mon nom, de ma personnalité, du mérite qu'ils supposent à quelqu'un qui a pu écrire tant de choses qu'ils ne comprennent point. Il y a une personne à qui cela donnera de moi l'idée que je désire tant qu'elle ait ; cet article qu'elle ne comprendra pas est de son fait même une louange explicite qu'elle entendra de moi. Hélas, la louange de quelqu'un qu'elle n'aime pas n'enchantera pas plus son cœur que des mots pleins d'idées qui ne sont pas en elle n'enchaîneront son esprit.

⁂

Voyons, j'allais embrasser Maman avant de me recoucher et de m'endormir et lui demander ce qu'elle pensait de l'article ! Et déjà j'étais impatient, ne pouvant vérifier par l'expérimentation si les dix mille lecteurs du Figaro l'auraient lu et aimé, de pratiquer quelques sondages dans les gens que je connaissais. C'était le jour de Maman, peut-être on lui en parlerait.

Avant d'aller lui dire adieu, j'allai fermer les rideaux. Maintenant sous le ciel rose on sentait que le soleil s'était formé et que par sa propre élasticité, il allait jaillir. Ce ciel rose me donnait un grand désir de voyage, car je l'avais vu souvent par les carreaux du wagon, après une nuit où j'avais dormi non pas comme ici dans l'étouffement des choses renfermées et immobilisées sur moi, mais au milieu de mouvement, emporté moi-même, comme les poissons qui en dormant flottent et se déplacent encore, entourés des eaux bruissantes. Ainsi j'avais veillé ou dormi, bercé par ces bruits du train, que l'oreille accouple deux par deux,

quatre par quatre, à sa fantaisie, comme les sons des cloches, suivant un rythme qu'elle s'imagine écouter, qui semble précipiter une cloche sur une autre, ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle l'ait remplacé par un autre auquel les cloches, ou les bruits du train obéissent aussi docilement. C'est après de telles nuits que, tandis que le train m'emportait à toute vitesse vers les pays désirés, j'apercevais au carreau de la fenêtre le ciel rose au-dessus des bois. Puis la voie tournait, il était remplacé par un ciel nocturne d'étoiles, au-dessus d'un village dont les rues étaient encore pleines de la lumière bleuâtre de la nuit. Alors je courais à l'autre portière où le beau ciel rose brillait de plus en plus sur les bois, et j'allais ainsi de fenêtre en fenêtre pour ne pas le quitter, le rattrapant, selon les changements de direction du train, à la fenêtre de droite quand je l'avais perdu à la fenêtre de gauche. Alors on se promet de voyager sans cesse. Et maintenant ce désir me revenait ; j'aurais voulu revoir devant ce même ciel cette gorge sauvage du Jura, et la petite maison de gare qui ne connaît que le tournant qui passe à côté d'elle.

Mais ce n'est pas tout ce que j'aurais voulu y voir. Là le train s'arrêta et, comme je me mettais à la fenêtre où entrait une odeur de brouillard de charbon, une fille de seize ans, grande et rose, passait offrant du café au lait fumant. Le désir abstrait de la beauté est fade, car il l'imagine d'après ce que nous connaissons, il nous montre l'univers fait et terminé devant nous. Mais une nouvelle fille belle nous apporte précisément quelque chose que nous n'imaginions pas, ce n'est pas la beauté, quelque chose de commun à d'autres, c'est une personne, quelque chose de particulier, qui n'est pas une autre chose, et aussi quelque chose d'individuel, qui est, avec qui nous voudrions mêler notre vie. Je lui criai « du café au lait » ; elle ne m'entendit pas, je voyais s'éloi-

gner cette vie où je n'étais pour rien, ses yeux qui ne me connaissaient pas, hélas, ses pensées où je n'existais pas ; je l'appelai, elle m'entendit, elle se retourna, sourit, vint, et tandis que je buvais le café au lait, tandis que le train allait partir, je fixais ses yeux : ils ne me fuyaient pas, fixant aussi les miens avec une certaine surprise, mais où mon désir croyait voir de la sympathie. Que j'aurais voulu capter sa vie, voyager avec elle, avoir à moi sinon son corps, au moins son attention, son temps, son amitié, ses habitudes ! Il fallait se presser, le train allait partir. Je me dis : je reviendrai demain. Et maintenant, après deux ans, je sens que je retournerai là-bas, que je tâcherai d'habiter dans le voisinage et au petit jour, sous le ciel rose, au-dessus de la gorge sauvage, d'embrasser la fille rousse qui me tend du café au lait. Un autre emmène sa maîtresse et étouffe sur elle, quand le train repart, le désir des filles du pays qu'il a rencontrées. Mais c'est une abdication, un renoncement à connaître ce que le pays nous donne, à aller au fond de la réalité. Ceux qui cherchent dans la réalité tel ou tel plaisir, peuvent oublier en embrassant leur maîtresse la fille qui leur donnait du café au lait en souriant. Ils peuvent en voyant une autre belle cathédrale assouvir leur désir de voir les tours de la cathédrale d'Amiens. Pour moi la réalité est individuelle, ce n'est pas la jouissance avec une femme que je cherche, c'est telles femmes, ce n'est pas une belle cathédrale, c'est la cathédrale d'Amiens, au lieu où elle est enchaînée, au sol, non pas son équivalent, son double, mais elle, avec la fatigue pour l'atteindre, par le temps qu'il fait, sous le même rayon de soleil qui nous touche, elle et moi. Et souvent deux désirs s'unissent, et c'est pendant deux ans de retourner à Chartres et, après avoir vu le porche, de monter dans la tour avec la fille du sacristain.

Il faisait maintenant grand jour, je voyais à cette terre ces lueurs fantastiques d'or qui indiquent à ceux qui ouvrent leurs fenêtres que le soleil n'est pas levé depuis longtemps, et qui font frémir les grands soleils du jardin, le parc en pente et au loin la Loire immobile, dans cette poussière d'or qu'ils ne reverront plus qu'au coucher, mais qui n'aura plus alors cette beauté d'espérance, qui les fait se hâter de descendre dans le chemin encore silencieux.

Le Rayon de soleil sur le balcon

Avant de me recoucher, je voulais savoir comment Maman avait trouvé mon article :

— Félicie, où est Madame ?

— Madame est dans son cabinet de toilette, j'étais en train de la coiffer. Madame croyait que Monsieur était endormi.

Je profite de ce que je suis encore levé pour entrer chez Maman, où ma venue, à une pareille heure (l'heure où je viens habituellement de me coucher et de m'endormir) est tout à fait inaccoutumée. Maman est assise devant sa toilette, dans un grand peignoir blanc, ses beaux cheveux noirs répandus sur ses épaules.

— Que vois-je, mon Loup à cette heure-ci ?

— « Il faut que mon maître ait pris le soir pour le matin. »

— Non, mais mon Loup n'aura pas voulu se coucher sans avoir parlé de son article avec sa Maman.

— Comment le trouves-tu ?

— Ta Maman, qui n'a pas étudié dans le grand Cyre, trouve que c'est très bien.

— N'est-ce pas que le passage sur le téléphone n'est pas mal ?

— C'est très bien ; comme aurait dit ta vieille Louise, je ne sais pas où ce que cet enfant-là va chercher tout cela, que je suis encore arrivée jusqu'à mon âge sans en avoir entendu parler.

— Non, mais enfin sérieusement, si tu avais lu cela sans savoir que c'était de moi, l'aurais-tu trouvé bien ?

— Je l'aurais trouvé très bien, et aurais cru que c'était de quelqu'un de bien plus intelligent que mon petit serin, qui ne sait pas dormir comme tout le monde et qui est à cette heure-ci chez sa Maman en chemise de nuit. Félicie, faites attention, vous me tirez les cheveux. Va vite t'habiller ou te recoucher, mon chéri, parce que c'est samedi et je n'ai pas trop de temps. Crois-tu que, si les gens qui te lisent te voyaient comme ça à cette heure-ci, ils auraient l'ombre d'estime pour toi ?

Le samedi en effet, comme mon père faisait un cours, le déjeuner était une heure plus tôt. Ce petit changement d'heure donnait d'ailleurs pour nous tous au samedi une figure particulière et assez sympathique. On savait qu'on allait déjeuner d'un instant à l'autre, qu'on avait droit à entrer en possession de l'omelette et du bifteck aux pommes à un moment où d'habitude il faut les mériter pendant une heure encore. Bien plus le retour de ce samedi était un de ces petits événements qui dans les vies tranquilles absorbent tout l'intérêt, toute la gaîté, au besoin tout le sens d'invention et d'esprit qui surabondent dans ces petites

communautés provinciales, où rien ne les réclame jamais. Le samedi était le thème permanent, inépuisable et chéri de conversations, et si quelqu'un de nous avait eu la tête épique, nul doute qu'il ne fût devenu le sujet d'un cycle. Comme les Bretons ne goûtaient jamais tant un chant que s'il rappelait les aventures du roi Arthur, les plaisanteries sur le samedi étaient au fond les seules qui nous amusassent, car elles avaient quelque chose de national et nous aidaient à nous différencier fortement des étrangers, des barbares, c'est-à-dire de tous ceux qui déjeunaient le samedi à la même heure que de coutume. L'étonnement d'une personne, qui, ne sachant pas que nous déjeunions plus tôt le samedi, était venue pour nous parler le matin et nous avait trouvés à table, était un des thèmes de plaisanteries le plus fréquent. Françoise en riait seule plusieurs jours de suite. Et on savait si bien qu'on ferait rire avec cela et d'un rire si sympathique, où on communierait dans un sentiment de patriotisme si exclusif autour d'une coutume locale, qu'on invitait exprès, on ajoutait à l'étonnement de la personne, on provoquait la scène, on supposait un dialogue. On disait : « Comment, seulement deux heures de l'après-midi ? J'aurais cru bien plus. » Et on répondait : « Mais oui, ce qui vous trompe, c'est que c'est samedi. »

— Attends, encore un petit mot ; suppose que tu ne me connaisses pas, que tu n'aies pas su qu'il devait y avoir ces jours-ci un article de moi ; crois-tu que tu l'aurais vu ? Moi, il me semble que cette partie-là ne se lit pas.

— Mais, petit crétin, comment veux-tu qu'on ne la voie pas ? C'est la première chose qu'on voit en ouvrant le journal. Et un article de cinq colonnes !

— Oui, cela va ennuyer M. Calmette. Il trouve que cela fait mauvais effet dans le journal, les lecteurs n'aiment pas cela.

Ici la figure de Maman devient sérieusement ennuyée.

— Mais alors pourquoi l'as-tu fait ? Ce n'est vraiment pas gentil, puisqu'il est si bon pour toi, et puis tu comprends, si cela ne plaît pas, s'il en a des critiques, il ne t'en redemandera plus. Il y a peut-être des choses que tu aurais pu supprimer. Et Maman prend le journal dont elle avait fait prendre un numéro pour elle, pour ne pas avoir à me redemander le mien.

Le ciel s'était obscurci, j'entendis dans la cheminée de ces coups de vent qui emportent mon cœur jusqu'au bord de la mer où je veux partir, quand, ramenant mon regard sur Le Figaro que Maman lit pour voir si je n'aurais rien pu supprimer, il tombe sur un article que je n'avais pas remarqué : La Tempête : Brest. Le vent souffle en tempête depuis hier soir, les amarres du port ont été brisées, etc. La vue d'une carte d'invitation pour un premier bal où elle voudrait être invitée ne surexcite pas plus le désir d'une jeune fille que la vue de ces mots : La tempête. Elle donne à l'objet de mon désir sa forme, sa réalité. Et le coup au cœur que me donnent ces mots est douloureux, car, en même temps que le désir du départ, c'est l'anxiété du voyage qui depuis des années empêche au dernier moment tous les départs.

— Maman, il y a une tempête, j'ai bien envie de profiter de ce que je suis levé pour partir à Brest.

Maman tourne la tête vers Félicie qui rit :

— Félicie, qu'est-ce que je vous avais dit ! Si M. Marcel voit qu'il y a une tempête, il va vouloir partir.

Félicie regarde avec admiration Maman, qui devine toujours tout. De plus elle a à nous voir l'un près de l'autre, et moi embrassant Maman de temps en temps, un attendrissement causé par cette scène familiale qui, je le sens, agace un peu Maman, si bien qu'elle finit par lui dire que ses cheveux sont bien maintenant, qu'elle finira de se coiffer seule. Je suis toujours anxieux, deux images se disputent ma pensée dont l'une m'entraîne vers Brest et dont l'autre me ramène vers mon lit, la première me représente finissant de boire après déjeuner une tasse de café bouillant, tandis qu'un marin m'attend pour me conduire voir la tempête sur les rochers, il fait un peu de soleil ; l'autre me représente au moment où tout le monde se couche et où il me faut monter à une chambre inconnue, me coucher dans des draps humides, et savoir que je ne verrai pas Maman.

⁂

Àce moment, je vis palpiter sur l'appui de la fenêtre une pulsation sans couleur ni lumière, mais à tout moment enflée et grandissante, et qu'on sentait qui allait devenir un rayon de soleil. Et en effet au bout d'un instant l'appui de la fenêtre fut à demi envahi, puis avec une courte hésitation, un timide recul, entièrement inondé d'une lumière pâle sur laquelle flottaient les ombres un peu frustes du treillis de fer ouvragé du balcon. Un souffle les dispersa, mais déjà apprivoisées elles revinrent, puis sous mes yeux je vis cette lumière sur l'appui de la fenêtre croître d'intensité, par une progression rapide mais incessante et soutenue, comme cette note de musique sur laquelle finit souvent une ouverture. Elle a commencé si faible qu'on a perçu son crescendo avant de l'avoir elle-même entendue, puis elle grandit, grandit, et traverse avec une telle rapidité et sans faiblir tous les degrés d'intensité

que c'est, au bout d'un moment, sur son cri assourdissant et triomphal que se termine l'ouverture. Ainsi au bout d'un moment l'appui du balcon était peint tout entier et comme à jamais de cet or soutenu que composent les splendeurs invariables d'un jour d'été, et les ombres de ce treillis de fer ouvragé du balcon, qui m'avait toujours semblé la chose la plus laide qu'il y eût au monde, y étaient presque belles. Elles développaient sur un seul plan avec une telle finesse les volutes et les enroulements, qui dans le treillis même étaient peu perceptibles, conduisant jusqu'à son antenne la plus ténue et toujours avec la même précision leurs enroulements les plus subtils, qu'elles semblaient trahir le plaisir qu'aurait pris à les parfaire un artiste amoureux de l'extrême fini et qui peut ajouter à la reproduction fidèle d'un objet une beauté qui n'est pas dans l'objet même. Et par elles-mêmes elles reposaient avec un tel relief, si haut de formes et si palpable, sur cette étendue lumineuse, qu'elles semblaient se laisser porter par elle dans une sorte de consistance heureuse et de repos silencieux.

⁂

Si personnelles que nous tâchions de rendre nos paroles, nous nous conformons pourtant quand nous écrivons à certains usages anciens et collectifs, et l'idée de décrire l'aspect d'une chose qui nous fait éprouver une impression est peut-être quelque chose qui aurait pu ne pas exister, comme l'usage de cuire la viande ou de se vêtir, si le cours de la civilisation avait été autre. Il semble en tout cas que la description plus exacte des ombres que le balcon faisait sur la pierre ensoleillée peut bien peu rendre compte du plaisir que j'éprouvais alors. Car de toutes les végétations familières et domestiques qui grimpent aux fenêtres, s'attachent

aux portes du mur et embellissent la fenêtre, si elle est plus impalpable et fugitive, il n'y en a pas de plus vivante, de plus réelle, correspondant plus pour nous à un changement effectif dans la nature, à une possibilité différente dans la journée, que cette caresse dorée du soleil, que ces délicats feuillages d'ombre sur nos fenêtres, flore instantanée et de toutes les saisons, qui, dans le plus triste jour d'hiver, quand la neige était tombée toute la matinée, venait quand nous étions petits nous annoncer qu'on allait pouvoir aller tout de même aux Champs-Élysées et que peut-être bien on verrait déboucher de l'avenue Marigny, sa toque de promenade sur son visage étincelant de fraîcheur et de gaîté, se laissant déjà glisser sur la glace malgré les menaces de son institutrice, la petite fille que nous pleurions, depuis le matin qu'il faisait mauvais, à la pensée de ne pas voir. Plus tard viennent des années où on a la permission de sortir même s'il fait mauvais, on n'est pas non plus toujours amoureux, ce n'est pas toujours aux jeux de barres, ou ce n'est pas toujours rien qu'aux jeux de barres des Champs-Élysées, qu'on peut voir la demoiselle qu'on aime.

Quelquefois on arrive, même quand on n'est qu'un petit garçon, à atteindre dans la vie le but inespéré qu'on croyait inaccessible, à recevoir une invitation à venir le jour de pluie prendre le thé dans cette maison où on n'aurait jamais pu croire qu'on pénétrerait, et qui répandait si loin autour d'elle un prestige délicieux, que rien que le nom de la rue et des rues adjacentes et le numéro de l'arrondissement retentissaient en nous avec un charme douloureux et malsain. Maison que l'amour suffisait à nous rendre impressionnante ; mais où, selon la coutume de ces temps-là qui ignorait encore les appartements clairs et les salons bleus, une demi-obscurité même en plein jour donnait dès l'escalier une sorte de mystère et de majesté, que la nuit profonde de l'anti-

chambre, où on ne pouvait pas distinguer si la personne debout devant un coffre de bois gothique et indiscernable était un valet de pied attendant sa maîtresse en visite ou le maître de maison venu au-devant de vous, changeait en une émotion profonde, tandis que, dans le salon où on ne pouvait pénétrer sans passer sous de nombreuses portières, les dais en hermine des dites portières en tapisserie, les vitraux de couleur des fenêtres, le petit chien, la table à thé et les peintures du plafond semblaient autant d'attributs et de vassaux de la châtelaine du lieu, comme si cet appartement eût été unique et formé avec le caractère, le nom, le rang, l'individualité de la maîtresse de maison, ce qu'on appelle en algèbre une séquence unique et nécessaire. L'amour suffisait d'ailleurs pour nous en présenter les moindres particularités comme des supériorités enviables. Le fait que les mêmes n'existaient pas chez moi me semblait l'aveu d'une inégalité sociale qui, si elle était connue de la petite fille que j'aimais, me séparerait d'elle à jamais, comme d'une espèce trop inférieure à elle ; et n'ayant pu obtenir de mes parents barbares qu'ils fassent cesser l'humiliante anomalie de notre appartement et de nos habitudes, je préférai lui mentir, et sûr que la petite fille ne viendrait jamais chez nous constater l'humiliante vérité, j'eus l'audace de lui faire croire que chez nous comme chez elle les meubles du salon étaient toujours recouverts de housses et qu'on ne servait jamais de chocolat à goûter.

Mais, même quand cette possibilité de prendre le thé chez ma petite amie s'il faisait mauvais eut cessé de faire pour moi d'un rayon de soleil inespéré vers deux heures la grâce d'un condamné à mort, que de fois au cours de ma vie un rayon de soleil venant se poser sur la fenêtre est venu faire refondre des projets auxquels on avait dû renoncer, rendre possible une promenade

agréable sur laquelle on ne comptait plus, faire dire d'atteler ! Les jours sans soleil, qui sont comme nus, ont une crudité qui donne plus envie de goûter à la journée, de mordre à même la nature ; jours qu'on appelle ternes et gris, où, sans que le soleil ait paru, les gens qui passent semblent pris comme une pêcherie de harengs dans une trame d'argent dont l'éclat blesse les yeux : pourtant avec quel plaisir nous avons senti sur la fenêtre la palpitation d'un rayon qui n'avait pas encore brillé, comme si nous auscultions le cœur incertain de cet après-midi dont nous consultons dans le ciel le sourire nuageux.

L'avenue est vilaine en face la fenêtre ; entre les arbres dépouillés par l'automne, on voit ce mur qu'on a repeint d'un rose trop vif et sur lequel on a collé des affiches jaunes et bleues. Mais le rayon a brillé, il enflamme toutes ces couleurs, les unit, et du rouge des arbres, du rose du mur, du jaune et du bleu des affiches et du ciel bleu qui se découvre dessus entre deux nuages, il édifie pour les yeux un palais aussi enchanté, d'une irisation aussi délicieuse pour l'œil, de teintes aussi ardentes, que Venise.

Aussi n'était-ce pas rien qu'en décrivant les dessins des reflets du balcon que je pouvais rendre l'impression que me causait ce rayon de soleil pendant que Françoise coiffait Maman. Cette impression pourrait naturellement se rendre par un dessin, une chose tracée sur un plan ; car ce n'était pas mon impression visuelle actuelle qui la ressentait. Comme dans ces représentations extraordinaires, où une multitude de choristes invisibles vient soutenir la voix d'une chanteuse célèbre et un peu fatiguée venue chanter une mélodie, des innombrables souvenirs indistincts les uns derrière les autres jusqu'au fond de mon passé ressentaient l'impression de ce rayon de soleil en même temps que mes yeux

d'aujourd'hui, et donnaient à cette impression une sorte de volume, mettaient en moi une sorte de profondeur, de plénitude, de réalité faite de toute cette réalité de ces journées aimées, consultées, senties dans leur vérité, dans leur promesse de plaisir, dans leur battement incertain et familier. Sans doute, comme la chanteuse, mon impression d'aujourd'hui est vieille et fatiguée. Mais toutes ces impressions la renforcent, lui donnent quelque chose d'admirable. Peut-être aussi elles me permettent cette chose délicieuse : avoir un plaisir d'imagination, un plaisir irréel, le seul vrai plaisir des poètes ; dans une minute de réalité, elles me permettent une des rares minutes qui ne soit pas décevante. Et de cette impression et de toutes ses semblables, quelque chose qui leur est commun se dégage, quelque chose dont nous ne saurions pas expliquer la supériorité sur les réalités de notre vie, celles mêmes de l'intelligence, de la passion et du sentiment. Mais cette supériorité est si certaine que c'est à peu près la seule chose dont nous ne pouvons douter. Au moment où cette chose, essence commune de nos impressions, est perçue par nous, nous éprouvons un plaisir que rien n'égale, pendant lequel nous savons que la mort n'a aucune espèce d'importance. Et après avoir lu des pages où les pensées les plus hautes et les plus beaux sentiments sont exprimés, et avoir dit « ce n'est pas mal », si tout d'un coup, sans que nous comprenions d'ailleurs pourquoi, dans un mot assez indifférent en apparence, un grain de cette essence nous est donné à respirer, nous savons que c'est cela qui est beau.

⁂

C'est un grand plaisir, le jour où cet inconnu désiré, qui nous dépassait de tout côté, devient connu, possédé, que c'est nous qui le dépassons. Toutes ces habitudes, cette maison où nous rêvions

de nous frayer un chemin, cela tient dans notre main, nous est remis. Nous entrons comme dans un moulin dans le temple inaccessible. Les parents de la jeune fille qui nous semblaient des divinités implacables, nous barrant plus souvent la route que les dieux de l'enfer, sont changés en Euménides bienveillantes, qui nous invitent à venir la voir, à dîner, à lui apprendre la littérature, comme dans l'hallucination de ce fou de Huxley, qui voyait, là où il aurait vu un mur de prison, à la même place une vieille dame bienveillante qui lui disait de s'asseoir. Ces dîners, ces goûters que sa participation nous rendait mystérieux et qui nous éloignaient tant d'elle, que nous essayions d'imaginer comme des actes de sa vie qui nous la dérobaient, deviennent des dîners, des goûters où nous sommes invités, dont nous sommes l'invité de marque, à qui ils sont, convives, menus, jour, soumis. Les amies, ces amies qui nous semblaient exciter en elle des affections particulières que nous ne pourrions jamais exciter, ces amies avec lesquelles il nous semblait qu'elle devait nous railler, on nous préfère à elles, on nous réunit à elles, les mystérieuses promenades, les conciliabules hostiles, nous en faisons partie. Nous sommes l'un des amis, le plus aimé, le plus admiré. Le concierge mystérieux nous salue, la chambre aperçue du dehors, on nous invite à l'habiter. Cet amour que nous éprouvions, nous l'inspirons, cette jalousie que les amis nous faisaient ressentir nous l'excitons chez eux, cette influence des parents, ils disent que c'est nous qui l'avons, les vacances affreuses, on les passera où nous irons. Et un jour viendra où cet accès inespéré dans la vie de toutes, la fille de la poste, la marquise, la Rochemuroise, la Cabourgeoise, ne nous paraîtra plus qu'une carte dont nous ne nous servirons jamais ; qui sait, nous nous en exclurons volontairement à tout jamais par une brouille.

Toute cette vie impénétrable nous la pénétrons, nous la possédons. Ce n'est plus que des repas, des promenades, des conversations, des plaisirs, des relations d'amitié plus agréables que les autres, parce que le désir que nous en avions donne un goût particulier, mais la souffrance a disparu, et avec elle le rêve. Nous le tenons, nous avons vécu pour cela, nous avons tâché de ne pas verser, de ne pas être malade, de ne pas être fatigué, de ne pas être laid. Dieu nous a accordé d'arriver sain et sauf, à l'aise, avec bonne mine, dans la loge la plus en vue, tout a concouru pour nous rendre chic, nous donner de l'esprit. Nous disions : après, la mort, après, la maladie, après, la laideur, après, l'avanie. Et voilà que nous trouvons le prix de ces choses insuffisant et nous voudrions qu'elles nous soient conservées. Et nous regrettons la bonne mine, le chic, les belles joues, la belle fleur, en nous disant : pourvu que nous puissions les garder, car cela n'est déjà plus. Et notre consolation est de nous dire : du moins nous l'avons bien désiré. De sorte que l'inassouvi est de l'essence du désir, mais c'est bien un désir typique le plus complet, un raisonnement le plus parfait : donc nous avons atteint ce que nous voulions, nous ne laissons pas de l'inassouvi, nous ne vivrons pas en perpétuel raté, nous rabattant du désiré sur du non désirable, qui trompe notre faim. C'est pour cela qu'il faut vivre où le désir est délicieux, aller dans les beaux bals, aller dans les rues, voir passer ce qu'il y a de beau, et intriguer pour le connaître, pour donner à l'âme le sentiment de l'accomplissement, fût-il décevant, de ce qu'il y a de plus parfait ici-bas, épousant le mieux les formes du désir, voir passer dans un jardin des belles fleurs humaines et les cueillir, regarder par la fenêtre, aller au bal, se dire : « Voilà les possibilités les plus belles », et les goûter. Quelquefois l'intrigue fait qu'un même soir on abat les trois fruits les plus inaccessibles.

On ne désire d'ailleurs que de rares réalisations, pour se prouver qu'on peut réaliser. La réalisation pour les êtres, c'est comme la sortie pour les bonnes ; on regarde pour rêver, car pour les êtres c'est individuel, il faut voir et on se fixe un être, une date, et on abandonne de plus grands plaisirs pour l'avoir goûté. Telle caresse de tel être, moins, tel geste, tel abattage de sa voix, c'est ce que nous voulons, pour l'avenir prochain, c'est l'échantillon de réalisation que nous demandons à la vie ; la présentation à telle jeune fille, et la faire passer de l'inconnu au connu, ou plutôt nous faire passer pour elle de l'inconnu au connu, du méprisé à l'admirable, du possédé au possédant, c'est la petite poigne avec laquelle nous saisissons l'avenir impalpable, la seule que nous lui imposions, comme le voyage en Bretagne nous signifie à cinq heures du soir voir le rayon du soleil à mi-hauteur des chênes dans une allée couverte. Et comme l'un nous fait partir pour un voyage, l'autre — ou, si nous la connaissons, aller avec elle à tel endroit où elle nous verra en beau, où nous nous donnerons un des plaisirs de la vie réalisée avec elle, comme elle avait été pour nous une réalisation entre toutes —, cette petite chose nous fera lui en sacrifier d'importantes pour ne pas manquer à une réalisation, ne pas laisser enfin le seul petit être que nous avons arbitrairement fixé désirable, pour qui l'amour, les jolies femmes se résument, comme l'univers se résume en ce soleil sur un palais de Venise, qui nous fait élire ce voyage.

Conversation avec maman

Félicie se recula un peu, car le soleil l'empêchait de voir « ce qu'elle faisait », et Maman éclata de rire :

— Allons ! voilà mon Loup qui s'agite, et pourquoi ? Il n'y a plus l'ombre de tempête, les feuilles de l'arbre ne bougent même pas. Ah ! j'ai prévu tout cela cette nuit, quand j'ai entendu le vent. Je me suis dit : nous allons trouver un petit papier de mon Loup, qui ne va pas vouloir laisser échapper une occasion de s'agiter ou de se rendre malade. « Envoyez vite une dépêche à Brest, pour savoir si la mer est mauvaise. » Mais ta Maman peut te dire qu'il n'y a pas l'ombre d'une tempête : regarde ce soleil !

Et tandis que Maman parlait, je voyais le soleil, non pas directement, mais dans l'or sombre qu'il plaquait sur la girouette en fer de la maison d'en face. Et comme le monde n'est qu'un innombrable cadran solaire, je n'avais pas besoin d'en voir davantage pour savoir qu'en ce moment, sur la place, le magasin qui avait baissé sa toile à cause de la chaleur allait fermer pour l'heure de la grand-messe, et que le patron qui était allé passer son veston du dimanche y déballait aux acheteurs les derniers mouchoirs, tout en regardant si ce n'était pas l'heure de fermer, dans une odeur de toile écrue ; que sur le marché les marchands étaient en train de montrer les œufs et les volailles, alors qu'il n'y avait encore personne devant l'église, sauf la dame en noir qu'on en voit sortir rapidement à toute heure dans les villes de province. Mais maintenant ce n'était pas cela que l'éclat du soleil plaqué sur la girouette de la maison d'en face me donnait envie de revoir. Car depuis je l'avais revu bien souvent, cet éclat du soleil de dix heures du matin, plaqué non plus sur les ardoises de l'église, mais sur l'ange d'or du campanile de Saint-Marc, quand on ouvrait sur la petite calle ma fenêtre du Palazzo… à Venise. Et de mon lit je ne voyais qu'une chose, le soleil, non pas directement, mais en plaques de flammes sur l'ange d'or du campanile de Saint-Marc, me permettant aussitôt de savoir quelle était

exactement l'heure et la lumière dans tout Venise et m'apportant sur ses ailes éblouissantes une promesse de beauté et de joie plus grande qu'il n'en apporta jamais aux cœurs chrétiens, quand il vint annoncer « la gloire de Dieu dans le ciel et la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ».

Les premiers jours cet éclat d'or sur l'ange me rappelait l'éclat plus pâle, mais marquant la même heure sur les ardoises de l'église du village, et tout en m'habillant, ce que l'ange semblait me promettre de son geste d'or, que je ne pouvais fixer tant il éblouissait, c'était de descendre vite au beau temps devant notre porte, de gagner la place du marché pleine de cris et de soleil, de voir l'ombre noire qu'y portaient les devantures fermées ou encore ouvertes, et le grand store du magasin, et de rentrer à la maison fraîche de mon oncle.

Et sans doute c'était un peu cela que Venise m'avait donné, dès que, habillé en hâte, j'atteignais les marches de marbre que l'eau recouvre et abandonne tour à tour. Mais ces mêmes impressions, c'étaient des choses d'art et de beauté qui étaient chargées de les donner. La rue au grand soleil, c'était cette étendue de saphir dont la couleur était à la fois si molle et si résistante que mes regards pouvaient s'y bercer, mais aussi leur faire sentir leur poids, comme un corps fatigué au bois même du lit, sans que l'azur faiblisse et cède, et jusqu'à sentir mes regards rentrer dans mes yeux soutenus par cet azur qui ne cédait pas, comme un corps qui fait porter au lit qui le soutient son poids même intérieur de légers muscles. L'ombre projetée par la toile du magasin ou l'enseigne du coiffeur, c'était simplement un assombrissement du saphir, là où une tête de dieu barbu dépasse la porte d'un palais, ou sur une plazza la petite fleur bleue que découpe sur le sol

ensoleillé l'ombre d'un relief délicat. La fraîcheur au retour dans la maison de mon oncle, c'étaient des courants d'air marin et du soleil, lustrant d'ombre de vastes étendues de marbre comme dans Véronèse, donnant ainsi la leçon contraire de la leçon de Chardin, que même les choses plates peuvent avoir de la beauté.

Et jusqu'à ces humbles particularités qui individualisent pour nous la fenêtre de la petite maison de province, sa place peu symétrique à une distance inégale de deux autres, son grossier appui de bois, ou qui pis est de fer, richement et vilainement ouvré, la poignée qui manquait aux volets, la couleur du rideau qu'une embrasse retenait en haut et divisait en deux pans, toutes ces choses qui, entre toutes, chaque fois que nous rentrions, nous faisaient reconnaître notre fenêtre, et qui plus tard, quand elle a cessé d'être nôtre, nous émeuvent si nous la revoyons ou pensons seulement à elle, comme un témoignage que des choses furent, qui aujourd'hui ne sont plus, ce rôle si simple mais si éloquent et confié d'habitude aux choses les plus simples, il était dévolu, à Venise, à l'ogive arche d'une fenêtre qui est reproduite dans tous les musées du monde, comme un des chefs-d'œuvre de l'architecture du Moyen Âge.

Avant d'arriver à Venise et tandis que le train avait déjà dépassé… Maman me lisait la description éblouissante que Ruskin en donne, la comparant tour à tour aux rochers de corail de la mer des Indes et à une opale. Elle ne pouvait naturellement, quand la gondole nous arrêta devant elle, trouver devant nos yeux la même beauté qu'elle avait eue un instant devant mon imagination, car nous ne pouvons pas voir à la fois les choses par l'esprit et par les sens. Mais à chaque midi, quand ma gondole me ramenait pour l'heure du déjeuner, souvent j'apercevais de loin le

châle de Maman posé sur la balustrade d'albâtre, avec un livre qui le maintenait contre le vent. Et au-dessus les lobes circulaires de la fenêtre s'épanouissaient comme un sourire, comme la promesse et la confiance d'un regard ami.

De loin et dès Salente je l'apercevais m'attendant et qui m'avait vu, et l'élan de son ogive ajoutait à son sourire la distinction d'un regard un peu incompris. Et parce que, derrière ses balustres de marbre de diverses couleurs, Maman lisait en m'attendant avec le joli chapeau de paille qui fermait son visage dans le réseau de son voile blanc, et était destiné à lui donner l'air suffisamment « habillé » pour les personnes qu'on rencontrait dans la salle du restaurant ou en promenade, parce que, après n'avoir pas su tout de suite si c'était ma voix, quand je l'appelais, dès qu'elle m'avait reconnu, elle envoyait du fond de son cœur sa tendresse vers moi, qui s'arrêtait là où finissait la dernière surface sur laquelle elle eut pouvoir, sur son visage, dans son geste, mais tâchant de l'approcher de moi le plus possible dans un sourire qui avançait vers moi ses lèvres et dans un regard qui tâchait de se pencher hors de ses jumelles pour s'approcher de moi, pour cela la merveilleuse fenêtre avec ogive unique mêlée de gothique et d'arabe, et l'admirable entrecroisement des trèfles de porphyre au-dessus d'elle, cette fenêtre-là a pris dans mon souvenir la douceur que prennent les choses pour qui l'heure sonnait en même temps que pour nous, une seule heure pour elle et pour nous au sein de qui nous étions ensemble, cette heure ensoleillée d'avant le déjeuner à Venise, cette heure nous donnant une sorte d'intimité avec elle. Si pleine qu'elle soit de formes admirables, de formes d'art historiques, elle est comme un homme de génie que nous aurions rencontré aux eaux, avec qui nous aurions vécu familièrement pendant un mois, et qui en aurait contracté pour

nous quelque amitié. Et si j'ai pleuré le jour où je l'ai revue, c'est simplement parce qu'elle m'a dit : « Je me rappelle bien votre mère. »

Ces palais du Grand Canal, chargés de me donner la lumière et les impressions de la matinée, se sont si bien associés à elle que maintenant ce n'est plus le diamant noir du soleil sur l'ardoise de l'église et la place du marché, que l'éclat de la girouette d'en face me donne l'envie de revoir, mais seulement la promesse qu'a tenue l'ange d'or, Venise.

Mais aussitôt en revoyant Venise, je me souvins d'un soir où méchamment, après une querelle avec Maman, je lui avais dit que je partais. J'étais descendu, j'avais renoncé à partir, mais je voulais faire durer le chagrin de Maman de me croire parti, et je restais en bas, sur l'embarcadère où elle ne pouvait me voir tandis qu'un chanteur chantait dans une gondole une sérénade que le soleil prêt à disparaître derrière la Salute s'était arrêté à écouter. Je sentais le chagrin de Maman se prolonger, l'attente devenait intolérable et je ne pouvais me décider à me lever pour aller lui dire : je reste. La sérénade semblait ne pas pouvoir finir, ni le soleil disparaître, comme si mon angoisse, la lumière du crépuscule et le métal de la voix du chanteur, étaient fondus à jamais dans un alliage poignant, équivoque et impermutable. Pour échapper au souvenir de cette minute de bronze, je n'aurais plus comme à ce moment Maman auprès de moi.

⁂

Le souvenir intolérable du chagrin que j'avais fait à ma mère me rendit une angoisse que sa présence seule et son baiser pouvaient guérir… Je sentis l'impossibilité de partir pour Venise,

pour n'importe où, où je serais sans elle… Je ne suis plus un être heureux que sollicite un désir ; je ne suis plus qu'un être tendre torturé par l'angoisse. Je regarde Maman, je l'embrasse.

— À quoi pense mon crétinos, à quelque bêtise ?

— Je serais si heureux si je ne voyais plus personne.

— Ne dis pas cela, mon Loup. J'aime tous ceux qui sont gentils pour toi, et je voudrais au contraire que tu aies souvent des amis qui viennent causer avec toi sans te fatiguer.

— Ma Maman me suffit.

— Ta Maman aime au contraire à penser que tu vois d'autres personnes, qui peuvent te raconter des choses qu'elle ne sait pas et que tu lui apprendras ensuite. Et si j'étais obligée de voyager, j'aimerais penser que sans moi mon Loup ne s'ennuie pas, et savoir avant de partir comment sa vie est arrangée, qui viendrait causer avec lui comme nous causons en ce moment. Ce n'est pas bon de vivre tout seul, et tu as plus besoin de distraction que personne, parce que ta vie est plus triste et tout de même plus isolée.

Maman avait quelquefois bien du chagrin mais on ne le savait jamais, car elle ne parlait jamais qu'avec douceur et esprit. Elle est morte en me faisant une citation de Molière et une citation de Labiche : « Son départ ne pouvait plus à propos se faire. » « Que ce petit-là n'ait pas peur, sa Maman ne le quittera pas. Il ferait beau voir que je sois à Étampes et mon orthographe à Arpajon ! » Et puis elle n'a plus pu parler. Une fois seulement elle vit que je me retenais pour ne pas pleurer, et elle fronça les sourcils et fit la moue en souriant et je distinguai dans sa parole déjà si embrouillée :

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être.

— Maman te rappelles-tu que tu m'as lu La Petite Fadette et François le Champi, quand j'étais malade ? Tu avais fait venir le médecin. Il m'avait ordonné des médicaments pour couper la fièvre et permis de manger un peu. Tu ne dis pas un mot. Mais à ton silence je compris bien que tu l'écoutais par politesse et que tu avais déjà décidé dans ta tête que je ne prendrais aucun médicament et que je ne mangerais pas tant que j'aurais la fièvre. Et tu ne m'as laissé prendre que du lait, jusqu'à un matin où tu as jugé dans ta science que j'avais la peau fraîche et un bon pouls. Alors tu m'as permis une petite sole. Mais tu n'avais aucune confiance dans le médecin, tu l'écoutais avec hypocrisie. Mais pour Robert comme pour moi, il pouvait nous ordonner tout ; une fois qu'il était parti : « Mes enfants ce médecin est peut-être beaucoup plus savant que moi, mais votre Maman est dans les vrais principes. » Ah ! ne nie pas. Quand Robert viendra, nous lui demanderons si ce n'est pas vrai.

Maman ne pouvait s'empêcher de rire à l'évocation de sa conduite hypocrite devant le médecin.

— Naturellement ton frère te soutiendra, parce que ces deux petits-là sont toujours unis contre leur Maman. Tu te moques de ma médecine, mais demande à M. Bouchard ce qu'il pense de ta Maman, et s'il ne trouve pas qu'elle avait les bons principes pour soigner ses enfants. Tu as beau te moquer de moi, c'était le bon temps où tu allais bien, quand tu étais sous mon gouvernement et que tu étais obligé de faire ce que Maman te disait. Étais-tu plus malheureux pour cela, voyons ?

Et comme Maman a fini de se coiffer, elle me ramène dans ma chambre où je vais me coucher.

— Ma petite Maman, tu vois qu'il est tard : je n'ai pas besoin de te faire de recommandation pour le bruit.

— Non, crétin. Pourquoi ne me dis-tu pas aussi de ne laisser entrer personne, de ne pas jouer du piano ? Est-ce que j'ai l'habitude de te laisser éveiller ?

— Mais ces ouvriers qui devaient venir au-dessus ?

— On les a décommandés. Les ordres sont donnés, tout nous paraît tranquille.

Point d'ordre, point de bruit sur la ville.

Et tâche de dormir le plus tard possible, on ne te fera pas l'ombre de bruit jusqu'à cinq heures, six heures si tu veux, on te fera durer ta nuit aussi tard que tu voudras.

Eh là là ! Madame la Nuit
Un peu doucement, je vous prie,
Que vos chevaux, aux petits pas réduits,
De cette nuit délicieuse
Fassent la plus longue des nuits.

Et c'est mon Loup qui finira par trouver qu'elle est trop longue et qui demandera du bruit. C'est toi qui diras :

Cette nuit en longueur me semble sans pareille.

— Est-ce que tu vas sortir ?

— Oui.

— Mais n'oublie pas de dire qu'on ne laisse entrer personne.

— Non, j'ai déjà posté Félicie ici.

— Peut-être ferais-tu bien de laisser un petit mot à Robert dans la crainte, s'il sait, qu'il n'entre directement chez moi.

— Entrer directement chez toi !

Peut-il dont ignorer quelle sévère loi
Aux timides mortels cache ici notre roi,
Que la mort est le prix de tout audacieux
Qui sans être appelé se présente à ses yeux ?

Et Maman, pensant à cette Esther qu'elle préfère à tout, fredonne timidement, comme avec la crainte de faire fuir, d'une voix trop haute et hardie, la mélodie divine qu'elle sent près d'elle : « Il s'apaise, il pardonne », ces chœurs divins que Reynaldo Hahn a écrits pour Esther. Il les a chantés pour la première fois à ce petit piano près de la cheminée, pendant que j'étais couché, tandis que Papa arrivé sans bruit s'était assis sur ce fauteuil et que Maman restait debout à écouter la voix enchanteresse. Maman essayait timidement un air du chœur, comme une des jeunes filles de Saint-Cyr essayant devant Racine. Et les belles lignes de son visage juif, tout empreint de douceur chrétienne et de courage janséniste, en faisaient Esther elle-même, dans cette petite représentation de famille, presque de couvent, imaginée par elle pour distraire le despotique malade qui était là dans son lit. Mon père n'osait pas applaudir. Furtivement Maman jetait un regard pour jouir avec émotion de son bonheur. Et la voix de Reynaldo reprenait ces mots, qui s'appliquaient si bien à ma vie entre mes parents :

Ô douce paix,
Beauté toujours nouvelle,
Heureux le cœur épris de tes attraits !
Ô douce paix,
Ô lumière éternelle,
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

— Embrasse-moi encore une fois, ma petite Maman.

— Mais, mon Loup, c'est stupide, voyons ne t'énerve pas, il faut que tu me dises au revoir, que tu te portes à merveille et que tu te sentes capable de faire dix lieux.

Maman me quitte, mais je repense à mon article et tout d'un coup j'ai l'idée d'un prochain : Contre Sainte-Beuve. Dernièrement, je l'ai relu, j'ai pris contre mon habitude des quantités de petites notes que j'ai là dans un tiroir, et j'ai des choses importantes à dire là-dessus. Je commence à bâtir l'article dans ma tête. À toute minute des idées nouvelles me viennent. Il n'y a pas une demi-heure de passée, et l'article tout entier est bâti dans ma tête. Je voudrai bien demander à Maman ce qu'elle en pense. J'appelle, aucun bruit ne répond. J'appelle de nouveau, j'entends des pas furtifs, une hésitation à ma porte qui grince.

— Maman.

— Tu m'avais bien appelé, mon chéri ?

— Oui.

— Je te dirai que j'avais peur de m'être trompée et que mon Loup me dise :

C’est vous Esther qui sans être attendue…
Sans mon ordre on porte ici ses pas.
Quel mortel insolent vient chercher le trépas.

— Mais non, ma petite Maman.

Que craignez-vous, suis-je pas votre frère ?
Est-ce pour vous qu’on fit un ordre si sévère ?

— Cela n’empêche pas que je crois que, si je l’avais réveillé, je ne sais pas si mon Loup m’aurait si béatement tendu son sceptre d’or.

— Écoute, je voulais te demander un conseil. Assieds-toi.

— Attends que je trouve le fauteuil ; je te dirai qu’il ne fait pas très clair chez toi. Est-ce que je peux dire à Félicie d’apporter l’électricité ?

— Non, non, je ne pourrai plus m’endormir.

Maman en riant :

— C’est toujours du Molière.

Défendez, chère Alcmène, aux flambeaux d’approcher.

— Bien, voilà. Voilà ce que je voulais te dire. Je voudrais te soumettre une idée d’article que j’ai.

— Mais tu sais que ta Maman ne peut pas te donner de conseils dans ces choses-là. Je n’ai pas étudié comme toi dans le grand Cyre.

— Enfin, écoute-moi. Le sujet serait : contre la méthode de Sainte-Beuve.

— Comment, je croyais que c'était si bien ! Dans l'article de Bourget que tu m'as fait lire, il disait que c'est une méthode si merveilleuse qu'il ne s'est trouvé personne dans le xix siècle pour l'appliquer.

— Hélas oui, il disait cela, mais c'est stupide. Tu sais en quoi elle consiste cette méthode ?

— Fais comme si je ne le savais pas.

La Méthode de Sainte-Beuve

Je suis arrivé à un moment, ou, si l'on veut, je me trouve dans de telles circonstances, où l'on peut craindre que les choses qu'on désirait le plus dire — ou à défaut du moins de celles-là, si l'affaiblissement de la sensibilité, qui est la banqueroute du talent, ne le permettait plus, celles qui venaient ensuite, qu'on était porté par comparaison avec ce plus haut et plus sacré idéal à ne pas estimer beaucoup, mais enfin qu'on n'a lues nulle part, qu'on peut penser qui ne seront pas dites si on ne les dit pas, et qu'on s'aperçoit qui tiennent tout de même à une partie même moins profonde de notre esprit, — on ne puisse plus tout d'un coup les dire. On ne se considère plus que comme le dépositaire, qui peut disparaître d'un moment à l'autre, de secrets intellectuels, qui disparaîtront avec lui. Et on voudrait faire échec à la force d'inertie de la paresse antérieure, en obéissant à un beau commandement du Christ dans saint Jean : « Travaillez pendant que vous avez encore la lumière. » Il me semble que j'aurais ainsi à dire sur Sainte-Beuve, et bientôt beaucoup plus à propos de lui que sur lui-même, des choses qui ont peut-être leur importance, quand,

montrant en quoi il a péché, à mon avis, comme écrivain et comme critique, j'arriverais peut-être à dire, sur ce que doit être le critique et sur ce qu'est l'art, quelques choses auxquelles j'ai souvent pensé. En passant, et à propos de lui, comme il a fait si souvent, je le prendrais comme occasion de parler de certaines formes de la vie, je pourrais dire quelques mots de quelques-uns de ses contemporains, sur lesquels j'ai aussi quelque avis. Et puis, après avoir critiqué les autres et lâchant cette fois Sainte-Beuve tout à fait, je tâcherais de dire ce qu'aurait été pour moi l'art, si....

⁂

« Sainte-Beuve abonde en distinctions, volontiers en subtilités, afin de mieux noter jusqu'à la plus fine nuance. Il multiplie les anecdotes, afin de multiplier les points de vue. C'est l'individuel et le particulier qui le préoccupent, et par-dessus cette minutieuse investigation, il fait planer un certain Idéal de règle esthétique, grâce auquel il conclut et nous contraint à conclure. »

Cette définition et cet éloge de la méthode de Sainte-Beuve, je les ai demandés à cet article de M. Paul Bourget, parce que la définition était courte et l'éloge autorisé. Mais j'aurais pu citer vingt autres critiques. Avoir fait l'histoire naturelle des esprits, avoir demandé à la biographie de l'homme, à l'histoire de sa famille, à toutes ses particularités, l'intelligence de ses œuvres et la nature de son génie, c'est là ce que tout le monde reconnaît comme son originalité, c'est ce qu'il reconnaissait lui-même, en quoi il avait d'ailleurs raison. Taine lui-même, qui rêvait d'une histoire naturelle des esprits, plus systématique et mieux codifiée, et avec qui d'ailleurs Sainte-Beuve n'était pas d'accord pour les questions de race, ne dit pas autre chose dans son éloge de Sainte-Beuve. « La

méthode de M. Sainte-Beuve n'est pas moins précieuse que son œuvre. En cela, il a été un inventeur. Il a importé, dans l'histoire morale, les procédés de l'histoire naturelle.

« Il a montré comment il faut s'y prendre pour connaître l'homme ; il a indiqué la série des milieux successifs qui forment l'individu, et qu'il faut tour à tour observer afin de le comprendre : d'abord la race et la tradition du sang que l'on peut souvent distinguer en étudiant le père, la mère, les sœurs ou les frères ; ensuite la première éducation, les alentours domestiques, l'influence de la famille et tout ce qui modèle l'enfant et l'adolescent ; plus tard le premier groupe d'hommes marquants au milieu desquels l'homme s'épanouit, la volée littéraire à laquelle il appartient. Viennent alors l'étude de l'individu ainsi formé, la recherche des indices qui mettent à nu son vrai fond, les oppositions et les rapprochements qui dégagent sa passion dominante et son tour d'esprit spécial, bref l'analyse de l'homme lui-même, poursuivie dans toutes ses conséquences, à travers et en dépit de ces déguisements, que l'attitude littéraire ou le préjugé public ne manquent jamais d'interposer entre nos yeux et le visage vrai. »

Seulement, il ajoutait : « Cette sorte d'analyse botanique pratiquée sur les individus humains est le seul moyen de rapprocher les sciences morales des sciences positives, et il n'y a qu'à l'appliquer aux peuples, aux époques, aux races, pour lui faire porter ses fruits. »

Taine disait cela, parce que sa conception intellectualiste de la réalité ne laissait de vérité que dans la science. Comme il avait cependant du goût et admirait diverses manifestations de l'esprit, pour expliquer leur valeur il les considérait comme des auxiliaires de la science (voir Préface de L'Intelligence). Il considérait

Sainte-Beuve comme un initiateur, comme remarquable « pour son temps », comme ayant presque trouvé sa méthode à lui, Taine.

Mais les philosophes, qui n'ont pas su trouver ce qu'il y a de réel et d'indépendant de toute science dans l'art, sont obligés de s'imaginer l'art, la critique, etc., comme des sciences, où le prédécesseur est forcément moins avancé que celui qui le suit. Or, en art il n'y a pas (au moins dans le sens scientifique) d'initiateur, de précurseur. Tout dans l'individu, chaque individu recommence, pour son compte, la tentative artistique ou littéraire ; et les œuvres de ses prédécesseurs ne constituent pas, comme dans la science, une vérité acquise, dont profite celui qui suit. Un écrivain de génie aujourd'hui a tout à faire. Il n'est pas beaucoup plus avancé qu'Homère.

Mais, du reste, à quoi bon nommer tous ceux qui voient là l'originalité, l'excellence de la méthode de Sainte-Beuve ? Il n'y a qu'à lui laisser la parole à lui-même :

« Avec les Anciens, on n'a pas les moyens suffisants d'observation. Revenir à l'homme, l'œuvre à la main, est impossible dans la plupart des cas avec les véritables Anciens, avec ceux dont nous n'avons la statue qu'à demi brisée. On est donc réduit à commenter l'œuvre, à l'admirer, à rêver l'auteur et le poète à travers. On peut refaire ainsi des figures de poètes ou de philosophes, des bustes de Platon, de Sophocle ou de Virgile, avec un sentiment d'idéal élevé ; c'est tout ce que permettent l'état des connaissances incomplètes, la disette des sources et le manque de moyens d'information et de retour. Un grand fleuve, et non guéable dans la plupart des cas, nous sépare des grands hommes de l'Antiquité. Saluons-les d'un rivage à l'autre.

« Avec les Modernes, c'est tout différent. La critique, qui règle sa méthode sur les moyens, a ici d'autres devoirs. Connaître et bien connaître un homme de plus, surtout si cet homme est un individu marquant et célèbre, c'est une grande chose et qui ne saurait être à dédaigner.

« L'observation morale des caractères en est encore au détail, à la description des individus et tout au plus de quelques espèces : Théophraste et La Bruyère ne vont pas au-delà. Un jour viendra, que je crois avoir entrevu dans le cours de mes observations, un jour où la science sera constituée, où les grandes familles d'esprit et leurs principales divisions seront déterminées, et connues. Alors le principal caractère d'un esprit étant donné, on pourra en déduire plusieurs autres. Pour l'homme sans doute, on ne pourra jamais faire exactement comme pour les animaux ou pour les plantes ; l'homme moral est plus complexe ; il a ce qu'on nomme liberté et qui dans tous les cas suppose une grande mobilité de combinaisons possibles. Quoi qu'il en soit, on arrivera avec le temps, j'imagine, à constituer plus largement la science du moraliste ; elle en est aujourd'hui au point où la botanique en était avant Jussieu, et l'anatomie comparée avant Cuvier, à l'état, pour ainsi dire, anecdotique. Nous faisons pour notre compte de simples monographies, mais j'entrevois des liens, des rapports et un esprit plus étendu, plus lumineux, et resté fin dans le détail, pourra découvrir un jour les grandes divisions naturelles qui répondent aux familles d'esprit. »

⁂

« La littérature, disait Sainte-Beuve, n'est pas pour moi distincte ou, du moins, séparable du reste de l'homme et de l'organisation… On ne saurait s'y prendre de trop de façons et de trop de

bouts pour connaître un homme, c'est-à-dire autre chose qu'un pur esprit. Tant qu'on ne s'est pas adressé sur un auteur un certain nombre de questions et qu'on n'y a pas répondu, ne fût-ce que pour soi seul et tout bas, on n'est pas sûr de le tenir tout entier, quand même ces questions sembleraient les plus étrangères à la nature de ses écrits : Que pensait-il de la religion ? Comment était-il affecté du spectacle de la nature ? Comment se comportait-il sur l'article des femmes, sur l'article de l'argent ? Était-il riche, pauvre ; quel était son régime, sa manière de vivre journalière ? Quel était son vice ou son faible ? Aucune réponse à ces questions n'est indifférente pour juger l'auteur d'un livre et le livre lui-même, si ce livre n'est pas un traité de géométrie pure, si c'est surtout un ouvrage littéraire, c'est-à-dire où il entre de tout. »

L'œuvre de Sainte-Beuve n'est pas une œuvre profonde. La fameuse méthode, qui en fait, selon Taine, selon Paul Bourget et tant d'autres, le maître inégalable de la critique du xix, cette méthode, qui consiste à ne pas séparer l'homme et l'œuvre, à considérer qu'il n'est pas indifférent pour juger l'auteur d'un livre, si ce livre n'est pas un « traité de géométrie pure », d'avoir d'abord répondu aux questions qui paraissaient les plus étrangères à son œuvre (comment se comportait-il, etc.), à s'entourer de tous les renseignements possibles sur un écrivain, à collationner ses correspondances, à interroger les hommes qui l'ont connu, en causant avec eux s'ils vivent encore, en lisant ce qu'ils ont pu écrire sur lui s'ils sont morts, cette méthode méconnaît ce qu'une fréquentation un peu profonde avec nous-mêmes nous apprend : qu'un livre est le produit d'un autre moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices. Ce moi-là, si nous voulons essayer de le comprendre, c'est au fond

de nous-mêmes, en essayant de le recréer en nous, que nous pouvons y parvenir. Rien ne peut nous dispenser de cet effort de notre cœur. Cette vérité, il nous faut la faire de toutes pièces et il est trop facile de croire qu'elle nous arrivera, un beau matin, dans notre courrier, sous forme d'une lettre inédite, qu'un bibliothécaire de nos amis nous communiquera, ou que nous la recueillerons de la bouche de quelqu'un, qui a beaucoup connu l'auteur. Parlant de la grande admiration, qu'inspire à plusieurs écrivains de la nouvelle génération l'œuvre de Stendhal, Sainte-Beuve disait : « Qu'ils me permettent de leur dire, pour juger au net de cet esprit assez compliqué, et sans rien exagérer dans aucun sens, j'en reviendrai toujours de préférence, indépendamment de mes propres impressions et souvenirs, à ce que m'en diront ceux qui l'ont connu en ses bonnes années et à ses origines, à ce qu'en diront M. Mérimée, M. Ampère, à ce que m'en dirait Jacquemont s'il vivait, ceux, en un mot, qui l'ont beaucoup vu et goûté sous sa forme première. »

Pourquoi cela ? En quoi le fait d'avoir été l'ami de Stendhal permet-il de le mieux juger ? Le moi qui produit les œuvres est offusqué pour ces camarades par l'autre, qui peut être très inférieur au moi extérieur de beaucoup de gens. Du reste, la meilleure preuve en est que Sainte-Beuve, ayant connu Stendhal, ayant recueilli auprès de M. Mérimée et de M. Ampère tous les renseignements qu'il pouvait, s'étant muni, en un mot, de tout ce qui permet, selon lui, au critique de juger plus exactement d'un livre, a jugé Stendhal de la façon suivante : « Je viens de relire, ou d'essayer, les romans de Stendhal ; ils sont franchement détestables. » Il y revient ailleurs, où il reconnaît que Le Rouge et le Noir « intitulé ainsi on ne sait trop pourquoi et par un emblème qu'il faut deviner, a du moins de l'action. Le premier volume a de

l'intérêt, malgré la manière et les invraisemblances. Il y a là une idée. Beyle avait, pour ce commencement du roman, un exemple précis, m'assure-t-on, dans quelqu'un de sa connaissance et, tant qu'il s'y est tenu, il a pu paraître vrai. La prompte introduction de ce jeune homme timide dans ce monde pour lequel il n'a pas été élevé, etc., tout cela est bien rendu ou, du moins, le serait si l'auteur, etc… Ce ne sont pas des êtres vivants, mais des automates ingénieusement construits… Dans les nouvelles, qui ont des sujets italiens, il a mieux réussi… La Chartreuse de Parme est, de tous les romans de Beyle, celui qui a donné à quelques personnes la plus grande idée de son talent dans ce genre. On voit combien je suis, à l'égard de La Chartreuse de Beyle, loin de partager l'enthousiasme de M. de Balzac. Quand on a lu cela, on revient, tout naturellement il me semble, au genre français, etc… On demande une part de raison, etc., telle que l'offre l'histoire des Fiancés de Manzoni, tout beau roman de Walter Scott ou une adorable et vraiment simple nouvelle de Xavier de Maistre ; le reste n'est que l'œuvre d'un homme d'esprit. »

Et cela finit par ces deux paroles : « En critiquant ainsi, avec quelque franchise, les romans de Beyle, je suis loin de le blâmer de les avoir écrits. Ses romans sont ce qu'ils peuvent, mais ils ne sont pas vulgaires. Ils sont, comme sa critique, surtout à l'usage de ceux qui en font… » Et ces mots par lesquels l'étude finit : « Beyle avait, au fond, une droiture et une sûreté dans les rapports intimes, qu'il ne faut jamais oublier de reconnaître, quand on lui a dit d'ailleurs ses vérités. » Tout compte fait, ce Beyle, un brave homme ! Ce n'était peut-être pas la peine de rencontrer si souvent à dîner, à l'Académie, M. Mérimée, de tant « faire parler M. Ampère », pour arriver à ce résultat et, quand on a lu cela, on est moins inquiet que Sainte-Beuve en pensant que viendront de

nouvelles générations. Barrès, avec une heure de lecture et sans « renseignements », en eût fait plus que vous. Je ne dis pas que tout ce qu'il dit de Stendhal soit faux. Mais, quand on se rappelle sur quel ton d'enthousiasme il parle des nouvelles de M Gasparin ou Töpffer, il est bien clair que, si tous les ouvrages du xix siècle avaient brûlé sauf les Lundis, et que ce soit dans les Lundis que nous dussions nous faire une idée des rangs des écrivains du xix siècle, Stendhal nous apparaîtrait inférieur à Charles de Bernard, à Vinet, à Molé, à M de Verdelin, à Ramond, à Sénac de Meilhan, à Vicq d'Azyr, à combien d'autres, et assez indistinct, à vrai dire, entre d'Alton Shée et Jacquemont.

Je montrerai, d'ailleurs, qu'il a en été de même à l'égard de presque tous ses contemporains vraiment originaux ; beau succès pour un homme qui assignait pour tout rôle à la critique de désigner ses grands contemporains. Et là, il n'avait pas, pour l'égarer, les rancunes qu'il nourrissait contre d'autres écrivains.

⁂

« Un artiste, dit Carlyle… » et il finit par ne plus voir le monde que « pour l'emploi d'une illusion à décrire ».

En aucun temps, Sainte-Beuve ne semble avoir compris ce qu'il y a de particulier dans l'inspiration et le travail littéraire, et ce qui le différencie entièrement des occupations des autres hommes et des autres occupations de l'écrivain. Il ne faisait pas de démarcation entre l'occupation littéraire, où, dans la solitude, faisant taire ces paroles, qui sont aux autres autant qu'à nous, et avec lesquelles, même seuls, nous jugeons les choses sans être nous-mêmes, nous nous remettons face à face avec nous-mêmes, nous tâchons d'entendre, et de rendre, le son vrai de notre cœur,

et non la conversation ! « Pour moi, pendant ces années que je puis dire heureuses (avant 1848), j'avais cherché et j'avais cru avoir réussi à arranger mon existence avec douceur et dignité. Écrire de temps en temps des choses agréables, en lire et d'agréables et de sérieuses, mais surtout ne pas trop écrire, cultiver ses amis, garder de son esprit pour les relations de chaque jour et savoir en dépenser sans y regarder, donner plus à l'intimité qu'au public, réserver la part la plus fine et la plus tendre, la fleur de soi-même pour le dedans, pour user avec modération, dans un doux commerce d'intelligence et de sentiment, des saisons dernières de la jeunesse, ainsi se dessinait pour moi le rêve du galant homme littéraire, qui sait le prix des choses vraies et qui ne laisse pas trop le métier et la besogne empiéter sur l'essentiel de son âme et de ses pensées. La nécessité depuis m'a saisi et m'a contraint à renoncer à ce que je considérais comme le seul bonheur ou la consolation exquise du mélancolique et du sage. » Ce n'est que l'apparence menteuse de l'image qui donne ici quelque chose de plus extérieur et de plus vague, quelque chose de plus approfondi et recueilli à l'intimité. En réalité, ce qu'on donne au public, c'est ce qu'on a écrit seul, pour soi-même, c'est bien l'œuvre de soi. Ce qu'on donne à l'intimité, c'est-à-dire à la conversation (si raffinée soit-elle, et la plus raffinée est la pire de toutes, car elle fausse la vie spirituelle en se l'associant : les conversations de Flaubert avec sa nièce et l'horloger sont sans danger) et ces productions destinées à l'intimité, c'est-à-dire rapetissées au goût de quelques personnes et qui ne sont guère que de la conversation écrite, c'est l'œuvre d'un soi bien plus extérieur, non pas du moi profond qu'on ne retrouve qu'en faisant abstraction des autres et du moi qui connaît les autres, le moi qui a attendu pendant qu'on était avec les autres, qu'on sent bien le

seul réel, et pour lequel seuls les artistes finissent par vivre, comme un dieu qu'ils quittent de moins en moins et à qui ils ont sacrifié une vie qui ne sert qu'à l'honorer. Sans doute, à partir des Lundis, non seulement Sainte-Beuve changera de vie, mais il s'élèvera — pas bien haut — à l'idée qu'une vie de travail forcé, comme celle qu'il mène, est au fond plus féconde, nécessaire à certaines natures volontiers oisives et qui, sans elle, ne donneraient pas leur richesse. « Il lui arriva un peu, dira-t-il en parlant de Fabre, ce qui arrive à de certaines jeunes filles qui épousent des vieillards : en très peu de temps leur fraîcheur se perd, on ne sait pourquoi, et le voisinage attiédissant leur nuit plus que ne feraient les libres orages d'une existence passionnée.

Je crois que la vieillesse arrive par les yeux
Et qu'on vieillit plus vite à voir toujours les vieux

a dit Victor Hugo. Ainsi pour le jeune talent de Victorin Fabre : il épousa sans retour une littérature vieillissante, et sa fidélité même le perdit. »

Il dira souvent que la vie de l'homme de lettres est dans son cabinet, malgré l'incroyable protestation qu'il élèvera contre ce que Balzac dit dans La Cousine Bette : « On a vu dernièrement, on a surpris la façon de travail et d'étude d'André Chénier : on a assisté aux ébauches multipliées et attentives, dans l'atelier de la muse. Combien le cabinet que nous ouvre à deux battants M. de Lamartine et dans lequel il nous force pour ainsi dire de pénétrer est différent. « Ma vie de poète, écrit-il, recommence pour quelques jours. Vous savez mieux que personne qu'elle n'a jamais été qu'un douzième tout au plus de ma vie réelle. Le bon public, qui ne se crée pas comme Jéhovah l'homme à son image, mais qui le défigure à sa fantaisie, croit que j'ai passé trente années de

ma vie à aligner des rimes et à contempler les étoiles. Je n'y ai pas employé trente mois, et la poésie n'a été pour moi que ce qu'a été la prière. » Mais il continuera à ne pas comprendre ce monde unique, fermé, sans communication avec le dehors qu'est l'âme du poète. Il croira que les autres peuvent lui donner des conseils, l'exciter, le réprimer : « Sans Boileau et sans Louis XIV qui reconnaissait Boileau comme son Contrôleur général du Parnasse, que serait-il arrivé ? Les plus grands talents eux-mêmes auraient-ils rendu également tout ce qui forme désormais leur plus solide héritage de gloire ? Racine, je le crains, aurait fait plus souvent de Bérénice, La Fontaine moins de Fables et plus de Contes, Molière lui-même aurait donné davantage dans les Scapins et n'aurait peut-être pas atteint aux hauteurs sévères du Misanthrope. En un mot chacun de ces beaux génies aurait abondé dans ses défauts. Boileau, c'est-à-dire le bon sens du poète critique autorisé et doublé de celui d'un grand roi, les contint tous et les contraignit, par sa présence respectée à leurs meilleures et à leurs plus graves œuvres. » Et pour ne pas avoir vu l'abîme qui sépare l'écrivain de l'homme du monde, pour n'avoir pas compris que le moi de l'écrivain ne se montre que dans ses livres, et qu'il ne montre aux hommes du monde (ou même à ces hommes du monde que sont dans le monde les autres écrivains, qui ne redeviennent écrivains que seuls) qu'un homme du monde comme eux, il inaugurera cette fameuse méthode, qui, selon Taine, Bourget, tant d'autres, est sa gloire et qui consiste à interroger avidement pour comprendre un poète, un écrivain, ceux qui l'ont connu, qui le fréquentaient, qui pourront nous dire comment il se comportait sur l'article femmes, etc., c'est-à-dire précisément sur tous les points où le moi véritable du poète n'est pas en jeu.

⁂

Ses livres, Chateaubriand et son groupe littéraire plus que tous, ont l'air de salons en enfilade où l'auteur a invité divers interlocuteurs, qu'on interroge sur les personnes qu'ils ont connues, qui apportent leurs témoignages destinés à en contredire d'autres et, par là, à montrer que dans l'homme qu'on a l'habitude de louer, il y a aussi fort à dire, ou pour classer par là celui qui contredira dans une autre famille d'esprit.

Et ce n'est pas entre deux visites, c'est au sein d'un même visiteur qu'il y a des contradictions. Sainte-Beuve ne se fait pas faute de rappeler une anecdote, d'aller chercher une lettre, d'appeler en témoignage un homme d'autorité et de sagesse, qui se chauffait les pieds avec philosophie, mais qui ne demande pas mieux que d'apporter un petit coup de marteau pour montrer que celui qui vient de donner un tel avis en avait un tout autre.

M. Molé, son chapeau haut de forme à la main, rappelle que Lamartine, quand il apprit que Royer-Collard se présentait à l'Académie, lui écrivit spontanément pour lui demander de voter pour lui ; mais le jour de l'élection venu, il vota contre lui et une autre fois, ayant voté contre Ampère, envoya M de Lamartine le féliciter chez M de Récamier.

⁂

Cette conception si superficielle, nous le verrons, ne changea pas, mais cet idéal factice fut à jamais perdu. La nécessité l'obligea de renoncer à cette vie. Ayant dû donner sa démission d'administrateur de la Bibliothèque Mazarine, il lui fallut, pour vivre, d'abord accepter un cours à Liège ; puis de faire les Lundis au Constitutionnel. À partir de ce moment le loisir, qu'il avait souhaité, fut remplacé par un travail acharné. « Je ne puis m'empê-

cher, nous dit un de ses secrétaires, de me rappeler l'illustre écrivain le matin à sa toilette, griffonnant avec un crayon sur le coin d'un journal quelconque un fait, une idée, une phrase qui lui venait toute faite et dont son esprit avait intérieurement désigné la place où il fallait l'introduire dans l'article en cours de composition. J'arrivais ; il fallait conserver le coin du journal, sujet à s'égarer. M. Sainte-Beuve me disait : « À tel endroit, voyez ce que je vais mettre… » Il entrait dans mes fonctions de secrétaire de me rappeler en un instant dès le matin, au pied levé, avant même de nous être mis au travail, l'article qu'on écrivait depuis deux jours. Mais le maître m'avait mis vite au fait, et dès longtemps j'étais habitué à ces vivacités de son esprit. »

Sans doute, ce travail le força à mettre dehors une foule d'idées qui, peut-être, s'il s'en fût tenu à la vie paresseuse qu'il prisait au début, n'auraient jamais vu le jour. Il semble avoir été frappé du profit que certains esprits peuvent tirer ainsi de la nécessité de produire (Fabre, Fauriel et Fontanes). Pendant dix ans, tout ce qu'il eût réservé pour des amis, pour lui-même, pour une œuvre longuement méditée qu'il n'eût, sans doute, jamais écrite, dut prendre une forme, sortir sans cesse de lui. Ces réserves où nous tenons de précieuses pensées, celle-ci autour de laquelle devait se cristalliser un roman, celle-là qu'il développerait dans une poésie, telle autre dont il avait, un jour, senti la beauté, se levaient du fond de sa pensée, tandis qu'il lisait le livre, dont il devait parler et, bravement, pour faire l'offrande plus belle, il sacrifiait son plus cher Isaac, sa suprême Iphigénie. « Je fais flèche de tout bois, disait-il, je tire mes dernières cartouches. » On peut dire que, dans la fabrication de ces fusées, qu'il tira pendant dix ans chaque lundi avec un éclat incomparable, il fit entrer la matière, désormais perdue, de livres plus durables. Mais il savait

bien que tout cela n'était pas perdu et que, puisqu'un peu d'éternel ou tout au moins de durable était entré dans la composition de cet éphémère, cet éphémère-là serait ramassé, recueilli et que les gens continueraient à en extraire du durable. Et, de fait, cela est devenu ces livres parfois si amusants, parfois même vraiment agréables, qui font passer des moments de si vrai divertissement que quelques personnes, j'en suis sûr, appliqueraient sincèrement à Sainte-Beuve ce qu'il dit d'Horace : « Chez les peuples modernes et particulièrement en France, Horace est devenu comme un bréviaire de goût, de poésie, de sagesse pratique et mondaine. »

Leur titre de Lundis nous rappelle qu'ils furent pour Sainte-Beuve le travail fiévreux et charmant d'une semaine, le réveil glorieux de cette matinée du lundi dans cette petite maison de la rue du Mont-Parnasse. Le lundi matin, à l'heure où, l'hiver, le jour est encore blême au-dessus des rideaux fermés, il ouvrait Le Constitutionnel et sentait qu'au même moment les mots qu'il avait choisis venaient apporter, dans bien des chambres de Paris, la nouvelle des pensées brillantes qu'il avait trouvées, et excitaient chez beaucoup cette admiration qu'éprouve pour soi-même celui qui a vu naître chez lui une idée meilleure que ce qu'il a jamais lu chez les autres et qui l'a présentée dans toute sa force, avec tous ces détails qu'il n'avait pas lui-même aperçus d'abord, en pleine lumière, avec des ombres aussi, qu'il a amoureusement caressées. Sans doute n'avait-il pas l'émotion du débutant, qui a depuis longtemps un article dans un journal, qui, ne le voyant jamais quand il ouvre le journal, finit par désespérer qu'il paraisse. Mais un matin, sa mère, en entrant dans sa chambre, a posé près de lui le journal d'un air plus distrait que de coutume, comme s'il n'y avait rien de curieux à y lire. Mais, néan-

moins, elle l'a posé tout près de lui, pour qu'il ne puisse manquer de le lire et s'est vite retirée et a repoussé vivement la vieille servante, qui allait entrer dans la chambre. Et il a souri, parce qu'il a compris que sa mère bien-aimée voulait qu'il ne se doutât de rien, qu'il eût toute la surprise de sa joie, qu'il fût seul à la savourer et ne fût pas irrité par des paroles des autres, pendant qu'il lisait et obligé, par fierté, de cacher sa joie à ceux qui auraient indiscrètement demandé à la partager avec lui. Cependant, au-dessus du jour blême, le ciel est de la couleur de la braise dans les rues brumeuses, des milliers de journaux, humides encore de la presse et du petit jour mouillé, courant, plus nourrissants et plus savoureux que les brioches chaudes, qu'on brisera — autour de la lampe encore allumée — dans le café au lait, vont porter sa pensée dans toutes les demeures. Il fait vite acheter d'autres exemplaires du journal, pour bien toucher du doigt le miracle de cette multiplication surprenante, se faire l'âme d'un nouvel acheteur, ouvrir d'un œil non prévenu cet autre exemplaire et y trouver la même pensée. Et comme le soleil s'étant gonflé, rempli, illuminé, a sauté par le petit élan de sa dilatation au-dessus de l'horizon violacé, il voit triomphant dans chaque esprit sa pensée, à la même heure, monter comme un soleil et le teindre tout entier de ses couleurs.

Sainte-Beuve n'était plus un débutant et n'éprouvait plus de ces joies. Mais cependant, dans le petit jour d'hiver, il voyait, dans son lit à hautes colonnes, M de Boigne ouvrant Le Constitutionnel ; il se disait qu'à deux heures le Chancelier viendrait la voir et en parlerait avec elle, que peut-être, ce soir, il allait recevoir un mot de M Allart ou de M d'Arbouville lui disant ce qu'on en aurait pensé. Et ainsi ses articles lui apparaissaient comme une sorte d'arche dont le commencement était bien dans sa pen-

sée et dans sa prose, mais dont la fin plongeait dans l'esprit et l'admiration de ses lecteurs, où elle accomplissait sa courbe et recevait ses dernières couleurs. Il en est d'un article comme de ces phrases que nous lisons en frémissant, dans le journal, au compte rendu de la Chambre : « M. le Président du Conseil, ministre de l'Intérieur et des Cultes : « Vous verrez… » (Vives protestations à droite, salves d'applaudissements à gauche, rumeur prolongée.) » et dans la composition desquelles l'indication qui la précède, et les marques d'émotion qui la suivent, entrent pour une partie aussi intégrante que les mots prononcés en réalité. À « vous verrez », la phrase n'est nullement finie, elle commence à peine et « vives protestations à droite, etc. » est sa fin, plus belle que son milieu, digne de son début. Ainsi la beauté journalistique n'est pas tout entière dans l'article ; détachée des esprits où elle s'achève, ce n'est qu'une Vénus brisée. Et comme c'est de la foule (cette foule fût-elle une élite) qu'elle reçoit son expression dernière, cette expression est toujours un peu vulgaire. C'est aux silences de l'approbation imaginée de tel ou tel lecteur que le journaliste pèse ses mots et trouve leur équilibre avec sa pensée. Aussi son œuvre, écrite avec l'inconsciente collaboration des autres, est-elle moins personnelle.

Comme tout à l'heure nous voyions Sainte-Beuve croire que la vie des salons, qui lui plaisait, était indispensable à la littérature et la projetait à travers les siècles, ici cour de Louis XIV, là cercle choisi du Directoire, de même ce créateur de toute la semaine, souvent même qui ne s'est pas reposé le dimanche et reçoit son salaire de gloire le lundi par le plaisir qu'il cause à de bons juges et les coups qu'il inflige aux méchants, conçoit toute la littérature aussi comme des sortes de lundis, que peut-être on pourra relire, mais qui doivent avoir été écrits à leur heure avec souci de l'opi-

nion des bons juges, pour plaire, et sans trop compter sur la postérité. Il voit la littérature sous la catégorie du temps. « Je vous annonce une intéressante saison poétique, écrit-il à Béranger. On nous attendait sur le pré… » et comme il a une belle sagesse antique, il dit : « Après cela, ce n'est guère de cette poésie dont moi en mon particulier j'use ; ce n'est pas non plus la vôtre, c'est celle des générations tumultueuses, enivrées, qui n'y regardent pas de si près. » On raconte qu'en mourant il se demande si on aimera plus tard la littérature et il dit aux Goncourt, à propos de Madame Gervaisais : « Revenez tout à fait frais et en appétit. Ce roman de Rome viendra en plein à propos, et il me semble que l'opinion littéraire à votre égard est dans un état d'éveil et de curiosité avertie, où il ne faut qu'un coup de talent pour décider un grand succès. » La littérature lui paraît une chose d'époque, qui vaut ce que valait le personnage. En somme, il vaut mieux jouer un grand rôle politique et ne pas écrire que d'être un mécontent politique et écrire un livre de morale…, etc. Aussi n'est-il pas comme Emerson, qui disait qu'il fallait atteler son char à une étoile. Il tâche de l'atteler à ce qui est le plus contingent, la politique : « collaborer à un grand mouvement social m'a paru intéressant », dit-il. Il est revenu vingt fois sur le regret que Chateaubriand, Lamartine, Hugo aient fait de la politique, mais, en réalité, la politique est plus étrangère à leurs œuvres qu'à ses critiques. Pourquoi dit-il pour Lamartine, « le talent est en dehors » ? Pour Chateaubriand : « Ces Mémoires sont peu aimables, en effet, et là est le grand défaut. Car pour le talent, au milieu des veines de mauvais goût et des abus de toute sorte, comme il s'en trouve d'ailleurs dans presque tous les écrits de M. de Chateaubriand, on y sent à bien des pages le trait du maître, la griffe du vieux lion, des élévations soudaines à côté de

bizarres puérilités, et des passages d'une grâce, d'une suavité magique, où se reconnaissent la touche et l'accent de l'enchanteur… » « Je ne pourrais en effet parler d'Hugo. »

⁂

On y avait pour lui du goût, mais aussi de la considération. « Sachez que si vous tenez à l'opinion des autres, on tient à la vôtre », lui écrivait M d'Arbouville, et il nous dit qu'elle lui avait donné comme devise : vouloir plaire et rester libre. En réalité, libre il l'était si peu que, deux pages plus loin, alors que, tant que M Récamier vécut, il tremblait de dire quelque chose d'hostile sur Chateaubriand, par exemple, dès que M Récamier et Chateaubriand furent morts, il se rattrapa ; je ne sais pas si c'est ce qu'il appela dans ses notes et pensées : « Après avoir été avocat, j'ai bien envie de devenir juge. » Toujours est-il qu'il détruisit, mot par mot, ses opinions précédentes. Ayant eu à rendre compte des Mémoires d'Outre-Tombe après une lecture qui avait eu lieu chez M Récamier, arrivé à l'endroit où Chateaubriand dit : « Mais n'est-ce pas là d'étranges détails, des prétentions malsonnantes dans un temps où l'on ne veut que personne soit le fils de son père ? Voilà bien des vanités à une époque de progrès, de révolution », il protestait, trouvait que ce scrupule faisait voir trop de délicatesse : « Non pas ; dans M. de Chateaubriand le chevaleresque est d'une qualité inaliénable ; le gentilhomme en lui n'a jamais failli, mais n'a jamais été obstacle à mieux. » Quand, après la mort de Chateaubriand et de M Récamier, il rendit compte des Mémoires d'Outre-Tombe, arrivé à ce même passage : « À la vue de mes parchemins il ne tiendrait qu'à moi, si j'héritais de l'infatuation de mon père et de mon frère, de me croire cadet des ducs de Bretagne », il interrompt l'auguste narrateur. Mais cette fois,

ce n'est plus pour lui dire : « Mais c'est trop naturel. » — « Comment ! lui dit-il. Mais en ce moment que faites-vous donc, sinon de cumuler un reste de cette infatuation, comme vous dites, avec la prétention d'en être guéri ? C'est là une prétention double, et au moins l'infatuation dont vous taxez votre père et votre frère était plus simple. » Même sur le compte d'un des hommes, dont il a dit le plus de bien avec le plus d'éclat, le plus de goût, le plus de continuité, le chancelier Pasquier, il me semble que s'il n'a pas contredit ces éloges enthousiastes, c'est sans doute parce que la vieillesse indéfiniment prolongée de M de Boigne l'en a empêché. « M de Boigne, lui écrit le Chancelier, se plaint de ne plus vous voir (comme George Sand lui écrivait : « Musset a souvent envie d'aller vous voir et de vous tourmenter pour que vous veniez chez nous, mais je l'en empêche, quoique je fusse toute prête à y aller avec lui, si je ne craignais que ce fût inutile. ») ; voulez-vous venir me prendre au Luxembourg ? Nous causerons, etc. » À la mort du Chancelier, M de Boigne vit encore. Trois articles sur le Chancelier, assez élogieux pour plaire à cette amie désolée. Mais à la mort de Pasquier nous lisons dans les Portraits : « Cousin dit… » et il dit à Goncourt au dîner Magny : « Je ne vous en parlerai pas précisément comme littérature. Dans la société de Chateaubriand il était à peine toléré », qui ne peut pas s'empêcher de dire : « C'est affreux d'être pleuré par Sainte-Beuve. »

Mais généralement sa susceptibilité, son humeur changeante, son prompt dégoût de ce dont il s'était d'abord engoué, faisaient que, du vivant des gens, il se « rendait libre ». On n'avait pas besoin d'être mort, il suffisait d'être brouillé avec lui et c'est ainsi que nous avons des articles contradictoires sur Hugo, Lamartine, Lamennais, etc., et sur Béranger, dont il dit dans les Lundis :

« Pour couper court avec ceux qui se souviendraient que j'ai autrefois, il y a plus de quinze ans, fait un portrait de Béranger tout en lumières et sans y mettre d'ombre, je répondrai que c'est précisément pour cela que je veux le refaire. Quinze ans, c'est assez pour que le modèle change, ou du moins se marque mieux ; c'est assez surtout pour que celui qui a la prétention de peindre se corrige, se forme, se modifie en un mot lui-même profondément. Jeune, je mêlais aux portraits que je faisais des poètes beaucoup d'affection et d'enthousiasme, je ne m'en repens pas ; j'y mettais même un peu de connivence. Aujourd'hui, je n'y mets rien, je l'avoue, qu'un sincère désir de voir et de montrer les choses et les personnes telles qu'elles sont, telles du moins qu'en ce moment elles me paraissent. » Cette « liberté reprise » faisait de sa « volonté de plaire » un contrepoids, qui était indispensable à la considération. Il faut ajouter qu'en lui, il avait, avec une certaine disposition à s'incliner devant les pouvoirs établis, une certaine disposition à s'en affranchir, une tendresse mondaine et conservatrice, une tendresse libérale et libre penseuse. À la première, nous devons la place énorme que tous les grands personnages politiques de la monarchie de Juillet tiennent dans son œuvre, où on ne peut faire un pas dans ces salons où il assemble les interlocuteurs illustres, pensant que de la discussion jaillit la lumière, sans rencontrer M. Molé, tous les Noailles possibles, qu'il respecte au point de trouver qu'il serait coupable, après deux cents ans, de citer entièrement, dans un de ses articles, le portrait de M de Noailles dans Saint-Simon, et qu'à côté de cela, en revanche de cela, il tonne contre les candidatures aristocratiques de l'Académie (pourtant à propos de l'élection si légitime du duc de Broglie), disant : ces gens-là finiront par se faire nommer par leurs concierges.

Vis-à-vis de l'Académie même, son attitude est à la fois d'un ami de M. Molé, qui trouve que la candidature de Baudelaire, pourtant son grand ami, serait une plaisanterie, et qui écrit qu'il doit être déjà fier d'avoir plu aux académiciens : « Vous avez fait bonne impression, cela n'est-il rien ? », et tantôt d'un ami de Renan, qui trouve que Taine s'est humilié en soumettant ses Essais au jugement d'académiciens, qui ne peuvent le comprendre, qui tonne contre M Dupanloup qui a empêché Littré d'être de l'Académie et qui dit à son secrétaire dès le premier jour : « Le jeudi je vais à l'Académie, mes collègues sont des gens insignifiants. » Il fait des articles de complaisance et l'a avoué lui-même pour l'un ou l'autre, mais refuse, avec violence, de dire du bien de M. Pongerville dont il dit : « Aujourd'hui, il n'entrerait pas. » Il a ce qu'il appelle le sentiment de sa dignité et le manifeste d'une façon solennelle, qui est quelquefois comique. Passe encore que, stupidement accusé d'avoir touché un pot-de-vin de cent francs, il raconte qu'il écrivit au Journal des Débats une lettre « dont l'accent ne trompe pas, comme seuls peuvent en écrire des honnêtes gens ». Passe encore qu'accusé par M. de Pontmartin… ou que, se croyant indirectement visé par un discours de M. Villemain, il s'écrie : […] Mais il est comique, qu'après avoir averti les Goncourt qu'il dirait du mal de Madame Gervaisais et ayant appris, par un tiers qu'ils auraient dit à la princesse : « Sainte-Beuve voit bien… », il entre dans une colère blanche sur ce mot d'éreintement, s'écrie : « Je ne fais pas d'éreintement. » C'est un des Sainte-Beuve, qui répondit aux…

⁂

Je me demande, par moments, si ce qu'il y a encore de mieux dans l'œuvre de Sainte-Beuve, ce ne sont pas ses vers. Tout jeu de

l'esprit a cessé. Les choses ne sont plus approchées de biais avec mille adresses et prestiges. Le cercle infernal et magique est rompu. Comme si le mensonge constant de la pensée tenait chez lui à l'habileté factice de l'expression, en cessant de parler en prose il cesse de mentir. Comme un étudiant, obligé de traduire sa pensée en latin, est obligé de la mettre à nu, Sainte-Beuve se trouve pour la première fois en présence de la réalité, et en reçoit un sentiment direct. Il y a plus de sentiment direct dans les Rayons jaunes, dans les Larmes de Racine, dans tous ses vers, que dans sa prose. Seulement si le mensonge l'abandonne, tous ses avantages l'abandonnent aussi. Comme un homme habitué à l'alcool et qu'on met au régime du lait, il perd, avec sa vigueur factice, toute sa force. « Cet être, comme il est gauche et laid. » Il n'y a rien de plus touchant que cette pauvreté de moyens chez le grand et prestigieux critique, rompu à toutes les élégances, les finesses, les farces, les attendrissements, les démarches, les caresses de style. Plus rien. De son immense culture, de ses exercices de lettré, il lui reste seulement le rejet de toute enflure, de toute banalité, de toute expression peu contrôlée, et les images sont recherchées et sévèrement choisies, avec quelque chose qui rappelle le studieux et l'exquis des vers d'un André Chénier ou d'un Anatole France. Mais tout cela est voulu et pas à lui. Il cherche à faire ce qu'il a admiré chez Théocrite, chez Cooper, chez Racine. De lui, de lui inconscient, profond, personnel, il n'y a guère que la gaucherie. Elle revient souvent, comme le naturel. Mais ce peu de chose, ce peu de chose charmant et sincère d'ailleurs qu'est sa poésie, cet effort savant et quelquefois heureux pour exprimer la pureté de l'amour, la tristesse des fins d'après-midi dans les grandes villes, la magie des souvenirs, l'émotion des lectures, la mélancolie des vieillesses incrédules, montre — parce qu'on sent

que c'est la seule chose réelle en lui — l'absence de signification de toute une œuvre critique merveilleuse, immense, bouillonnante — puisque toutes ces merveilles se ramènent à cela. Apparence, les Lundis. Réalité, ce peu de vers. Les vers d'un critique, c'est le poids à la balance de l'éternité de toute son œuvre.

Gérard de Nerval

« Gérard de Nerval, qui était comme le commis voyageur de Paris à Munich… »

Ce jugement semble surprenant aujourd'hui où on s'accorde à proclamer Sylvie un chef-d'œuvre. Le dirai-je pourtant, Sylvie est admirée aujourd'hui si à contre-sens à mon avis, que je préférerais presque pour elle l'oubli où l'a laissée Sainte-Beuve et d'où du moins elle pouvait sortir intacte et dans sa miraculeuse fraîcheur. Il est vrai que même de cet oubli qui l'abîme davantage, qui le défigure sous des couleurs qu'il n'a pas, un chef-d'œuvre a tôt fait de sortir, quand une interprétation vraie lui rend sa beauté. La sculpture grecque a peut-être été plus déconsidérée par l'interprétation de l'Académie, ou la tragédie de Racine par les néo-classiques, qu'elles n'auraient pu l'être par un oubli total. Il valait mieux ne pas lire Racine que d'y voir du Campistron. Mais aujourd'hui il a été nettoyé de ce poncif et se montre à nous aussi original et nouveau que s'il avait été inconnu. Ainsi de la sculpture grecque. Et c'est un Rodin, c'est-à-dire un anticlassique qui montre cela.

Il est convenu aujourd'hui que Gérard de Nerval était un écrivain du xviii siècle attardé et que le romantisme n'influença pas

un pur Gaulois, traditionnel et local, qui a donné dans Sylvie une peinture naïve et fine de la vie française idéalisée. Voilà ce qu'on a fait de cet homme, qui à vingt ans traduisait Faust, allait voir Gœthe à Weimar, pourvoyait le romantisme de toute son inspiration étrangère, était dès sa jeunesse sujet à des accès de folie, était finalement enfermé, avait la nostalgie de l'Orient et finissait par y partir, était trouvé pendu à la poterne d'une cour immonde, sans que, dans l'étrangeté de fréquentations et d'allures où l'avaient conduit l'excentricité de sa nature et le dérangement de son cerveau, on ait pu décider s'il s'était tué dans un accès de folie ou avait été assassiné par un de ses compagnons habituels, les deux hypothèses paraissant également plausibles ! Fou, non pas d'une folie en quelque sorte purement organique et n'influant en rien sur la nature de la pensée, comme nous en avons connu de ces fous, qui en dehors de leurs crises avaient plutôt trop de bon sens, un esprit presque trop raisonnable, trop positif, tourmenté seulement d'une mélancolie toute physique. Chez Gérard de Nerval la folie naissante et pas encore déclarée n'est qu'une sorte de subjectivisme excessif, d'importance plus grande pour ainsi dire, attachée à un rêve, à un souvenir, à la qualité personnelle de la sensation, qu'à ce que cette sensation signifie de commun à tous, de perceptible pour tous, la réalité. Et quand cette disposition artistique, la disposition qui conduit, selon l'expression de Flaubert, à ne considérer la réalité que « pour l'emploi d'une illusion à décrire », et à faire des illusions qu'on trouve du prix à décrire une sorte de réalité, finit par devenir la folie, cette folie est tellement le développement de son originalité littéraire dans ce qu'elle a d'essentiel, qu'il la décrit au fur et à mesure qu'il l'éprouve, au moins tant qu'elle reste descriptible, comme un artiste noterait en s'endormant les étapes de conscience qui

conduisent de la veille au sommeil, jusqu'au moment où le sommeil rend le dédoublement impossible. Et c'est aussi dans cette période de sa vie qu'il a écrit ses admirables poèmes où il y a peut-être les plus beaux vers de la langue française, mais aussi obscurs que du Mallarmé, obscurs, a dit Théophile Gautier, à rendre clair Lycophron :

Je suis le ténébreux…

et tant d'autres…

Or, il n'y a nullement solution de continuité entre Gérard poète et l'auteur de Sylvie. On peut même dire — et c'est évidemment un des reproches qu'on peut lui faire, une des choses qui montrent en lui tout de même l'auteur, sinon de second ordre, du moins sans génie vraiment déterminé, créant sa forme d'art en même temps que sa pensée — que ses vers et ses nouvelles ne sont (comme les Petits Poèmes en prose de Baudelaire et Les Fleurs du Mal, par exemple) que des tentatives différentes pour exprimer la même chose. Chez de tels génies la vision intérieure est bien certaine, bien forte. Mais, maladie de la volonté ou manque d'instinct déterminé, prédominance de l'intelligence qui indique plutôt les voies différentes qu'elle ne passe en une, on essaye en vers, puis pour ne pas perdre la première idée on fait en prose, etc.

On voit des vers qui expriment presque la même chose. De même que dans Baudelaire nous avons un vers :

Le ciel pur où frémit l'éternelle chaleur

et dans les Petits Poèmes en prose correspondant :

Un ciel pur où se perd l'éternelle chaleur,

de même, vous avez déjà reconnu dans ce vers que je citais à l'instant :

Et la treille où le pampre à la rose s'allie

la fenêtre de Sylvie :

où le pampre s'enlace aux rosiers

Et d'ailleurs c'est ensuite à chaque maison dans Sylvie que nous voyons les roses s'unir aux vignes. M. Jules Lemaître, qui n'est nullement visé d'ailleurs (je m'expliquerai tout à l'heure), a cité dans son Racine ce début de Sylvie : « Des jeunes filles dansaient en rond sur la pelouse en chantant de vieux airs transmis par leurs mères, et d'un français si naturellement pur que l'on se sentait bien exister dans ce vieux pays de Valois où pendant plus de mille ans a battu le cœur de la France. » Traditionnel, bien français ? Je ne le trouve pas du tout. Il faut remettre cette phrase où elle est, dans son éclairage. C'est dans une sorte de rêve : « Je regagnai mon lit et ne pus y trouver le repos. Plongé dans une demi-somnolence, toute ma jeunesse repassait en mes souvenirs. Cet état où l'esprit résiste encore aux bizarres combinaisons du songe, permet souvent de voir se presser en quelques minutes les tableaux les plus saillants d'une longue période d'existence. » Vous avez reconnu immédiatement cette poésie de Gérard :

Il est un air pour qui je donnerais…

Donc ce que nous avons ici, c'est un de ces tableaux d'une couleur irréelle, que nous ne voyons pas dans la réalité, que les mots même n'évoquent pas, mais que parfois nous voyons dans le rêve, ou que la musique évoque. Parfois, au moment de s'endormir, on

les aperçoit, on veut fixer et définir leur forme. Alors on s'éveille, on ne les voit plus, on s'y laisse aller et avant qu'on ait su les fixer on est endormi, comme si l'intelligence n'avait pas la permission de les voir. Les êtres eux-mêmes qui sont dans de tels tableaux sont des rêves.

Une femme que dans une autre existence peut-être
J'ai vue et dont je me souviens…

Qu'y a-t-il de moins racinien que cela ? Que l'objet même du désir et du rêve soit précisément ce charme français où Racine a vécu et qu'il a exprimé sans d'ailleurs le ressentir, c'est très possible, mais c'est comme si l'on trouvait qu'une classe de choses absolument pareilles sont un verre d'eau fraîche et un fiévreux, parce qu'il le désire, ou l'innocence d'une jeune fille et la lubricité d'un vieillard parce que le premier est le rêve du second. M. Lemaître, et je dis cela sans que cela altère en rien ma profonde admiration pour lui, sans que cela ôte rien à son livre merveilleux, incomparable sur Racine, a été l'inventeur, dans ce temps où il y en a si peu, d'une critique qui est bien à lui, qui est toute une création et où, dans les morceaux les plus caractéristiques et qui resteront parce qu'ils sont tout à fait personnels, il aime à faire sortir d'une œuvre une quantité de choses qui en pleuvent alors à profusion, un peu comme des gobelets qu'il y aurait mis.

Mais, en réalité, il n'y a absolument rien de tout cela dans Phèdre ni dans Bajazet. Si pour une raison quelconque on met le mot Turquie dans un livre, si d'ailleurs on n'en a aucune idée, aucune impression, aucun désir, on ne peut pas dire que la Turquie soit dans ce livre. Racine solaire, rayonnement du soleil, etc. On ne peut compter en art que ce qui est exprimé ou ressenti. Dire

que la Turquie n'est pas absente d'une œuvre, c'est dire que l'idée de la Turquie, la sensation de la Turquie, etc.

Je sais bien qu'il est de l'amour de certains lieux d'autres formes que l'amour littéraire, des formes moins conscientes, aussi profondes peut-être. Je sais qu'il est des hommes qui ne sont pas des artistes, des chefs de bureau, des petits ou grands bourgeois, des médecins qui, au lieu d'avoir un bel appartement à Paris ou une voiture, ou aller au théâtre, placent une partie de leur revenu pour avoir une petite maison en Bretagne, où ils se promènent le soir, inconscients du plaisir artistique qu'ils éprouvent, et qu'ils expriment tout au plus en disant de temps en temps : « Il fait beau, il fait bon », ou « C'est agréable de se promener le soir ». Mais rien ne nous dit même que cela existait chez Racine, et en tout cas n'aurait eu nullement le caractère nostalgique, la couleur de rêve de Sylvie. Aujourd'hui toute une école, qui à vrai dire a été utile, en réaction de la logomachie abstraite régnante, a imposé à l'art un nouveau jeu qu'elle croit renouvelé de l'ancien, et on commence par convenir que pour ne pas alourdir la phrase on ne lui fera rien exprimer du tout, que pour rendre le contour du livre plus net on en bannira l'expression de toute impression difficile à rendre, toute pensée, etc., et pour conserver à la langue son caractère traditionnel on se contentera constamment des phrases qui existent, toutes faites, sans même prendre la peine de les repenser. Il n'y a pas un extrême mérite à ce que le ton soit assez rapide, la syntaxe d'assez bon aloi, et l'allure assez dégagée. Il n'est pas difficile de faire le chemin au pas de course si on commence avant de partir par jeter à la rivière tous les trésors qu'on était chargé d'apporter. Seulement la rapidité du voyage et l'aisance de l'arrivée sont assez indifférentes, puisque à l'arrivée on n'apporte rien.

C'est à tort qu'on croit qu'un tel art a pu se réclamer du passé. Il ne doit en tout cas, moins que de personne, se réclamer de Gérard de Nerval. Ce qui le leur a donné à croire, c'est qu'ils aiment à se borner dans leurs articles, leurs poèmes ou leurs romans à décrire une beauté française « modérée, avec de claires architectures, sous un ciel aimable, avec des coteaux et des églises comme celles de Dammartin et d'Ermenonville ». Rien n'est plus loin de Sylvie.

⁂

Si quand M. Barrès nous parle des cantons de Chantilly, de Compiègne et d'Ermenonville, quand il nous parle d'aborder aux îles du Valois ou d'aller dans les bois de Chââlis ou de Pontarmé, nous éprouvons ce trouble délicieux, c'est que ces noms, nous les avons lus dans Sylvie, qu'ils sont faits, non avec des souvenirs de temps réel, mais avec ce plaisir de fraîcheur, mais à base d'inquiétude, que ressentait ce « fol délicieux » et qui faisait pour lui de ces matinées dans ces bois ou plutôt de leur souvenir « à demi rêvé » un enchantement plein de trouble. L'Île-de-France, pays de mesure, de grâce moyenne, etc. Ah ! que c'est loin de cela, comme il y a de l'inexprimable, quelque chose au-delà de la fraîcheur, au-delà du matin, au-delà du beau temps, au-delà de l'évocation du passé même, ce quelque chose qui faisait sauter, dresser et chanter Gérard, mais pas d'une joie saine, et qui nous communique ce trouble infini, quand nous pensons que ces pays existent et que nous pouvons aller nous promener au pays de Sylvie. Aussi pour le suggérer, que fait M. Barrès ? Il nous dit ces noms, il nous parle de choses qui ont l'air traditionnel et dont le sentiment, le fait de s'y plaire est bien d'aujourd'hui, bien peu sage, bien peu « grâce moyenne », bien peu « Île-de-France », se-

lon M. Hallays et M. Boulanger, comme la divine douceur des cierges vacillants en plein jour dans nos enterrements et les cloches dans la brume d'octobre. Et la meilleure preuve, c'est que quelques pages plus loin on peut lire la même évocation, il la fait pour M. de Vogüé, qui, lui, en reste à la Touraine, aux paysages « composés selon notre goût », à la blonde Loire. Que cela est à cent lieues de Gérard ! Certes, nous nous rappelons l'ivresse de ces premières matinées d'hiver, le désir du voyage, l'enchantement des lointains ensoleillés. Mais notre plaisir est fait de trouble. La grâce mesurée du paysage en est la matière, mais il va au-delà. Cet au-delà est indéfinissable. Il sera un jour chez Gérard la folie. En attendant il n'a rien de mesuré, de bien français. Le génie de Gérard en a imprégné ces noms, ces lieux. Je pense que tout homme qui a une sensibilité aiguë peut se laisser suggestionner par cette rêverie qui nous laisse une sorte de pointe, « car il n'est pas de pointe plus acérée que celle de l'Infini ». Mais on ne nous rend pas le trouble que nous donne notre maîtresse en parlant de l'amour, mais en disant ces petites choses qui peuvent l'évoquer, le coin de sa robe, son prénom. Ainsi tout cela n'est rien, ce sont les mots Chââlis, Pontarmé, îles de l'Île-de-France, qui exaltent jusqu'à l'ivresse la pensée que nous pouvons par un beau matin d'hiver partir voir ces pays de rêve où se promena Gérard.

C'est pourquoi tous les éloges qu'on pourra nous donner sur des pays nous laissent froids. Et nous voudrions tant avoir écrit ces pages de Sylvie. Mais on ne peut pas à la fois avoir le ciel et être riche, dit Baudelaire. On ne peut pas avoir fait avec l'intelligence et le goût un paysage, même comme Victor Hugo, même comme Heredia, dans le vide, et avoir empreint un pays de cette atmosphère de rêve que Gérard a laissée en Valois, parce que

c'est bien de son rêve qu'il l'a tirée. On peut penser sans trouble à l'admirable Villequier d'Hugo, à l'admirable Loire d'Heredia. On frissonne quand on a lu dans un indicateur de chemin de fer le nom de Pontarmé. Il y a en lui quelque chose d'indéfinissable, qui se communique, qu'on voudrait par calcul avoir sans l'éprouver, mais qui est un élément original, qui entre dans la composition de ces génies et n'existe pas dans la composition des autres, et qui est quelque chose de plus, comme il y a dans le fait d'être amoureux quelque chose de plus que l'admiration esthétique et de goût. C'est cela qu'il y a dans certains éclairages de rêve, comme celui qu'il y a devant le château Louis XIII, et si intelligent qu'on soit comme Lemaître, quand on le cite comme un modèle de grâce mesurée, on erre. C'est un modèle de hantise maladive… Maintenant rappeler ce que sa folie avait d'inoffensif, de presque traditionnel et d'ancien en l'appelant un « fol délicieux », c'est de la part de Barrès une marque de goût charmant.

Mais Gérard allait revoir le Valois pour composer Sylvie ? Mais oui. La passion croit son objet réel, l'amant de rêve d'un pays veut le voir. Sans cela, ce ne serait pas sincère. Gérard est naïf et voyage. Marcel Prévost se dit : restons chez nous, c'est un rêve. Mais tout compte fait, il n'y a que l'inexprimable, que ce qu'on croyait ne pas réussir à faire entrer dans un livre qui y reste. C'est quelque chose de vague et d'obsédant comme le souvenir. C'est une atmosphère. L'atmosphère bleuâtre et pourprée de Sylvie. Cet inexprimable-là, quand nous ne l'avons pas ressenti nous nous flattons que notre œuvre vaudra celle de ceux qui l'ont ressenti, puisqu'en somme les mots sont les mêmes. Seulement ce n'est pas dans les mots, ce n'est pas exprimé, c'est tout entre les mots, comme la brume d'un matin de Chantilly.

⁂

Si un écrivain aux antipodes des claires et faciles aquarelles a cherché à se définir laborieusement à lui-même, à saisir, à éclairer des nuances troubles, des lois profondes, des impressions presque insaisissables de l'âme humaine, c'est Gérard de Nerval dans Sylvie. Cette histoire que vous appelez la peinture naïve, c'est le rêve d'un rêve, rappelez-vous. Gérard essaie de se souvenir d'une femme qu'il aimait en même temps qu'une autre, qui domine ainsi certaines heures de sa vie et qui tous les soirs le reprend à une certaine heure. Et en évoquant ce temps dans un tableau de rêve, il est pris du désir de partir pour ce pays, il descend de chez lui, se fait rouvrir la porte, prend une voiture. Et tout en allant en cahotant vers Loisy, il se rappelle et raconte. Il arrive après cette nuit d'insomnie et ce qu'il voit alors, pour ainsi dire détaché de la réalité par cette nuit d'insomnie, par ce retour dans un pays qui est plutôt pour lui un passé qui existe au moins autant dans son cœur que sur la carte, est entremêlé si étroitement aux souvenirs qu'il continue à évoquer, qu'on est obligé à tout moment de tourner les pages qui précèdent pour voir où on se trouve, si c'est présent ou rappel du passé.

Les êtres eux-mêmes sont comme une femme des vers que nous citions, « que dans une autre existence j'ai connue et dont je me souviens ». Cette Adrienne qu'il croit être la comédienne, ce qui fait qu'il devient amoureux de la comédienne, et qui n'était pas elle, ces châteaux, ces personnes nobles qu'il semble voir vivre plutôt dans le passé, cette fête qui a lieu le jour de la Saint-Barthélemy et dont il n'est pas bien sûr qu'elle ait eu lieu et qu'elle ne soit pas un rêve, « le fils du garde était gris », etc., j'ai raison de dire que dans tout cela même les êtres ne sont que les

ombres d'un rêve. La divine matinée sur le chemin, la visite à la maison de la grand-mère de Sylvie, cela est réel… Mais rappelez-vous : cette nuit-là, il n'a encore dormi qu'un moment à la belle étoile, et d'un étrange sommeil où il percevait encore les choses, puisqu'il se réveille avec le son de l'angélus dans l'oreille, qu'il n'a pas entendu.

De telles matinées sont réelles, si l'on veut. Mais on y a cette exaltation où la moindre beauté nous grise et nous donne presque, quoique la réalité habituellement ne puisse pas le faire, un plaisir de rêve. La couleur juste de chaque chose vous émeut comme une harmonie, on a envie de pleurer de voir que les roses sont roses ou, si c'est l'hiver, de voir sur les troncs des arbres de belles couleurs vertes presque réfléchissantes, et si un peu de lumière vient toucher ces couleurs, comme par exemple au coucher du soleil où le lilas blanc fait chanter sa blancheur, on se sent inondé de beauté. Dans les demeures où l'air vif de la nature vous exalte encore, dans les demeures paysannes ou dans les châteaux, cette exaltation est aussi vive qu'elle était dans la promenade, et un objet ancien qui nous apporte un motif de rêve accroît cette exaltation. Que de châtelains positifs j'ai dû ainsi étonner par l'émotion de ma reconnaissance ou de mon admiration, rien qu'en montant un escalier couvert d'un tapis aux diverses couleurs, ou en voyant pendant le déjeuner le pâle soleil de mars faire briller les transparentes couleurs vertes dont sont patinés les troncs du parc et venir chauffer son pâle rayon sur le tapis près du grand feu, pendant que le cocher venait prendre les ordres pour la promenade que nous allions faire. Telles sont ces matinées bénies, creusées par une insomnie, l'ébranlement nerveux d'un voyage, une ivresse physique, une circonstance exceptionnelle, dans la dure pierre de nos journées, et gardant miracu-

leusement les couleurs délicieuses, exaltées, le charme de rêve qui les isole dans notre souvenir comme une grotte merveilleuse, magique et multicolore dans son atmosphère spéciale.

La couleur de Sylvie, c'est une couleur pourpre, d'une rose pourpre en velours pourpre ou violacé, et nullement les tons aquarellés de leur France modérée. À tout moment ce rappel de rouge revient, tirs, foulards rouges, etc. Et ce nom lui-même pourpré de ses deux I — Sylvie, la vraie Fille du Feu. Pour moi qui pourrais les dénombrer, ces mystérieuses lois de la pensée que j'ai souvent souhaité d'exprimer et que je trouve exprimées dans Sylvie — j'en pourrais compter, je le crois, jusqu'à cinq et six — j'ai le droit de dire que quelque distance qu'une exécution parfaite — et qui est tout — met entre une simple velléité de l'esprit et un chef-d'œuvre, met entre les écrivains dits en dérision penseurs et Gérard, c'est eux qui peuvent pourtant se réclamer de lui plutôt que ceux à qui la perfection de l'exécution n'est pas difficile, puisqu'ils n'exécutent rien du tout. Certes, le tableau présenté par Gérard est délicieusement simple. Et c'est la fortune unique de son génie. Ces sensations si subjectives, si nous disons seulement la chose qui les provoque, nous ne rendons pas précisément ce qui donne du prix à nos yeux. Mais aussi, si nous essayons en analysant notre impression de rendre ce qu'elle a de subjectif, nous faisons évanouir l'image et le tableau. De sorte que par désespoir nous alimentons encore mieux nos rêveries avec ce qui nomme notre rêve sans l'expliquer, avec les indicateurs de chemin de fer, les récits de voyageurs, les noms des commerçants et des rues d'un village, les notes de M. Bazin où chaque espèce d'arbre est nommée, que dans un trop subjectif Pierre Loti. Mais Gérard a trouvé le moyen de ne faire que

peindre et de donner à son tableau les couleurs de son rêve. Peut-être y a-t-il encore un peu trop d'intelligence dans sa nouvelle…

Sainte-Beuve et Baudelaire

Un poète que tu n'aimes qu'à demi et à l'égard de qui il est convenu que Sainte-Beuve, qui était très lié avec lui, a fait preuve de la plus clairvoyante, de la plus divinatrice admiration, c'est Baudelaire. Or si Sainte-Beuve, touché de l'admiration, de la déférence, de la gentillesse de Baudelaire qui tantôt lui envoyait des vers, et tantôt du pain d'épice, et lui écrivait sur Joseph Delorme, sur Les Consolations, sur ses Lundis les lettres les plus exaltées, lui adressait d'affectueuses lettres, il n'a jamais répondu aux prières réitérées de Baudelaire de faire même un seul article sur lui. Le plus grand poète du xix siècle, et qui en plus était son ami, ne figure pas dans les Lundis où tant de comtes Daru, de d'Alton Shée et d'autres ont le leur. Du moins, il n'y figure qu'accessoirement. Une fois, au moment du procès de Baudelaire, Baudelaire implora une lettre de Sainte-Beuve le défendant : Sainte-Beuve trouva que ses attaches avec le régime impérial le lui interdisaient, et se contenta de rédiger anonymement un plan de défense dont l'avocat était autorisé à se servir, mais sans nommer Sainte-Beuve, et où il disait que Béranger avait été aussi hardi que Baudelaire, en ajoutant : « Loin de moi de diminuer rien à la gloire d'un illustre poète (ce n'est pas Baudelaire, c'est Béranger), d'un poète national, cher à tous, que l'empereur a jugé digne de publiques funérailles, etc. »

Mais il avait adressé à Baudelaire une lettre sur Les Fleurs du Mal qui a été reproduite dans les Causeries du Lundi, en faisant valoir, pour diminuer sans doute la portée de l'éloge, que cette lettre avait été écrite dans la pensée de venir en aide à la défense. Il commence par remercier Baudelaire de sa dédicace, ne peut pas se décider à dire un mot d'éloge, dit que ces pièces, qu'il avait déjà lues, font, réunies, « un tout autre effet », qu'évidemment c'est triste, affligeant, mais que Baudelaire le sait bien, cela dure ainsi pendant une page, sans qu'un seul adjectif laisse supposer si Sainte-Beuve trouve le livre bien. Il nous apprend seulement que Baudelaire aime beaucoup Sainte-Beuve et que Sainte-Beuve sait les qualités de cœur de Baudelaire. Enfin, vers le milieu de la seconde page, il se lance, enfin une appréciation (et c'est dans une lettre de remerciement et à quelqu'un qui l'a traité avec quelle tendresse et quelle déférence !) : « En faisant cela avec subtilité (première appréciation mais qui peut se prendre en bien ou en mal), avec raffinement, avec un talent curieux (c'est le premier éloge, si c'en est un, il ne faut du reste pas être difficile, ce sera à peu près le seul) et un abandon quasi précieux d'expression, en parlant (souligné par Sainte-Beuve) ou pétrarquisant sur l'horrible… » et, paternellement : « Vous avez dû beaucoup souffrir, mon cher enfant. » Suivent quelques critiques, puis de grands compliments sur deux pièces seulement : le sonnet Tristesse de la Lune « qui a l'air d'être d'un Anglais contemporain de la jeunesse de Shakespeare » et À celle qui est trop sage dont il dit : « Pourquoi cette pièce n'est-elle pas en latin, ou plutôt en grec ? » J'oublie qu'un peu plus haut il lui avait parlé de sa « finesse d'exécution ». Et comme il aime les métaphores suivies, il termine ainsi : « Mais encore une fois il ne s'agit pas de compliments à quelqu'un qu'on aime… » — et qui vient de vous envoyer

Les Fleurs du Mal, quand on a passé sa vie à en faire à tant d'écrivains sans talent…

Mais ce n'est pas tout, cette lettre, Sainte-Beuve, dès qu'il avait su qu'on comptait la publier, l'avait redemandée, probablement pour voir s'il ne s'était pas laissé aller à trop d'éloges (ceci du reste est simplement une supposition de ma part). En tout cas en la donnant dans les Causeries du Lundi, il crut devoir la faire précéder, je dirai franchement l'affaiblir encore, par un petit préambule où il dit que cette lettre avait été écrite « dans la pensée de venir en aide à la défense ». Et voici comment dans ce préambule il parle des Fleurs du Mal, bien que cette fois-ci, où il ne s'adresse plus au poète « son ami », il n'ait plus à le gronder et il pourrait être question de compliments : « Le poète Baudelaire… avait mis des années à extraire de tout sujet et de toute fleur (cela veut dire à écrire Les Fleurs du Mal) un suc vénéneux, et même, il faut le dire, assez agréablement vénéneux. C'était d'ailleurs (toujours la même chose !) un homme d'esprit (!), assez aimable à ses heures (en effet, il lui écrivait : « J'ai besoin de vous voir comme Antée de toucher la terre ») et très capable d'affection (c'est en effet tout ce qu'il y a à dire sur l'auteur des Fleurs du Mal. Sainte-Beuve nous a déjà dit de même que Stendhal était modeste et Flaubert bon garçon). Lorsqu'il eut publié ce recueil intitulé : Fleurs du Mal (« Je sais que vous faites des vers, n'avez-vous jamais été tenté d'en donner un petit recueil ? », disait un homme du monde à M de Noailles), il n'eut pas seulement affaire à la critique, la justice s'en mêla, comme s'il y avait véritablement danger à ces malices enveloppées et sous-entendues dans des rimes élégantes… ». Puis les lignes ayant l'air d'excuser (du moins, c'est mon impression) par la raison du service à rendre à l'accusé les éloges de la lettre. Remarquons en passant que les

« malices enveloppées » ne vont pas beaucoup avec le « Vous avez dû beaucoup souffrir, mon cher enfant. » Avec Sainte-Beuve que de fois on est tenté de s'écrier : quelle vieille bête ou quelle vieille canaille…

Une autre fois (et peut-être bien parce que Sainte-Beuve avait été publiquement attaqué par les amis de Baudelaire pour n'avoir pas eu le courage de témoigner pour lui en même temps que d'Aurevilly, etc., devant la cour d'assises) à propos des élections à l'Académie, Sainte-Beuve fit un article sur les diverses candidatures. Baudelaire était candidat. Sainte-Beuve, qui du reste aimait donner des leçons de littérature à ses collègues de l'Académie comme il aimait donner des leçons de libéralisme à ses collègues du Sénat, parce que, s'il restait de son milieu, il lui était très supérieur, et qu'il avait des velléités, des accès, des prurits d'art nouveau, d'anticléricalisme et de révolution, Sainte-Beuve parla en termes charmants et brefs des Fleurs du Mal, « ce petit pavillon que le poète s'est construit à l'extrémité du Kamtchatka littéraire, j'appelle cela la « Folie Baudelaire » (toujours des « mots », des mots que les hommes d'esprit peuvent citer en ricanant : il appelle cela la « Folie Baudelaire ». Seulement le genre des causeurs qui citaient cela à dîner le pouvaient quand le mot était sur Chateaubriand ou sur Royer-Collard. Ils ne savaient pas qui était Baudelaire). Et il termina par ces mots inouïs : ce qui est certain, c'est que M. Baudelaire « gagne à être vu, que là où l'on s'attendait à voir entrer un homme étrange, excentrique, on se trouve en présence d'un candidat poli, respectueux, exemplaire, d'un gentil garçon, fin de langage et tout à fait classique dans les formes ». Je ne peux pas croire qu'en écrivant les mots gentil garçon, gagne à être connu, classique dans les formes, Sainte-Beuve n'ait pas cédé à cette espèce d'hystérie de langage qui, par mo-

ments, lui faisait trouver un irrésistible plaisir à parler comme un bourgeois qui ne sait pas écrire, à dire de Madame Bovary : « Le début est finement touché. »

Mais c'est toujours le même procédé : faire quelques éloges « d'ami » de Flaubert, des Goncourt, de Baudelaire, et dire que d'ailleurs ce sont dans le particulier les hommes les plus délicats, les amis les plus sûrs. Dans l'article rétrospectif sur Stendhal, c'est encore la même chose (« plus sûr dans son procédé »). Et après avoir conseillé à Baudelaire de retirer sa candidature, comme Baudelaire l'a écouté et a écrit sa lettre de désistement, Sainte-Beuve l'en félicite et le console de la façon suivante : « Quand on a lu (à la séance de l'Académie) votre dernière phrase de remerciements, conçue en termes si modestes et si polis, on a dit tout haut : Très bien. Ainsi vous avez laissé de vous une bonne impression. N'est-ce donc rien ? » N'était-ce rien que d'avoir fait l'impression d'un homme modeste, d'un « gentil garçon » à M. de Sacy et à Viennet ? N'était-ce rien de la part de Sainte-Beuve, grand ami de Baudelaire, que d'avoir donné des conseils à son avocat, à condition que son nom ne fût pas cité, d'avoir refusé tout article sur Les Fleurs du Mal, même sur les traductions de Poe, mais enfin d'avoir dit que la « Folie Baudelaire » était un charmant pavillon, etc. ?

Sainte-Beuve trouvait que tout cela, c'était beaucoup. Et ce qu'il y a de plus effrayant — et qui vient bien à l'appui de ce que je disais —, si fantastique que cela puisse paraître, Baudelaire était du même avis. Quand ses amis s'indignent du lâchage de Sainte-Beuve au moment de son procès et laissent percer leur mécontentement dans la presse, Baudelaire est affolé, il écrit lettre sur lettre à Sainte-Beuve, pour le bien persuader qu'il n'est

pour rien dans ces attaques, il écrit à Malassis et à Asselineau : « Voyez donc combien cette affaire peut m'être désagréable… Babou sait bien que je suis lié avec l'oncle Beuve, que je tiens vivement à son amitié, et que je me donne moi la peine de cacher mon opinion quand elle est contraire à la sienne, etc. Babou a l'air de vouloir me défendre contre quelqu'un qui m'a rendu une foule de services. » (?) Il écrit à Sainte-Beuve que loin d'avoir inspiré cet article, il avait persuadé à l'auteur « que vous (Sainte-Beuve) faisiez toujours tout ce que vous deviez et pouviez faire. Il y a encore peu de temps que je parlais à Malassis de cette grande amitié qui me fait honneur, etc. »

Àsupposer que Baudelaire ne fût pas sincère alors, et que ce fût par politique qu'il tînt à ménager Sainte-Beuve et à lui laisser croire qu'il trouvait qu'il avait bien agi, cela revient toujours au même, cela prouve l'importance que Baudelaire attachait à un article de Sainte-Beuve (qu'il ne peut d'ailleurs pas obtenir), à défaut d'article aux quelques phrases d'éloges qu'il finira par lui accorder. Et tu as vu quelles phrases ! Mais si piètres qu'elles nous semblent, elles ravissent Baudelaire. Après l'article « gagne à être connu, c'est un gentil garçon, folie Baudelaire, etc. », il écrit à Sainte-Beuve : « Encore un service que je vous dois ! Quand cela finira-t-il ? Et comment vous remercier ? Quelques mots, cher ami, pour vous peindre le genre particulier du plaisir que vous m'avez procuré… Quant à ce que vous appelez mon Kamtchatka, si je recevais souvent des encouragements aussi vigoureux que celui-là, je crois que j'aurais la force d'en faire une immense Sibérie, etc. Quand je vois votre activité, votre vitalité, je suis tout honteux (de son impuissance littéraire !). Faut-il maintenant que moi, l'amoureux incorrigible des Rayons jaunes et de Volupté, de Sainte-Beuve poète et romancier, je complimente le journaliste ?

Comment avez-vous fait pour arriver à cette altitude de forme, etc., j'ai retrouvé là toute votre éloquence de conversation, etc. », et pour finir : « Poulet-Malassis brûle de faire une brochure avec votre admirable article. » Il ne borne pas sa reconnaissance à une lettre, il fait un article non signé dans la Revue anecdotique sur l'article de Sainte-Beuve : « Tout l'article est un chef-d'œuvre de bonne humeur, de gaîté, de sagesse, de bon sens et d'ironie. Tous ceux qui ont l'honneur de connaître intimement l'auteur de Joseph Delorme, etc. » Sainte-Beuve remercie le directeur en disant à la fin, toujours avec ce goût de faire dérailler le sens des mots : « Je salue et respecte le bienveillant anonyme. » Mais Baudelaire, n'étant pas certain que Sainte-Beuve l'avait reconnu, lui écrit pour lui dire que l'article est de lui.

Tout cela vient à l'appui de ce que je te disais, que l'homme qui vit dans un même corps avec tout grand génie a peu de rapport avec lui, que c'est lui que ses intimes connaissent, et qu'ainsi il est absurde de juger comme Sainte-Beuve le poète par l'homme ou par le dire de ses amis. Quant à l'homme lui-même, il n'est qu'un homme, et peut parfaitement ignorer ce que veut le poète qui vit en lui. Et c'est peut-être mieux ainsi. C'est notre raisonnement qui, dégageant de l'œuvre du poète sa grandeur, dit : c'est un roi, et le voit roi, et voudrait qu'il se conduisît en roi. Mais le poète ne doit nullement se voir ainsi pour que la réalité qu'il peint lui reste objective et qu'il ne pense pas à lui. Aussi se voit-il comme un pauvre homme qui serait bien flatté d'être invité chez un duc et d'avoir des prix à l'Académie. Et si cette humilité est la condition de sa sincérité et de son œuvre, qu'elle soit bénie.

Baudelaire se trompait-il à ce point sur lui-même ? Peut-être pas, théoriquement. Mais si sa modestie, sa déférence étaient de

la ruse, il ne se trompait pas moins pratiquement sur lui-même puisque lui qui avait écrit Le Balcon, Le Voyage, Les Sept Vieillards, il s'apercevait dans une sphère où un fauteuil à l'Académie, un article de Sainte-Beuve étaient beaucoup pour lui. Et on peut dire que ce sont les meilleurs, les plus intelligents qui sont ainsi, vite redescendus de la sphère où ils écrivent Les Fleurs du Mal, Le Rouge et le Noir, L'Éducation sentimentale — et dont nous pouvons nous rendre compte, nous qui ne connaissons que les livres, c'est-à-dire les génies, et que la fausse image de l'homme ne vient pas troubler, à quelle hauteur elle est au-dessus de celle où furent écrits les Lundis, Carmen et Indiana —, pour accepter avec déférence, par calcul, par élégance de caractère ou par amitié, la fausse supériorité d'un Sainte-Beuve, d'un Mérimée, d'une George Sand. Ce dualisme si naturel a quelque chose de si troublant. Voir Baudelaire désincarné, respectueux avec Sainte-Beuve, et tantôt d'autres intriguer pour la croix, Vigny qui vient d'écrire Les Destinées mendiant une réclame dans un journal (je ne me rappelle pas exactement mais ne crois pas me tromper).

Comme le ciel de la théologie catholique qui se compose de plusieurs ciels superposés, notre personne, dont l'apparence que lui donne notre corps avec sa tête qui circonscrit à une petite boule notre pensée, notre personne morale se compose de plusieurs personnes superposées. Cela est peut-être plus sensible encore pour les poètes qui ont un ciel de plus, un ciel intermédiaire entre le ciel de leur génie, et celui de leur intelligence, de leur bonté, de leur finesse journalières, c'est leur prose. Quand Musset écrit ses Contes, on sent encore à ce je ne sais quoi par moments le frémissement, le soyeux, le prêt à s'envoler des ailes

qui ne se soulèveront pas. C'est ce qu'on a du reste dit beaucoup mieux :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

Un poète qui écrit en prose (excepté naturellement quand il y fait de la poésie comme Baudelaire dans ses Petits Poèmes et Musset dans son théâtre), Musset, quand il écrit ses Contes, ses essais de critique, ses discours d'Académie, c'est quelqu'un qui a laissé de côté son génie, qui a cessé de tirer de lui des formes qu'il prend dans un monde surnaturel et exclusivement personnel à lui et qui pourtant s'en ressouvient, nous en fait souvenir. Par moments à un développement, nous pensons à des vers célèbres, invisibles, absents, mais dont la forme vague, indécise, semble transparente derrière des propos que pourrait cependant tenir tout le monde et leur donne une sorte de grâce et de majesté, d'émouvante allusion. Le poète a déjà fui, mais derrière les nuages on aperçoit son reflet encore. Dans l'homme, dans l'homme de la vie, des dîners, de l'ambition, il ne reste plus rien, et c'est celui-là à qui Sainte-Beuve prétend demander l'essence de l'autre, dont il n'a rien gardé.

⁂

Je comprends que tu n'aimes qu'à demi Baudelaire. Tu as trouvé dans ses lettres, comme dans celles de Stendhal, des choses cruelles sur sa famille. Et cruel, il l'est dans sa poésie, cruel avec infiniment de sensibilité, d'autant plus étonnant dans sa dureté que les souffrances qu'il raille, qu'il présente avec cette impassibilité, on sent qu'il les a ressenties jusqu'au fond de ses nerfs. Il est certain que dans un poème sublime comme Les Pe-

tites Vieilles, il n'y a pas une de leurs souffrances qui lui échappent. Ce n'est pas seulement leurs immenses douleurs :

Ces yeux sont des puits faits d'un millier de larmes…
Toutes auraient pu faire un fleuve avec leurs pleurs,

il est dans leurs corps, il frémit avec leurs nerfs, il frissonne avec leur faiblesse :

Flagellés par les bises iniques,
Frémissant au fracas roulant des omnibus…,
Se traînent, comme font les animaux blessés,

Mais la beauté descriptive et caractéristique du tableau ne le fait reculer devant aucun détail cruel :

Ou dansent, sans vouloir danser, pauvres sonnettes…
Celle-là, droite encore, fière et sentant la règle…
Avez-vous observé que maints cercueils de vieilles
Sont presque aussi petits que celui d'un enfant ?
La Mort savante met dans ces bières pareilles
Un symbole d'un goût bizarre et captivant…
À moins que méditant sur la géométrie
Je ne cherche, à l'aspect de ces membres discords,
Combien de fois il faut que l'ouvrier varie
La forme de la boîte où l'on met tous ces corps

Mais surtout :

Mais moi, moi qui de loin tendrement vous surveille,
L'œil inquiet, fixé sur vos pas incertains,

Tout comme si j'étais votre père, ô merveille !
Je goûte à votre insu des plaisirs clandestins.

Et c'est ce qui fait qu'aimer Baudelaire —, comme dirait Sainte-Beuve, dont je m'interdis de prendre à mon compte cette formule comme j'en avais été souvent tenté, pour ôter de ce projet d'article tout jeu d'esprit, mais ici ce n'est pas pastiche, c'est une remarque que j'ai faite, où les noms me viennent à la mémoire ou aux lèvres, et qui s'impose à moi en ce moment — aimer Baudelaire, j'entends l'aimer même à la folie en ces poèmes si pitoyables et humains, n'est pas forcément signe d'une grande sensibilité. Il a donné de ces visions qui, au fond, lui avaient fait mal, j'en suis sûr, un tableau si puissant, mais d'où toute expression de sensibilité est si absente, que des esprits purement ironiques et amoureux de couleur, des cœurs vraiment durs peuvent s'en délecter. Les vers sur ces Petites Vieilles :

Débris d'humanité pour l'éternité mûrs

est un vers sublime et que de grands esprits, de grands cœurs aiment à citer. Mais que de fois je l'ai entendu citer, et pleinement goûté, par une femme d'une extrême intelligence, mais la plus inhumaine, la plus dénuée de bonté et de moralité que j'aie rencontrée, et qui s'amusait, le mêlant à de spirituels et d'atroces outrages, à le lancer comme une prédiction de mort prochaine sur le passage de telles vieilles femmes qu'elle détestait. Ressentir toutes les douleurs mais être assez maître de soi pour ne pas se déplaire à les regarder, pouvoir supporter la douleur qu'une méchanceté provoque artificiellement (même on oublie en le citant combien est cruel le vers délicieux :

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,

oh ! ce frémissement d'un cœur à qui on fait mal — tout à l'heure ce n'était que le frémissement des nerfs des vieilles

femmes, au fracas roulant des omnibus).

Peut-être cette subordination de la sensibilité à la vérité, à l'expression, est-elle au fond une marque de génie, de la force de l'art supérieur à la pitié individuelle. Mais il y a plus étrange que cela dans le cas de Baudelaire. Dans les plus sublimes expressions qu'il a données de certains sentiments, il semble qu'il ait fait une peinture extérieure de leur forme, sans sympathiser avec eux. Un des plus admirables vers sur la charité, un de ces vers immenses et déroulés de Baudelaire, est celui-ci :

Pour que tu puisses faire à Jésus, quand il passe,
Un tapis triomphal avec ta charité.

Mais y a-t-il rien de moins charitable (volontairement, mais cela ne fait rien) que le sentiment où cela est dit :

Un Ange furieux fond du ciel comme un aigle,
Du mécréant saisit à plein poing les cheveux,
Et dit, le secouant : « Tu connaîtras la règle !
(Car je suis ton bon Ange, entends-tu ?) Je le veux !
Sache qu'il faut aimer, sans faire la grimace,
Le pauvre, le méchant, le tortu, l'hébété,
Pour que tu puisses faire à Jésus, quand il passe,
Un tapis triomphal avec ta charité. »

Certes, il comprend tout ce qu'il y a dans toutes ces vertus, mais il semble en bannir l'essence de ses vers. C'est bien tout le dévouement, ce qu'il y a dans ces vers des Petites Vieilles :

Toutes m'enivrent ! Mais parmi ces êtres frêles
Il en est qui, faisant de la douleur un miel,

Ont dit au Dévouement qui leur prêtait ses ailes :
« Hippogriffe puissant, mène-moi jusqu'au ciel ! »

Il semble qu'il éternise par la force extraordinaire, inouïe du verbe (cent fois plus fort, malgré tout ce qu'on dit, que celui de Hugo), un sentiment qu'il s'efforce de ne pas ressentir au moment où il le nomme, où il le peint plutôt qu'il ne l'exprime. Il trouve pour toutes les douleurs, pour toutes les douceurs, de ces formes inouïes, ravies à son monde spirituel à lui et qui ne se trouveront jamais dans aucun autre, formes d'une planète où lui seul a habité et qui ne ressemblait à rien de ce que nous connaissons. Sur chaque catégorie de personnes, il pose toute chaude et suave, pleine de liqueur et de parfum, une de ces grandes formes, de ces sacs qui pourraient contenir une bouteille ou un jambon, mais s'il le dit avec des lèvres bruyantes comme le tonnerre, on dirait qu'il s'efforce de ne le dire qu'avec les lèvres, quoiqu'on sente qu'il a tout ressenti, tout compris, qu'il est la plus frémissante sensibilité, la plus profonde intelligence.

L'une, par sa patrie au malheur exercée,
L'autre, que son époux surchargea de douleurs,
L'autre, par son enfant Madone transpercée,
Toutes auraient pu faire un fleuve avec leurs pleurs !

Exercée est admirable, surchargea est admirable, transpercée est admirable. Chacun pose sur l'idée une de ces belles formes sombres, éclatantes, nourrissantes.

L'une, par sa patrie au malheur exercée…

De ces belles formes d'art, inventées par lui, dont je te parlais et qui posent leurs grandes formes chaleureuses et colorées sur

les faits qu'il énumère, un certain nombre en effet sont des formes d'art faisant allusion à la patrie des anciens.

L'une, par sa patrie au malheur exercée…
Les uns joyeux de fuir une patrie infâme…
C'est la bourse du pauvre et sa patrie antique.

Comme les belles formes sur la famille : « d'autres l'horreur de leurs berceaux », qui entrent vite dans la catégorie des formes bibliques et de toutes ces images qui font la puissance véhémente d'une pièce comme Bénédiction où tout est grandi par cette dignité d'art :

Dans le pain et le vin destinés à sa bouche
Ils mêlent de la cendre avec d'impurs crachats ;
Avec hypocrisie ils jettent ce qu'il touche,
Ils s'accusent d'avoir mis leurs pieds dans ses pas.
Sa femme va criant sur les places publiques…
Je ferai le métier des idoles antiques,…
Ah ! que n'ai-je mis bas tout un nœud de vipères,
Plutôt que de nourrir cette dérision !

Àcôté de vers raciniens si fréquents chez Baudelaire :

Tous ceux qu'il veut aimer l'observent avec crainte.

les grands vers flamboyants « comme des ostensoirs » qui sont la gloire de ses poèmes :

Elle-même prépare au fond de la Géhenne
Les bûchers consacrés aux crimes maternels.

et tous les autres éléments du génie de Baudelaire, que j'aimerais tant t'énumérer, si j'avais le temps. Mais dans cette pièce ce

sont déjà les belles images de la théologie catholique qui l'emportent.

Des trônes, des vertus, des Dominations.
Je sais que la douleur est la noblesse unique
Où ne mordront jamais la terre et les enfers,
Et qu'il faut pour tresser ma couronne mystique
Imposer tous les temps et tous les univers.

(Image celle-là pas ironique de la douleur, comme étaient celles du dévouement et de la charité que j'ai citées, mais encore bien impassible, plus belle de forme, d'allusion à des œuvres d'art du Moyen Âge catholique, plus picturale qu'émue !)

Je ne parle pas des vers sur la Madone, puisque là c'est précisément le jeu de prendre toutes ces formes catholiques. Mais bientôt ces merveilleuses images :

Je traîne des serpents qui mordent mes souliers

ce mot soulier qu'il aime tellement

Que tu es belle dans tes pieds sans souliers, ô fille de prince

L'infidèle laisse ses souliers au pied de l'église « et ces serpents sous les pieds comme sous les pieds de Jésus », incalcabis aspidem « tu marcheras sur l'aspic ». Mais peu à peu, en négligeant celles qui sont trop connues (et qui sont peut-être les plus essentielles), il me semble que je pourrais commencer, forme par forme, à t'évoquer ce monde de la pensée de Baudelaire, ce pays de son génie, dont chaque poème n'est qu'un fragment, et qui dès qu'on le lit se rejoint aux autres fragments que nous en connaissons, comme dans un salon, dans un cadre que nous n'y avions pas encore vu, certaine montagne antique où le soir rougeoie et

où passe un poète à figure de femme suivi de deux ou trois Muses, c'est-à-dire un tableau de la vie antique connue d'une façon naturelle, ces Muses étant des personnes qui ont existé, qui se promenaient le soir à deux ou trois avec un poète, etc., tout cela dans un moment, à une certaine heure, dans l'éphémère qui donne quelque chose de réel à la légende immortelle, vous sentez un fragment du pays de Gustave Moreau. Pour cela, il te faudrait tous ces ports, non pas seulement un port rempli de voiles et de mâts, et ceux où des vaisseaux nageant dans l'or et dans la moire ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire d'un ciel pur « où frémit l'éternelle chaleur », mais ceux qui ne sont que des portiques

Que les soleils marins baignaient de mille feux

Le « portique ouvert sur des cieux inconnus ». Les cocotiers d'Afrique, aperçus pâles comme des fantômes.

Les cocotiers absents de la superbe Afrique
Derrière la muraille immense du brouillard…
Des cocotiers absents les fantômes épars.

Le soir, dès qu'il s'allume, et où le soleil met

Ses beaux reflets de cierge
Sur la nappe frugale et les rideaux de serge

jusqu'à l'heure où il est fait « de rose et de bleu mystique », et avec ces restes de musique qui y traînent toujours chez lui et lui ont permis de créer l'exaltation la plus délicieuse peut-être depuis La Symphonie héroïque de Beethoven :

Ces concerts riches de cuivre
Dont nos soldats parfois inondent nos jardins

Et qui par ces soirs d'or où l'on se sent revivre
Versent quelque héroïsme au cœur des citadins

Le son de la trompette est si délicieux
Dans ces soirs de célestes vendanges…

Le vin, non pas seulement dans toutes les pièces divines où il est chanté depuis le moment où il mûrit

… sur la colline en flammes

jusqu'au moment où la « chaude poitrine » du travailleur lui est une « douce tombe », mais partout où lui, et tout élixir, toute végétale ambroisie (une autre de ses personnelles et délicieuses préparations), entre secrètement dans la fabrication de l'image, comme quand il dit de la mort qu'elle

… nous monte et nous enivre,
Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir.

Les horizons bleus où sont collées des voiles blanches

Brick ou frégate dont les formes au loin
Frissonnent dans l'azur

Et la négresse, et le chat, comme dans un tableau de Manet… Du reste est-il rien qu'il n'ait peint ? J'ai passé les tropiques, comme un aspect trop connu de son génie, au moins trop connu de nous deux, puisque j'ai eu tant de mal à t'habituer à La chevelure, mais n'a-t-il pas peint le soleil dans son enfer polaire comme « un bloc rouge et glacé » ? S'il a écrit sur le clair de lune des vers qui sont comme cette pierre qui, comme sous verre, dans une gaine de silex, contient le cabochon dont on tire l'opale et qui est comme un clair de lune sur la mer et au milieu de la-

quelle, comme un fil d'une autre essence, de violette ou d'or, filtre une irisation pareille au rayon de Baudelaire, il a peint toute différente la lune comme une médaille neuve, et si j'ai omis l'automne dont tu sais comme moi par cœur tous les vers, il a eu sur le printemps des vers tout différents et divins :

Le printemps vaporeux fuira vers l'horizon
Le printemps adorable a perdu son odeur…

Et du reste peut-on compter ces formes, quand il n'a jamais parlé de rien (et il a parlé de toute l'âme) qu'il n'ait montré par un symbole, et toujours si matériel, si frappant, si peu abstrait, avec les mots les plus forts, les plus usuels, les plus dignifiés ?

Bâton des exilés, lampe des inventeurs…
Toi qui fais au proscrit ce regard calme et haut
Qui damne tout un peuple autour d'un échafaud…

et sur la mort :

C'est l'auberge fameuse, inscrite sur le livre
Où l'on pourra manger, et dormir, et s'asseoir ;
……

Et qui refait le lit des gens pauvres et nus ;
C'est la gloire des dieux, c'est le grenier mystique,
C'est le portique ouvert sur les Cieux inconnus !…

sur la pipe :

Je fume comme la chaumine…

Et toutes ses femmes, et ses printemps et leur odeur, et ses matins avec la poussière de la voirie, et ses villes forées comme des fourmilières, et ses « voix » qui promettent des mondes,

celles qui parlent dans la bibliothèque, et celles qui parlent au-devant du navire, celles qui disent que la terre est un gâteau plein de douceur et celles qui disent : c'est ici qu'on vendange

Les fruits miraculeux dont votre cœur a faim.

Rappelle-toi que toutes les couleurs vraies, modernes, poétiques, c'est lui qui les a trouvées, pas très poussées, mais délicieuses, surtout les roses, avec du bleu, de l'or ou du vert :

Vous êtes un beau ciel d'automne, clair et rose…
Et les soirs au balcon, voilés de vapeurs roses

et tous les soirs où il y a du rose.

Et dans cet univers un autre plus intense encore, contenu dans les parfums, mais nous n'en finirions pas ; et si nous prenions n'importe quelle pièce de lui (je ne dis pas ses grandes pièces sublimes que tu aimes comme moi, Le Balcon, Le Voyage), mais des pièces secondaires, tu serais stupéfaite d'y voir tous les trois ou quatre vers, un vers célèbre, pas absolument baudelairien, dont tu ne savais pas où il était (à côté des vers plus baudelairiens peut-être et divins) :

Beaux écrins sans joyaux, médaillons sans relique

un vers matrice, semble-t-il, tant il est général et nouveau, de mille autres vers congénères mais qu'on n'a jamais faits aussi bien, et dans tous les genres, des vers comme :

Et les grands ciels qui font rêver d'éternité

que tu pourrais croire d'Hugo, comme :

Et tes yeux attirants comme ceux d'un portrait

que tu pourrais croire de Gautier, comme :

Ôtoi que j'eusse aimé, ô toi qui le savais

que tu pourrais croire de Sully Prudhomme, comme :

Tous ceux qu'il veut aimer l'observent avec crainte

que tu pourrais croire de Racine, comme :

Ôcharme du néant follement attifé

que tu pourrais croire de Mallarmé, comme tant d'autres que tu pourrais croire de Sainte-Beuve, de Gérard de Nerval, qui a tant de rapports avec lui, qui était plus tendre, qui lui aussi a des démêlés de famille (ô Stendhal, Baudelaire, Gérard !) mais où il est si tendre, qui est un névrosé comme lui, et qui comme lui a fait les plus beaux vers, qu'on devrait reprendre ensuite, et comme lui paresseux avec des certitudes d'exécution dans le détail, et de l'incertitude dans le plan. C'est si curieux, ces poèmes de Baudelaire avec ces grands vers que son génie emporté dans le tournant de l'hémistiche précédent s'apprête, à pleins essieux, à remplir dans toute leur gigantesque carrière, et qui donnent ainsi la plus grande idée de la richesse, de l'éloquence, de l'illimité d'un génie :

Et dont les yeux auraient fait pleuvoir les aumônes (tournant)
Sans la méchanceté qui brillait dans leurs yeux
… Ce petit fleuve,
Triste et pauvre miroir où jadis resplendit (tournant)
L'immense majesté de vos douleurs de veuve…

et cent autres exemples. Quelquefois, sans que le vers suivant soit sublime, il y a pourtant cet admirable ralentissement à l'hé-

mistiche qui va lancer le char dans la carrière du vers suivant, cette montée du trapèze qui va encore, encore plus haut, lentement, sans grand but, pour lancer mieux :

Nul œil ne distinguait (pour mieux lancer sa pensée)
Du même enfer venu (tournant).

Et la fin de ces pièces, brusquement arrêtées, les ailes coupées, comme s'il n'avait pas la force de continuer, celui qui faisait voler son char dès l'avant-dernier vers dans l'immense arène.

Fin d'Andromaque :

Aux captifs, aux vaincus, à bien d'autres encor…

Fin du Voyage :

Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau…

Fin des Sept Vieillards :

Et mon âme dansait, dansait, vieille gabare
Sans mâts, sur une mer monstrueuse et sans (bords).

Il est vrai que certaines répétitions chez Baudelaire semblent un goût et ne peuvent guère être prises pour une cheville.

⁂

Hélas, un jour devait venir où arriva pour lui ce qu'il avait appelé le châtiment de l'orgueil :

Sa raison s'en alla.
L'éclat de ce soleil d'un crêpe se voila.
Tout le chaos roula dans cette intelligence,
Temple autrefois vivant, plein d'ordre et d'opulence,

Sous les plafonds duquel tant de pompe avait lui.
Le silence et la nuit s'installèrent en lui,
Comme dans un caveau dont la clef est perdue.
Dès lors il fut semblable aux bêtes de la rue
Et quand il s'en allait sans rien voir, à travers
Les champs, sans distinguer les étés des hivers,
Sale, inutile et laid comme une chose usée,
Il faisait des enfants la joie et la risée.

Alors, il ne pouvait plus, lui qui, et quelques jours encore auparavant, avait momentanément détenu le verbe le plus puissant qui ait éclaté sur des lèvres humaines, prononcer que ces seuls mots « nom, crénom », et s'étant aperçu dans une glace qu'une amie (une de ces amies barbares qui croient vous faire du bien en vous forçant à « être soigné » et qui ne craignent pas de tendre une glace à un visage moribond qui s'ignore et qui de ses yeux presque déjà fermés s'imagine un visage de vie) lui avait apportée pour qu'il se peignât, ne se reconnaissant pas, il salua !

⁂

Je pense à toutes ces choses, et comme il dit à bien d'autres encore, et je ne peux pas penser qu'il a été tout de même un grand critique, celui qui, ayant parlé si abondamment de tant d'imbéciles, bien disposé d'ailleurs pour Baudelaire, ayant sans cesse l'esprit attiré vers sa production qu'il prétendait d'ailleurs voisine de la sienne (Joseph Delorme, ce sont Les Fleurs du Mal avant la lettre), a écrit sur lui seulement quelques lignes où en dehors d'un trait d'esprit (« Kamtchatka littéraire » et « Folie Baudelaire »), il n'y a que ceci qui peut s'appliquer aussi bien à beaucoup de conducteurs de cotillons : « Gentil garçon, gagne à être connu, poli, fait bonne impression. »

Encore est-il un de ceux, à cause tout de même de sa merveilleuse intelligence, qui l'ont le mieux compris. Lui qui a lutté toute sa vie contre la misère et la calomnie, quand il est mort, on l'avait tellement représenté à sa mère comme un fou et un pervers qu'elle fut stupéfaite et ravie d'une lettre de Sainte-Beuve qui lui parlait de son fils comme d'un homme intelligent et bon. Le pauvre Baudelaire avait dû lutter toute sa vie contre le mépris de tous. Mais

Les vastes éclairs de son esprit lucide
Lui dérobaient l'aspect des peuples furieux.

Furieux jusqu'au bout : quand il était paralysé, sur ce lit de souffrances où la négresse, qui avait été sa seule passion, venait le relancer par ses demandes d'argent, il fallait que les pauvres mots d'impatience contre le mal, mal prononcés par sa bouche aphasique, aient paru des impiétés et des blasphèmes à la supérieure du couvent où il était soigné et qu'il dut quitter. Mais comme Gérard, il jouait avec le vent, causait avec le nuage, s'enivrait en chantant du chemin de la croix. Comme Gérard qui demandait qu'on dise à ses parents qu'il était intelligent. C'est à cette époque de sa vie que Baudelaire avait ces grands cheveux blancs qui lui donnaient l'air, disait-il, « d'un académicien (à l'étranger !) ». Il a surtout sur ce dernier portrait une ressemblance fantastique avec Hugo, Vigny et Leconte de Lisle, comme si tous les quatre n'étaient que des épreuves un peu différentes d'un même visage, du visage de ce grand poète qui au fond est un, depuis le commencement du monde, dont la vie intermittente, aussi longue que celle de l'humanité, eut en ce siècle ses heures tourmentées et cruelles, que nous appelons vie de Baudelaire, ses heures laborieuses et sereines, que nous appelons vie de

Hugo, ses heures vagabondes et innocentes que nous appelons vie de Gérard et peut-être de Francis Jammes, ses égarements et abaissements sur des buts d'ambition étrangers à la vérité, que nous appelons vie de Chateaubriand et de Balzac, ses égarements et surélévation au-dessus de la vérité, que nous appelons deuxième partie de la vie de Tolstoï, comme de Racine, de Pascal, de Ruskin, peut-être de Maeterlinck.

Contemple-les, mon âme ; ils sont vraiment affreux !
(N. d. l'A.)

Sainte-Beuve et Balzac

Un des contemporains que Sainte-Beuve a méconnu est Balzac. Tu fronces le sourcil. Je sais que tu ne l'aimes pas. Et là tu n'as pas tout à fait tort. La vulgarité de ses sentiments est si grande que la vie n'a pu l'élever. Ce n'est pas seulement à l'âge où débute Rastignac qu'il a donné pour but à la vie la satisfaction des plus basses ambitions, ou, du moins, à de plus nobles buts a si bien mêlé celui-là, qu'il est presque impossible de les séparer. Un an avant sa mort, sur le point de toucher à la réalisation du grand amour de toute sa vie, à son mariage avec M Hanska qu'il aime depuis seize ans, il en parle à sa sœur en ces termes : « Va, Laure, c'est quelque chose à Paris que de pouvoir, quand on le veut, ouvrir son salon et y rassembler l'élite de la société, qui y trouve une femme polie, imposante comme une reine, d'une naissance illustre, alliée aux plus grandes familles, spirituelle, instruite et belle. Il y a là un grand moyen de domination… Que veux-tu, pour moi, l'affaire actuelle, sentiment à part (l'insuccès me tue-

rait moralement) c'est tout ou rien, c'est quitte ou double… Le cœur, l'esprit, l'ambition ne veulent pas en moi autre chose que ce que je poursuis depuis seize ans ; si ce bonheur immense m'échappe, je n'ai plus besoin de rien. Il ne faut pas croire que j'aime le luxe. J'aime le luxe de la rue Fortunée avec tous ses accompagnements : une belle femme, bien née, dans l'aisance et avec les plus belles relations. » Ailleurs, il parle encore d'elle en ces termes : « Cette personne qui apporte avec elle (fortune à part) les plus précieux avantages sociaux. » On ne peut pas s'étonner après cela que dans Le Lys dans la Vallée, sa femme idéale par excellence, l' « ange », M de Mortsauf, écrivant à l'heure de la mort à l'homme, à l'enfant qu'elle aime, Félix de Vandenesse, une lettre dont le souvenir lui restera si sacré que bien des années après il en dira : « Voici l'adorable voix qui tout à coup retentit dans le silence de la nuit, voici la sublime figure qui se dressa pour me montrer le vrai chemin », lui donnera les préceptes de l'art de parvenir. De parvenir honnêtement, chrétiennement. Car Balzac sait qu'il doit nous peindre une figure de sainte. Mais il ne peut imaginer que, même aux yeux d'une sainte, la réussite sociale ne soit pas le but suprême. Et quand il célébrera à sa sœur et à ses nièces les bienfaits qu'on retire de l'intimité avec une créature admirable comme la femme qu'il aime, cette perfection qu'elle pourra leur communiquer consiste en une certaine noblesse de manières qui sait marquer et garder les distances de l'âge, de la situation, etc., sans compter quelques billets de théâtre, « des places aux Italiens, à l'Opéra et à l'Opéra-Comique ». Et Rastignac quand il est épris de sa tante, M de Beauséant, lui avouera sans malice : « Vous pouvez beaucoup pour moi. » M de Beauséant ne s'en étonne pas et sourit.

Je ne parle pas de la vulgarité de son langage. Elle était si profonde qu'elle va jusqu'à corrompre son vocabulaire, à lui faire employer de ces expressions qui feraient tache dans la conversation la plus négligée. Les Ressources de Quinola devaient s'appeler d'abord Les Rubriques de Quinola. Pour peindre l'étonnement de d'Arthez : « Il avait froid dans le dos. » Quelquefois elles semblent au lecteur homme du monde contenir une vérité profonde sur la société : « Les anciennes amies de Vandenesse, M d'Espard, de Manerville, Lady Dudley, quelques autres moins connues, sentirent au fond de leurs cœurs des serpents se réveiller, elles furent jalouses du bonheur de Félix ; elles auraient volontiers donné leurs plus jolies pantoufles pour qu'il lui arrive malheur. » Et chaque fois qu'il veut dissimuler cette vulgarité, il a cette distinction des gens vulgaires, qui est comme ces poses sentimentales, ces doigts précieusement appuyés sur le front qu'ont d'affreux gros boursiers dans leur voiture au Bois. Alors il dit « chère », ou mieux « cara », « addio » pour adieu, etc.

Tu as quelquefois trouvé Flaubert vulgaire par certains côtés dans sa correspondance. Mais lui du moins n'a rien de la vulgarité, car lui a compris que le but de la vie de l'écrivain est dans son œuvre, et que le reste n'existe « que pour l'emploi d'une illusion à décrire ». Balzac met tout à fait sur le même plan les triomphes de la vie et de la littérature. « Si je ne suis pas grand par La Comédie humaine, écrit-il à sa sœur, je le serai par cette réussite » (la réussite du mariage avec M Hanska).

Mais, vois-tu, cette vulgarité même est peut-être la cause de la force de certaines de ses peintures. Au fond, même dans ceux d'entre nous chez qui c'est précisément l'élévation, de ne pas vouloir admettre les mobiles vulgaires, de les condamner, de les épu-

rer, ils peuvent exister, transfigurés. En tout cas même quand l'ambitieux a un amour idéal, même s'il n'y transfigure pas des pensées d'ambition, hélas ! cet amour n'est pas toute sa vie, ce n'est souvent qu'un moment meilleur de sa jeunesse. C'est avec cette partie-là de lui-même seulement qu'un écrivain fait un livre. Mais il y a toute une partie qui se trouve exclue. Aussi quelle force de vérité trouvons-nous à voir un tendre amour de Rastignac, un tendre amour de Vandenesse, et à savoir que ce Rastignac, ce Vandenesse, ce sont de froids ambitieux, dont toute la vie a été calcul et ambition, et où ce roman de leur jeunesse (oui, presque plus un roman de leur jeunesse qu'un roman de Balzac) est oublié, où ils ne s'y reportent qu'en souriant, avec le sourire de ceux qui ont vraiment oublié, où les autres et l'acteur même parlent de l'aventure avec M de Mortsauf comme d'une aventure quelconque et sans même la tristesse qu'elle n'ait pas rempli de son souvenir toute leur vie. Pour donner à ce point le sentiment de la vie selon le monde et l'expérience, c'est-à-dire celle où il est convenu que l'amour ne dure pas, que c'est une erreur de jeunesse, que l'ambition et la chair y ont bien leur part, que tout cela ne paraîtra pas grand-chose un jour, etc., pour montrer que le sentiment le plus idéal peut n'être qu'un prisme où l'ambitieux transfigure pour lui-même son ambition, en le montrant d'une façon peut-être inconsciente, mais la plus saisissante, c'est-à-dire en montrant objectivement comme le plus sec aventurier, l'homme qui pour lui-même, à ses propres yeux, subjectivement, se croit un amoureux idéal, peut-être était-ce un privilège, la condition essentielle même, que l'auteur précisément conçût tout naturellement les sentiments les plus nobles d'une façon si vulgaire que, quand il croirait nous peindre l'accomplissement du rêve de bonheur d'une vie, il nous parlât des avantages sociaux

de ce mariage. Il n'y a pas ici à séparer sa correspondance de ses romans. Si l'on a beaucoup dit que les personnages étaient pour lui des êtres réels et qu'il discutait sérieusement si tel parti était meilleur pour M de Grandlieu, pour Eugénie Grandet, on peut dire que sa vie était un roman qu'il construisait absolument de la même manière. Il n'y avait pas démarcation entre la vie réelle (celle qui ne l'est pas à notre avis) et la vie de ses romans (la seule vraie pour l'écrivain). Dans les lettres à sa sœur où il parle des chances de ce mariage avec M Hanska, non seulement tout est construit comme un roman, mais tous les caractères sont posés, analysés, décrits, comme dans ses livres, en tant que facteurs qui rendraient l'action claire. Voulant lui montrer que la façon dont sa mère la traite en petit garçon dans ses lettres, et aussi que la révélation non seulement de ses dettes à lui, Balzac, mais qu'il a une famille endettée, peut faire rater le mariage et faire préférer à M Hanska un autre parti, il écrit tout comme il pourrait le faire dans Le Curé de Tours : « Alors vous apprenez que l'état de sculpteur a des chances, que le gouvernement réduit ses commandes, que les travaux s'arrêtent, que l'artiste a eu des dettes, les a payées, mais qu'enfin il doit encore à un marbrier, à des praticiens, et qu'il compte sur son travail pour payer cela… Une lettre d'un frère marié vous révèle que ce frère lutte avec courage pour sa femme et ses enfants, et qu'il est en péril ; qu'une sœur mal mariée est à Calcutta dans une profonde misère ; et enfin une autre révélation vous arrive que le sculpteur a une vieille mère à laquelle il est obligé de faire une pension…

Suppose que dans ces circonstances un autre parti se présente. Le jeune homme est bien, il n'est grevé d'aucune dette, il a trente mille francs de rente, et est avocat général. Que font M Surville et son mari ? Ils voient d'un côté une famille pauvre, un avenir in-

certain ; ils trouvent des prétextes, et Sophie devient femme d'un procureur général avec trente mille livres de rente.

Le sculpteur remercié se dit : « Que diable ma mère a-t-elle fait en m'écrivant, que diable ma sœur de Calcutta faisait-elle de m'écrire sur sa situation ! que mon frère ne se tenait-il tranquille ! Nous voilà tous bien avancés ; j'avais un mariage qui faisait ma fortune, mais par-dessus tout, mon bonheur ; tout est à vau-l'eau pour des vétilles. » Ailleurs, ce sera dans La Recherche de l'Absolu ces arrangements pour retrouver en hâte des mines de romans. De même que sa sœur, son beau-frère, sa mère (sa mère vis-à-vis de qui, tout en l'adorant, il n'a en rien la touchante humilité de ces grands hommes qui vis-à-vis de leur mère restent jusqu'à la fin des enfants qui oublient, comme elle l'oublie, qu'ils ont du génie) nous plaisent comme les personnages du roman qu'il vit, Un Grand Mariage, de même ses tableaux, soit ceux de sa galerie, soit ceux qu'il voit à Wierzchownia et qui, presque tous, doivent aller rue Fortunée, ces tableaux sont aussi des « personnages de roman » ; chacun est l'objet de courts historiques, de ces notices d'amateur, de cette admiration qui tourne vite à l'illusion, absolument comme s'ils figuraient non dans la galerie de Balzac, mais dans celle de Pons ou de Claës, ou dans la simple bibliothèque de l'abbé Chapeloud, dans ces romans de Balzac où il en est des tableaux comme des personnages et où le moindre Coypel « ne déparerait pas la plus belle galerie », de même que Bianchon est l'égal des Cuvier, des Lamark, des Geoffroy Saint-Hilaire. Et le mobilier du cousin Pons ou de Claës n'est pas décrit avec plus d'amour, de réalité et d'illusion qu'il ne décrit sa galerie de la rue Fortunée ou celle de Wierzchownia : « J'ai reçu la fontaine de salle à manger que Bernard Palissy a faite pour Henri II ou pour Charles IX ; c'est un de

ses premiers morceaux et l'un des plus curieux, morceau hors de prix car il porte de quarante à cinquante centimètres de diamètre et soixante-dix centimètres de hauteur, etc. La petite maison de la rue Fortunée va bientôt recevoir de beaux tableaux, une tête charmante de Greuze qui provient de la galerie du dernier roi de Pologne, deux Canaletto ayant appartenu au pape Clément XIII, deux Van Huysum, un Van Dyck, trois toiles de Rotari, le Greuze de l'Italie, une Judith de Cranach qui est une merveille, etc. Ces tableaux sont di primo cartello et ne dépareraient pas la plus belle galerie. » « Quelle différence avec ce Holbein de ma galerie, frais et pur après trois cents ans. » « Le Saint Pierre d'Holbein a été trouvé sublime ; dans une vente publique, il pourrait aller à trois mille francs. » À Rome, il a acheté « un Sébastien del Piombo, un Bronzino et un Mirevelt de la dernière beauté ». Il a des vases de Sèvres « qui ont dû être offerts à Latreille », car on n'a pu faire un pareil travail que « pour une très grande célébrité de l'entomologie. C'est une vraie trouvaille, une occasion comme je n'en ai jamais vu ». Il parle ailleurs de son lustre « qui vient du mobilier de quelque empereur d'Allemagne, car il est surmonté de l'aigle à deux têtes ». De son portrait de la reine Marie « qui n'est pas de Coypel, mais fait dans son atelier par un élève, soit Lancret soit un autre ; il faut être connaisseur pour ne pas le croire un Coypel ». « Un Natoire charmant, signé et bien authentique, un peu mignard toutefois au milieu de solides peintures qui sont dans mon cabinet. » « Une délicieuse esquisse de la naissance de Louis XIV, une Adoration des bergers où les bergers sont coiffés à la mode du temps et représentent Louis XIV et ses ministres. » De son Chevalier de Malte, « un de ces lumineux chefs-d'œuvre qui sont, comme le joueur de violon, le soleil d'une galerie. Tout y est harmonieux comme dans un original bien

conservé de Titien ; ce qui excite le plus d'admiration, c'est le vêtement qui, selon l'expression des connaisseurs, contient un homme… Sébastien del Piombo est incapable d'avoir fait cela. C'est en tout cas une des plus belles œuvres de la Renaissance italienne, c'est de l'école de Raphaël avec progrès dans la couleur. Mais tant que vous n'aurez pas vu mon portrait de femme de Greuze vous ne saurez pas, croyez-moi, ce que c'est que l'école française. Dans un certain sens Rubens, Rembrandt, Raphaël, Titien ne sont pas plus forts. Dans son genre, c'est aussi beau que le Chevalier de Malte. Une Aurore du Guide dans sa manière forte, quand il était tout Caravage. Cela rappelle Canaletto, mais c'est plus grandiose. Enfin, pour moi du moins, c'est incomparable. » « Mon service Watteau, le pot au lait qui est magnifique et les deux boîtes à thé », « le plus beau Greuze que j'aie vu, fait par Greuze pour M Geoffrin, deux Watteau faits par Watteau pour M Geoffrin : ces trois tableaux valent quatre-vingt mille francs. Il y a avec cela deux Leslie admirables : Jacques II et sa première femme ; un Van Dyck, un Cranach, un Mignard, un Rigaud sublimes, trois Canaletto achetés par le roi, un Van Dyck acheté à Van Dyck par le trisaïeul de M Hanska, un Rembrandt ; quels tableaux ! La comtesse veut que les trois Canaletto soient dans ma galerie. Il y a deux Van Huysum, qui couverts de diamants ne seraient pas payés. Quels trésors dans ces grandes maisons polonaises ! »

⁂

Cette réalité à mi-hauteur, trop chimérique pour la vie, trop terre à terre pour la littérature, fait que nous goûtons souvent dans sa littérature des plaisirs à peine différents de ceux que nous donne la vie. Ce n'est pas pure illusion quand Balzac, vou-

lant citer de grands médecins, de grands artistes, citera pêle-mêle des noms réels et des personnages de ses livres, dira : « Il avait le génie des Claude Bernard, des Bichat, des Desplein, des Bianchon », comme ces peintres de panorama, qui mêlant aux premiers plans de leur œuvre, les figures en relief réel, et le trompe-l'œil du décor. Bien souvent ces personnages réels, ne sont pas plus que réels. La vie de ses personnages est un effet de l'art de Balzac, mais cause à l'auteur une satisfaction qui n'est pas du domaine de l'art. Il parle d'eux comme de personnages réels, voire illustres : « le célèbre ministère de feu de Marsay, le seul grand homme d'État qu'ait produit la révolution de Juillet, le seul homme par qui la France eût pu être sauvée », tantôt avec la complaisance d'un parvenu qui ne se contente pas d'avoir de beaux tableaux, mais fait sonner perpétuellement le nom du peintre et le prix qu'on lui a offert de la toile, tantôt avec la naïveté d'un enfant qui, ayant baptisé ses poupées, leur prête une existence véritable. Il va même jusqu'à les appeler tout d'un coup, et quand on a encore peu parlé d'eux, par leurs prénoms, que ce soit la princesse de Cadignan (« Certes, Diane ne paraissait pas avoir vingt-cinq ans »), M de Sérizy (« Personne n'aurait pu suivre Léontine, elle volait ») ou M de Bartas (« Biblique ? répondit Fifine étonnée »). Dans cette familiarité nous voyons un peu de vulgarité, et nullement ce snobisme, qui faisait dire à M de Nucingen « Clotilde » en parlant de M de Grand-lieu « pour se donner, dit Balzac, le genre de l'appeler par son petit nom comme si elle, née Goriot, hantait cette société ».

Sainte-Beuve reproche à Balzac d'avoir grandi l'abbé Troubert qui devient à la fin une sorte de Richelieu, etc. Il a fait de même pour Vautrin, combien d'autres. Ce n'est pas seulement par admiration et grandissement de ces personnages et pour les faire ce

qu'il y a de mieux dans leur genre, comme Bianchon et Desplein sont les égaux de Claude Bernard ou de Laënnec, et M. de Grandville de d'Aguesseau, mais c'est aussi la faute d'une théorie chère à Balzac sur le grand homme à qui la grandeur des circonstances a manqué, et parce que en réalité c'est précisément son objet de romancier : faire de l'histoire anonyme, étudier certains caractères historiques, tels qu'ils se présentent en dehors du facteur historique qui les pousse à la grandeur. Tant que c'est une vue de Balzac, cela ne choque pas. Mais quand Lucien de Rubempré au moment de se tuer écrit à Vautrin : « Quand Dieu le veut, ces êtres mystérieux sont Moïse, Attila, Charlemagne, Mahomet ou Napoléon ; mais quand il laisse rouiller au fond de l'océan d'une génération ces instruments gigantesques, ils ne sont plus que Pougatcheff, Fouché, Louvel ou l'abbé Carlos Herrera. Adieu donc, adieu, vous qui dans la bonne voie eussiez été plus que Ximenez, plus que Richelieu, etc. », Lucien parle trop comme Balzac et il cesse d'être une personne réelle, différente de toutes les autres. Ce qui, malgré la prodigieuse diversité entre eux et identité avec eux-mêmes des personnages de Balzac, arrive tout de même quelquefois pour une cause ou une autre.

Par exemple, quand tout de même les types étaient chez lui moins nombreux que les individus, on sent que l'un n'est qu'un des différents noms d'un même type. Par moments, M de Langeais semble être M de Cadignan, ou M. de Mortsauf, M. de Bargeton.

Àces traits, nous reconnaissons Balzac et nous sourions, non sans sympathie. Mais, à cause de cela, tous les détails destinés à faire ressembler davantage les personnages des romans à des personnes réelles, tournent à l'encontre ; le personnage vivait,

Balzac en est si fier qu'il cite, sans nécessité, le chiffre de sa dot, ses alliances avec d'autres personnages de La Comédie humaine qui sont ainsi considérés comme réels, ce qui lui semble faire coup double : « M de Sérizy n'y était pas reçu (quoique née de Ronquerolles). » Mais parce qu'on voit le tour de main de Balzac, on croit un peu moins à la réalité de ces Grandlieu qui ne recevaient pas M de Sérizy. Si l'impression de la vitalité de charlatan, de l'artiste, est accrue, c'est aux dépens de l'impression de vie de l'œuvre d'art ! Œuvre d'art tout de même et qui, si elle s'adultère un peu de tous ces détails trop réels, de tout ce côté Musée Grévin, les tire à elle aussi, en fait un peu de l'art. Et comme tout cela se rapporte à une époque, en montre la défroque extérieure, en juge le fond avec grande intelligence, quand l'intérêt du roman est épuisé, il recommence une vie nouvelle comme document d'historien. De même que L'Énéide, là où elle n'a rien à dire aux poètes, peut passionner les mythologues, Peyrade, Félix de Vandenesse, bien d'autres ne nous semblèrent pas très riches de vie. Albert Sorel va nous dire que c'est en eux qu'il faut étudier la police du Consulat ou la politique de la Restauration. Le roman même en bénéficie. À ce moment si triste où il nous faut quitter un personnage de roman, moment que Balzac a retardé tant qu'il a pu en le faisant reparaître dans d'autres, au moment où il va s'évanouir et n'être plus qu'un songe, comme les gens qu'on a connus en voyage et qu'on va quitter, on apprend qu'il prennent le même train, qu'on pourra les retrouver à Paris ; Sorel nous dit : « Mais non, ce n'est pas un songe, étudiez-les, c'est de la vérité, c'est de l'histoire. »

Aussi continuerons-nous à ressentir et presque à satisfaire, en lisant Balzac, les passions dont la haute littérature doit nous guérir. Une soirée dans le grand monde décrite dans Balzac y est do-

minée par la pensée de l'écrivain, notre mondanité y est purgée comme dirait Aristote ; dans Balzac, nous avons presque une satisfaction mondaine à y assister. Ses titres eux-mêmes portent cette marque positive. Tandis que souvent chez les écrivains le titre est plus ou moins un symbole, une image qu'il faut prendre dans un sens plus général, plus poétique que la lecture du livre qui donnera, avec Balzac c'est plutôt le contraire. La lecture de cet admirable livre qui s'appelle Les Illusions perdues restreint et matérialise plutôt ce beau titre : Illusions perdues. Il signifie que Lucien de Rubempré venant à Paris s'est rendu compte que M de Bargeton était ridicule et provinciale, que les journalistes étaient fourbes, que la vie était difficile. Illusions toutes particulières, toutes contingentes, dont la perte peut l'acculer au désespoir et qui donnent une puissante marque de réalité au livre, mais qui font rabattre un peu de la poésie philosophique du titre. Chaque titre doit ainsi être pris au pied de la lettre : Un Grand Homme de Province à Paris, Splendeur et Misère des Courtisanes, À combien l'Amour revient aux Vieillards, etc. Dans La Recherche de l'Absolu, l'absolu est plutôt une formule, une chose alchimique que philosophique. Du reste, il en est peu question. Et le sujet du livre est bien plutôt les ravages que l'égoïsme d'une passion étend dans une famille aimante qui la subit, quel que soit d'ailleurs l'objet de cette passion. Balthazar Claës est le frère des Hulot, des Grandet. Celui qui écrira la vie de la famille d'un neurasthénique pourra faire une peinture du même genre.

Le style est tellement la marque de la transformation que la pensée de l'écrivain fait subir à la réalité, que, dans Balzac, il n'y a pas à proprement parler de style. Sainte-Beuve s'est trompé là du tout au tout : « Ce style si souvent chatouilleux et dissolvant, énervé, rosé et veiné de toutes les teintes, ce style d'une corrup-

tion délicieuse, tout asiatique comme disaient nos maîtres, plus brisé par places et plus amolli que le corps d'un mime antique. » Rien n'est plus faux. Dans le style de Flaubert, par exemple, toutes les parties de la réalité sont converties en une même substance, aux vastes surfaces, d'un miroitement monotone. Aucune impureté n'est restée. Les surfaces sont devenues réfléchissantes. Toutes les choses s'y peignent, mais par reflet, sans en altérer la substance homogène. Tout ce qui était différent a été converti et absorbé. Dans Balzac au contraire coexistent, non digérés, non encore transformés, tous les éléments d'un style à venir qui n'existe pas. Le style ne suggère pas, ne reflète pas : il explique. Il explique d'ailleurs à l'aide des images les plus saisissantes, mais non fondues avec le reste, qui font comprendre ce qu'il veut dire comme on le fait comprendre dans la conversation si on a une conversation géniale, mais sans se préoccuper de l'harmonie du tout et de ne pas intervenir. Si, dans sa correspondance, il dira : « Les bons mariages sont comme la crème : un rien les fait manquer », c'est par des images de ce genre, c'est-à-dire frappantes, justes, mais qui détonnent, qui expliquent au lieu de suggérer, qui ne se subordonnent à aucun but de beauté et d'harmonie, qu'il emploiera : « Le rire de M. de Bargeton, qui était comme des boulets endormis qui se réveillent, etc. » « Son teint avait pris le ton chaud d'une porcelaine dans laquelle est enfermée une lumière. » « Enfin, pour peindre cet homme par un trait dont la valeur sera appréciée par les gens habitués à traiter les affaires, il portait des verres bleus destinés à cacher son regard sous prétexte de préserver sa vue de l'éclatante réverbération de la lumière. »

Et de fait, il a de la beauté de l'image une idée si dérisoire que M de Mortsauf écrira à Félix de Vandenesse : « Pour employer

une image qui se grave dans votre esprit poétique, que le chiffre soit d'une grandeur démesurée, tracé en or, écrit au crayon, ce ne sera jamais qu'un chiffre. »

S'il se contente de trouver le trait qui pourra nous faire comprendre comment est la personne, sans chercher à le fondre dans un ensemble beau, de même il donne des exemples précis au lieu d'en dégager ce qu'ils peuvent contenir. Il décrit ainsi l'état d'esprit de M de Bargeton : « Elle concevait le pacha de Janina ; elle aurait voulu lutter avec lui dans le sérail et trouvait quelque chose de grand à être cousue dans un sac et jetée à l'eau. Elle enviait Lady Esther Stanhope, ce bas-bleu du désert. » Ainsi, au lieu de se contenter d'inspirer le sentiment qu'il veut que nous éprouvions d'une chose, il la qualifie immédiatement : « Il eut une affreuse expression. Il eut alors un regard sublime ». Il nous parlera des qualités de M de Bargeton qui deviennent de l'exagération en se prenant aux riens de la province. Et il ajoute comme la comtesse d'Escarbagnas : « Certes, un coucher de soleil est un grand poème, etc. » Même dans Le Lys dans la Vallée, « une des pierres les plus travaillées de son édifice », dit-il lui-même, et on sait qu'il redemandait aux imprimeurs jusqu'à sept et huit épreuves, il est si pressé de dire le fait que la phrase s'arrange comme elle peut. Il lui a donné le renseignement dont elle doit instruire le lecteur, à elle de s'en acquitter comme elle pourra : « Malgré la chaleur, je descendis dans la prairie afin d'aller revoir l'Indre et ses îles, la vallée et ses coteaux, dont je parus un admirateur passionné. »

Balzac se sert de toutes les idées qui lui viennent à l'esprit, et ne cherche pas à les faire entrer, dissoutes, dans un style où elles s'harmoniseraient et suggéreraient ce qu'il veut dire. Non, il le dit

tout simplement, et si hétéroclite et disparate que soit l'image, toujours juste d'ailleurs, il la juxtapose. « M. du Châtelet était comme ces melons qui de verts deviennent jaunes en une nuit. » « On ne pouvait pas ne pas comparer M. X… à une vipère gelée. »

Ne concevant pas la phrase comme faite d'une substance spéciale où doit s'éliminer et ne plus être reconnaissable tout ce qui fit l'objet de la conversation, du savoir, etc., il ajoute à chaque mot la notion qu'il en a, la réflexion qu'elle lui inspire. S'il parle d'un artiste, immédiatement il dit ce qu'il en sait, par simple apposition. Parlant de l'imprimerie Séchard, il dit qu'il était nécessaire d'adapter le papier aux besoins de la civilisation française qui menaçait d'étendre la discussion à tout et de reposer sur une perpétuelle manifestation de la pensée individuelle — un vrai malheur, car les peuples qui délibèrent agissent très peu, etc. Et il met ainsi toutes les réflexions qui, à cause de cette vulgarité de nature, sont souvent médiocres et qui prennent de cette espèce de naïveté avec laquelle elles sont au milieu d'une phrase quelque chose d'assez comique. D'autant plus que les expressions « propres à », etc., dont l'usage vient précisément du besoin de définir au milieu d'une phrase et de donner un renseignement, leur donne quelque chose de plus solennel. Par exemple, dans Le Colonel Chabert, il est question à plusieurs reprises de « l'intrépidité naturelle aux avoués, de la défiance naturelle aux avoués ». Et quand il y a une explication à donner, Balzac n'y met pas de façons ; il écrit voici pourquoi : suit un chapitre. De même, il a des résumés où il affirme tout ce que nous devons savoir, sans donner d'air, de place : « Dès le second mois de son mariage, David passait la plus grande partie de son temps, etc., trois mois après son arrivée à Angoulême, etc. » « La religieuse donna au Magnificat de riches, de gracieux développements dont les diffé-

rents rythmes accusaient une gaîté humaine. » « Les motifs eurent le brillant des roulades d'une cantatrice, ses chants sautillèrent comme l'oiseau, etc. »

Il ne cache rien, il dit tout. Aussi est-on étonné de voir que cependant il y a de beaux effets de silence dans son œuvre. Goncourt s'étonnait pour L'Éducation, moi, je m'étonne bien plus des dessous de l'œuvre de Balzac. « Vous connaissez Rastignac ? Vrai ?… »

Balzac est comme ces gens qui, entendant un Monsieur dire : « le Prince » en parlant du duc d'Aumale, « Madame la duchesse » en parlant à une duchesse, et le voyant poser son chapeau par terre dans un salon, avant d'apprendre qu'on dit d'un prince : le Prince, qu'il s'appelle le comte de Paris, le prince de Joinville, ou le duc de Chartres, et d'autres usages, ont dit : « Pourquoi dites-vous : le Prince, puisqu'il est duc ? Pourquoi dites-vous M la duchesse, comme un domestique, etc. » Mais, depuis qu'ils savent que c'est l'usage, ils croient l'avoir toujours su, ou s'ils se rappellent avoir fait ces objections, n'en font pas moins la leçon aux autres, et prennent plaisir à leur expliquer les usages du grand monde, usages qu'ils connaissent depuis peu de temps. Leur ton péremptoire de savants de la veille est précisément celui de Balzac quand il dit ce qui se fait et ce qui ne se fait pas. Présentation de d'Arthez à la princesse de Cadignan : « La princesse ne fit à l'homme célèbre aucun de ces compliments dont l'accablaient les gens vulgaires. Les personnes pleines de goût comme la princesse se distinguent surtout par leur manière d'écouter. Au dîner, d'Arthez fut placé près de la princesse qui, loin d'imiter les exagérations de diète que se permettent les minaudières, mangea, etc. » Présentation de Félix de Vandenesse à M de Mortsauf :

« M de Mortsauf entama sur le pays, sur les récoltes, une conversation à laquelle j'étais étranger. Chez une maîtresse de maison, cette façon d'agir atteste un manque d'éducation, etc. Mais à quelques mois de là, je compris combien était significatif, etc. » Là, du moins, ce ton de certitude s'explique, puisqu'il ne fait que constater des usages. Mais il gardera le même quand il portera un jugement : « Dans le monde, personne ne s'intéresse à une souffrance, à un malheur, tout y est parole » — ou donnera des interprétations : « le duc de Chaulieu vint trouver dans son cabinet le duc de Grandlieu qui l'attendait : « Dis donc, Henri (ces deux ducs se tutoyaient et s'appelaient par leurs noms. C'est une de ces nuances inventées pour marquer les degrés de l'intimité, repousser les envahissements de la familiarité française et humilier les amours-propres). » Il faut du reste dire que, comme les littérateurs néo-chrétiens qui attribuent à l'Église, sur les écrits des littérateurs, un pouvoir auquel les papes les plus sévères sur l'orthodoxie n'ont jamais pensé, Balzac confère aux ducs des privilèges dont Saint-Simon, qui pourtant les place si haut, eût été bien stupéfait de les voir douer : « Le duc jeta sur M Camusot un de ces rapides regards par lesquels les grands seigneurs analysent toute une existence, et souvent l'âme. Ah ! si la femme du juge avait pu connaître ce don des ducs. » Si vraiment les ducs du temps de Balzac possédaient ce don, il faut reconnaître qu'il y a, comme on dit, quelque chose de changé.

Quelquefois ce n'est pas directement que Balzac exprime cette admiration que ses moindres mots lui inspirent. Il confie l'expression de cette admiration aux personnages en scène. Il y a une nouvelle de Balzac fort célèbre appelée Autre Étude de Femme. Elle se compose de deux récits qui n'exigeraient pas grande figuration, mais presque tous les personnages de Balzac sont rangés

là autour du narrateur comme dans les « à-propos », ces « cérémonies » que la Comédie-Française donne à l'occasion d'un anniversaire, d'un centenaire. Chacun y va de sa réplique comme aussi dans les dialogues des morts, où on veut faire figurer toute une époque. À tout instant un autre paraît. De Marsay commence son récit en expliquant que l'homme d'État est une espèce de monstre de sang-froid. « Vous nous expliquez là pourquoi l'homme d'État est si rare en France, dit le vieux Lord Dudley. » Marsay poursuit : ce monstre, il l'est devenu grâce à une femme. « Je croyais que nous défaisions beaucoup plus de politique que nous n'en faisions, dit M de Montcornet en souriant. » « S'il s'agit d'une aventure d'amour, dit la baronne de Nucingen, je demande qu'on ne la coupe par aucune réflexion. » « La réflexion y est si contraire, s'écria Joseph Bridau… » « Il n'a pas voulu souper, dit M de Sérizy. » « Oh ! faites-nous grâce de vos horribles sentences, dit M de Camps en souriant. » Et à tour de rôle la princesse de Cadignan, Lady Barimore, la marquise d'Espard, M des Touches, M de Vandenesse, Blondet, Daniel d'Arthez, le marquis de Montriveau, le comte Adam Laginski, etc., viennent successivement dire leur mot, comme les sociétaires, défilant à l'anniversaire de Molière devant le buste du poète, y déposent une palme. Or, ce public un peu artificiellement rassemblé, est pour Balzac, et tout autant que Balzac lui-même dont il est le truchement, excessivement bon public. De Marsay ayant fait cette réflexion : « L'amour unique et vrai produit une sorte d'apathie corporelle en harmonie avec la contemplation dans laquelle on tombe. L'esprit complique tout, alors il se travaille lui-même, se dessine des fantaisies, en fait des réalités, des tourments, et cette jalousie est aussi charmante que gênante », un ministre étranger sourit en se rappelant, à la clarté d'un souvenir, la vérité de cette

observation. Un peu plus loin, il termine le portrait d'une de ses maîtresses par une comparaison qui n'est pas très jolie, mais qui doit plaire à Balzac, car nous en retrouvons une analogue dans Les Secrets de la Princesse de Cadignan : « Il y a toujours un fameux singe dans la plus jolie et la plus angélique des femmes. » À ces mots, dit Balzac, toutes les femmes baissèrent les yeux, comme blessées par cette cruelle vérité si cruellement observée.

« Je ne vous dis rien de la nuit ni de la semaine que j'ai passées, reprit de Marsay ; je me suis reconnu homme d'État. — Ce mot fut si bien dit que nous laissâmes tous échapper un geste d'admiration. » De Marsay explique ensuite que sa maîtresse faisait semblant de l'aimer uniquement : « Elle ne pouvait pas vivre sans moi, etc., enfin elle faisait de moi son Dieu. » Les femmes qui entendirent de Marsay parurent offensées en se voyant si bien jouées. « La femme comme il faut peut donner lieu à la calomnie, dit plus loin de Marsay, jamais à la médisance. » « Tout cela est horriblement vrai, dit la princesse de Cadignan. » (Encore cette dernière parole peut-elle se justifier par le caractère particulier de la princesse de Cadignan.) D'ailleurs Balzac ne nous avait pas laissé ignorer d'avance le régal que nous allions savourer : « C'est à Paris seulement qu'abonde cet esprit particulier… Paris, capitale du goût, connaît seul cette science qui change une conversation en une joute… Ingénieuses reparties, observations fines, railleries excellentes, peintures dessinées avec une netteté brillante, pétillèrent et se pressèrent, furent délicieusement senties et délicatement savourées. » (On a vu que sur ce point Balzac disait vrai.) Nous ne sommes pas toujours aussi prompts à l'admiration que ce public. Il est vrai que nous n'assistons pas comme eux à la mimique du narrateur, faute de laquelle, nous avertit Balzac, reste intraduisible « cette ravissante impro-

visation ». Nous sommes en effet obligés de croire Balzac sur parole quand il nous dit qu'un mot de de Marsay « fut accompagné par des mines, des poses de tête et des minauderies qui faisaient allusion » ou que « les femmes ne purent s'empêcher de rire des minauderies par lesquelles Blondet illustrait ses railleries ».

Ainsi Balzac ne veut-il pas nous laisser ignorer en rien le succès qu'eurent tous ces mots. « Ce cri naturel qui eut de l'écho chez les convives piqua leur curiosité déjà si savamment excitée… Ce mot détermina chez tous ce mouvement que les journalistes peignent ainsi dans les discours parlementaires : Profonde sensation. » Balzac veut-il par là nous retracer le succès qu'eut le récit de de Marsay, le succès qu'il eut, lui Balzac, dans cette soirée à laquelle nous n'avons pas assisté ? Cède-t-il tout simplement à l'admiration que lui inspirent les traits échappés à sa plume : il y a peut-être des deux. J'ai un ami, un des rares authentiquement géniaux que j'aie connus, et doué d'un magnifique orgueil balzacien. Redisant pour moi une conférence qu'il avait faite dans un théâtre et à laquelle je n'avais pas assisté, il s'interrompait de temps à autre pour claquer des mains là où le public avait applaudi. Mais il y mettait une telle fureur, une telle verve, un tel prolongement que je crois bien que plutôt que de me peindre fidèlement la séance, comme Balzac il s'applaudissait lui-même.

⁂

Mais précisément tout cela plaît à ceux qui aiment Balzac ; ils se redisent en souriant : « le prénom ignoble d'Amélie », « biblique, répéta Fifine étonnée », « la princesse de Cadignan était une des femmes les plus fortes sur la toilette ». Aimer Balzac ! Sainte-Beuve qui aimait tant définir ce que c'était que d'aimer quelqu'un aurait eu là un joli morceau à faire. Car les autres ro-

manciers, on les aime en se soumettant à eux, on reçoit d'un Tolstoï la vérité comme de quelqu'un de plus grand et de plus fort que soi. Balzac, on sait toutes ses vulgarités, elles nous ont souvent rebuté au début ; puis on a commencé à l'aimer, alors on sourit à toutes ces naïvetés qui sont si bien lui-même ; on l'aime, avec un tout petit peu d'ironie qui se mêle à la tendresse ; on connaît ses travers, ses petitesses, et on les aime parce qu'elles le caractérisent fortement.

Balzac, ayant gardé par certains côtés un style inorganisé, on pourrait croire qu'il n'a pas cherché à objectiver le langage de ses personnages, ou, quand il l'a fait objectif, qu'il n'a pu se tenir de faire à toute minute remarquer ce qu'il avait de particulier. Or, c'est tout le contraire. Ce même homme qui étale naïvement ses vues historiques, artistiques, etc., cache les plus profonds desseins, et laisse parler d'elle-même la vérité de la peinture du langage de ses personnages, si finement qu'elle peut passer inaperçue, et il ne cherche en rien à la signaler. Quand il fait parler la belle M Roguin qui, Parisienne d'esprit, pour Tours est la femme du préfet de la province, comme toutes les plaisanteries qu'elle fait sur l'intérieur des Rogron sont bien d'elle et non de Balzac !

Les plaisanteries des clercs, le chant de Vautrin : « Trim la la trim trim ! », la nullité de la conversation du duc de Grandlieu et du vidame de Pamiers : « Le comte de Montriveau est mort, dit le vidame, c'était un gros homme qui avait une incroyable passion pour les huîtres. — Combien en mangeait-il donc ? dit le duc de Grandlieu. — Tous les jours dix douzaines. — Sans être incommodé ? — Pas le moins du monde. — Oh ! mais c'est extraordinaire ! Ce goût ne lui a pas donné la pierre ? — Non, il s'est parfaitement porté, il est mort par accident. — Par accident ! la na-

ture lui avait dit de manger des huîtres, elles lui étaient probablement nécessaires. » Lucien de Rubempré, même dans ses apartés, a juste la gaîté vulgaire, le relent de jeunesse inculte qui doit plaire à Vautrin : « Alors, pensa Lucien, il connaît la bouillotte. » « Le voilà pris. » « Quelle nature d'Arabe ! » Lucien se dit à lui-même : « Je vais le faire poser. » « C'est un lascar qui n'est pas plus prêtre que moi. » Et de fait, Vautrin n'a pas été seul à aimer Lucien de Rubempré. Oscar Wilde, à qui la vie devait hélas apprendre plus tard qu'il est de plus poignantes douleurs que celles que nous donnent les livres, disait dans sa première époque (à l'époque où il disait : « Ce n'est que depuis l'école des lakistes qu'il y a des brouillards sur la Tamise ») : « Le plus grand chagrin de ma vie ? La mort de Lucien de Rubempré dans Splendeurs et Misères des Courtisanes. » Il y a d'ailleurs quelque chose de particulièrement dramatique dans cette prédilection et cet attendrissement d'Oscar Wilde, au temps de sa vie brillante, pour la mort de Lucien de Rubempré. Sans doute, il s'attendrissait sur elle, comme tous les lecteurs, en se plaçant au point de vue de Vautrin, qui est le point de vue de Balzac. Et à ce point de vue d'ailleurs, il était un lecteur particulièrement choisi et élu pour adopter ce point de vue plus complètement que la plupart des lecteurs. Mais on ne peut s'empêcher de penser que, quelques années plus tard, il devait être Lucien de Rubempré lui-même. Et la fin de Lucien de Rubempré à la Conciergerie, voyant toute sa brillante existence mondaine écroulée sur la preuve qui est faite qu'il vivait dans l'intimité d'un forçat, n'était que l'anticipation — inconnue encore de Wilde, il est vrai — de ce qui devait précisément arriver à Wilde.

Dans cette dernière scène de cette première partie de la Tétralogie de Balzac (car dans Balzac, c'est rarement le roman qui est

l'unité ; le roman est constitué par un cycle, dont un roman n'est qu'une partie) chaque mot, chaque geste, a ainsi des dessous dont Balzac n'avertit pas le lecteur et qui sont d'une profondeur admirable. Ils relèvent d'une psychologie si spéciale, et qui, sauf par Balzac, n'a jamais été faite par personne, qu'il est assez délicat de les indiquer. Mais tout, depuis la manière dont Vautrin arrête sur la route Lucien qu'il ne connaît pas et dont le physique seul a donc pu l'intéresser, jusqu'à ces gestes involontaires par lesquels il lui prend le bras, ne trahit-il pas le sens très différent et très précis des théories de domination, d'alliance à deux dans la vie, etc., dont le faux chanoine colore aux yeux de Lucien, et peut-être aux siens mêmes, une pensée inavouée. La parenthèse à propos de l'homme qui a la passion de manger du papier n'est-elle pas aussi un trait de caractère admirable de Vautrin et de tous ses pareils, une de leurs théories favorites, le peu qu'ils laissent échapper de leur secret ? Mais le plus beau sans conteste est le merveilleux passage où les deux voyageurs passent devant les ruines du château de Rastignac. J'appelle cela la Tristesse d'Olympio de l'Homosexualité : Il voulut tout revoir, l'étang près de la source. On sait que Vautrin, à la pension Vauquer, dans Le Père Goriot, a formé sur Rastignac, et inutilement, le même dessein de domination qu'il a maintenant sur Lucien de Rubempré. Il a échoué, mais Rastignac n'en a pas moins été fort mêlé à sa vie ; Vautrin a fait assassiner le fils Taillefer pour lui faire épouser Victorine. Plus tard, quand Rastignac sera hostile à Lucien de Rubempré, Vautrin, masqué, lui rappellera certaines choses de la Pension Vauquer et le contraindra à protéger Lucien, et même après la mort de Lucien, Rastignac souvent fera appeler Vautrin dans une rue obscure.

⁂

De tels effets ne sont guère possibles que grâce à cette admirable invention de Balzac d'avoir gardé les mêmes personnages dans tous ses romans. Ainsi un rayon détaché du fond de l'œuvre, passant sur toute une vie, peut venir toucher, de sa lueur mélancolique et trouble, cette gentilhommière de Dordogne et cet arrêt des deux voyageurs. Sainte-Beuve n'a absolument rien compris à ce fait de laisser les noms aux personnages : « Cette prétention l'a finalement conduit à une idée des plus fausses et des plus contraires à l'intérêt, je veux dire à faire reparaître sans cesse d'un roman à l'autre les mêmes personnages, comme des comparses déjà connus. Rien ne nuit plus à la curiosité qui naît du nouveau et à ce charme de l'imprévu qui fait l'attrait du roman. On se trouve à tout bout de champ en face des mêmes visages. » C'est l'idée de génie de Balzac que Sainte-Beuve méconnaît là. Sans doute, pourra-t-on dire, il ne l'a pas eue tout de suite. Telle partie de ses grands cycles ne s'y est trouvée rattachée qu'après coup. Qu'importe. L'Enchantement du Vendredi saint est un morceau que Wagner écrivit avant de penser à faire Parsifal et qu'il y introduisit ensuite. Mais les ajoutages, ces beautés rapportées, les rapports nouveaux aperçus brusquement par le génie entre les parties séparées de son œuvre qui se rejoignent, vivent et ne pourraient plus se séparer, ne sont-ce pas de ses plus belles intuitions ? La sœur de Balzac nous a raconté la joie qu'il éprouva le jour où il eut cette idée, et je la trouve aussi grande ainsi que s'il l'avait eue avant de commencer son œuvre. C'est un rayon qui a paru, qui est venu se poser à la fois sur diverses parties ternes jusque-là de sa création, les a unies, fait vivre, illuminées, mais ce rayon n'en est pas moins parti de sa pensée.

Les autres critiques de Sainte-Beuve ne sont pas moins absurdes. Après avoir reproché à Balzac ces « délices de style » dont

malheureusement il est dépourvu, il lui reproche des fautes de goût, ce qui chez lui est trop réel, mais, comme exemple, il cite une phrase qui dépend d'un de ces morceaux admirablement écrits comme il y en a tout de même beaucoup chez Balzac, où la pensée a refondu, unifié le style, où la phrase est faite : ces vieilles filles « logées toutes dans la ville de manière à y figurer les vaisseaux capillaires d'une plante aspirant avec la soif d'une feuille pour la rosée, les nouvelles, les secrets de chaque ménage, les pompaient et les transmettaient machinalement à l'abbé Troubert, comme les feuilles communiquent à la tige la fraîcheur qu'elles ont absorbée ». Et quelques pages plus loin, la phrase incriminée par Sainte-Beuve : « telle était la substance des phrases jetées en avant par les tuyaux capillaires du grand conciliabule femelle et complaisamment répétées par la ville de Tours ». Il ose donner comme raison de succès qu'il a flatté les infirmités des femmes, celles qui commencent à ne plus être jeunes (La Femme de trente ans) : « Mon sévère ami disait : Henri IV a conquis son royaume ville à ville, M. de Balzac a conquis son public maladif par infirmités. Aujourd'hui les femmes de trente ans, demain celles de cinquante (il y a même eu celles de soixante), après-demain les chlorotiques, dans Claës les contrefaites, etc. » Et il ose ajouter une autre raison de la vogue rapide de Balzac par toute la France : « C'est son habileté dans le choix successif des lieux où il établit la suite de ses récits. » On montrera au voyageur dans une des rues de Saumur la maison d'Eugénie Grandet, à Douai probablement on désigne déjà la maison Claës. De quel doux orgueil a dû sourire, tout indulgent tourangeau qu'il est, le possesseur de la Grenadière. Cette flatterie adressée à chaque ville où l'auteur pose ses personnages lui en vaut la conquête. Que parlant de Musset qui dit qu'il aime les bonbons et les roses, etc., il ajoute :

« Quand on a aimé tant de choses… », on le comprend. Mais qu'il veuille faire un grief à Balzac de l'immensité même de son dessein, de la multiplicité de ses peintures, qu'il appelle cela un pêle-mêle effrayant : « Ôtez de ses contes La Femme de trente ans, La Femme abandonnée, Le Réquisitionnaire, La Grenadière, Les Célibataires ; ôtez de ses romans l'histoire de Louis Lambert et Eugénie Grandet, son chef-d'œuvre, quelle foule de volumes, quelle nuée de contes, de romans de toutes sortes, drolatiques, économiques, philosophiques, magnétiques et théosophiques il reste encore ! » Or, c'était cela la grandeur même de l'œuvre de Balzac. Sainte-Beuve a dit qu'il s'est jeté sur le xix siècle comme sur son sujet, que la société est femme, qu'elle voulait son peintre, qu'il l'a été, qu'il n'a rien eu de la tradition en la peignant, qu'il a renouvelé les procédés et les artifices du pinceau à l'usage de cette ambitieuse et coquette société qui tenait à ne dater que d'elle-même et à ne ressembler qu'à elle. Or, Balzac ne s'est pas proposé cette simple peinture, au moins dans le simple sens de peindre des portraits fidèles. Ses livres résultaient de belles idées, d'idées de belles peintures si l'on veut (car il concevait souvent un art dans la forme d'un autre) mais alors d'un bel effet de peinture, d'une grande idée de peinture. Comme il voyait dans un effet de peinture une belle idée, de même il pouvait voir dans une idée de livre un bel effet. Il se représentait à lui-même un tableau où il y a quelque originalité saisissante et qui émerveillera. Imaginons aujourd'hui un littérateur à qui l'idée serait venue de traiter vingt fois, avec des lumières diverses, le même thème, et qui aurait la sensation de faire quelque chose de profond, de subtil, de puissant, d'écrasant, d'original, de saisissant, comme les cinquante cathédrales ou les quarante nénuphars de Monet. Amateur passionné de peinture, il avait parfois joie à penser que lui aussi

avait une belle idée de tableau, d'un tableau dont on raffolerait. Mais toujours c'était une idée, une idée dominante, et non une peinture non préconçue comme le croit Sainte-Beuve. À ce point de vue Flaubert même avait moins cette idée préconçue que lui. Couleur de Salammbô, Bovary. Commencement d'un sujet qui ne lui plaît pas, prend n'importe quoi pour travailler. Mais tous les grands écrivains se rejoignent par certains points, et sont comme les différents moments, contradictoires parfois, d'un seul homme de génie qui vivrait autant que l'humanité. Où Flaubert rejoint Balzac, c'est quand il dit : « Il me faut une fin splendide pour Félicité. »

Cette réalité selon la vie des romans de Balzac, fait qu'il donnent pour nous une sorte de valeur littéraire à mille choses de la vie qui jusque-là nous paraissaient trop contingentes. Mais c'est justement la loi de ces contingences qui est dégagée dans son œuvre. Ne reparlons pas des événements, des personnages balzaciens. Nous ne disons jamais, nous deux, n'est-ce pas, que des choses que les autres n'ont pas dites. Mais par exemple, une femme de mauvaise vie qui a lu Balzac et qui, dans un pays où elle n'est pas connue, éprouve un amour sincère qui lui est rendu ; ou même étendons la chose à un homme qui a un vilain passé, ou une mauvaise réputation politique par exemple, et qui, dans un pays où il n'est pas connu, forme de douces amitiés, se voit entouré de relations agréables, et pense que bientôt, quand ces gens vont demander qui il est, on va peut-être se détourner de lui, et cherche aux moyens de détourner l'orage. Dans les routes de cette villégiature qu'il va quitter et où bientôt peut-être de fâcheux renseignements sur lui vont parvenir, il promène solitaire une mélancolie inquiète mais qui n'est pas sans charmes, car il a lu Les Secrets de la Princesse de Cadignan, il sait qu'il

participe à une situation en quelque sorte littéraire et qui prend par là quelque beauté. À son inquiétude, tandis que la voiture le long des routes d'automne l'amène vers les amis encore confiants, se mêle un charme que n'aurait pas la tristesse de l'amour, si la poésie n'existait pas. À plus forte raison si ces crimes qu'on lui reproche sont imaginaires est-il impatient de l'heure où ses fidèles d'Arthez recevront le baptême de la boue, de Rastignac et de Marsay. La vérité en quelque sorte contingente et individuelle des situations, qui fait qu'on peut mettre des noms propres sur tant de situations comme, par exemple, celle de Rastignac épousant la fille de sa maîtresse Delphine de Nucingen, ou de Lucien de Rubempré arrêté à la veille d'épouser M de Grandlieu, ou de Vautrin héritant de Lucien de Rubempré dont il cherchait à faire la fortune, comme la fortune des Lanty fondée sur l'amour du cardinal pour un castrat, le petit vieillard à qui chacun rend des devoirs, là est frappante. Il a de ces fines vérités cueillies dans la superficie de la vie mondaine et toutes à un degré de généralité assez grand, pour qu'après très longtemps on puisse se dire : comme c'est vrai ! (Dans Une Fille d'Ève, les deux sœurs, M de Vandenesse et M du Tillet, si différemment mariées et qui pourtant s'adorent, et, par suite des révolutions, le beau-frère sans naissance, du Tillet, devenant pair quand Félix de Vandenesse ne l'est plus — et les deux belles-sœurs, la comtesse et la marquise de Vandenesse, ayant des désagréments à cause de la similitude des noms.) Il en est de plus profondes comme Paquita Valdès aimant précisément l'homme qui ressemble à la femme avec qui elle vit, comme Vautrin entretenant la femme qui peut voir tous les jours son Sallenauve, son fils ; comme Sallenauve épousant la fille de M de l'Estorade. Là, sous l'action apparente et

extérieure du drame, circulent des mystérieuses lois de la chair et du sentiment.

La seule chose qui effraye un peu dans cette interprétation de son œuvre, c'est que c'est justement ces choses-là dont il n'a jamais parlé dans sa correspondance, où il dit des moindres livres que c'est sublime, où il parle avec le plus grand dédain de La Fille aux Yeux d'or, et pas un mot sur la fin d'Illusions perdues, sur l'admirable scène dont j'ai parlé. Le caractère d'Ève, qui nous semble insignifiant, lui paraît, dirait-on, une autre trouvaille. Mais tout cela peut tenir au hasard des lettres que nous avons, et même de celles qu'il écrivait.

Sainte-Beuve, avec Balzac, fait comme toujours. Au lieu de parler de la femme de trente ans de Balzac, il parle de la femme de trente ans en dehors de Balzac, et après quelques mots sur Balthazar Claës (de La Recherche de l'Absolu) il parle d'un Claës de la vie réelle qui a précisément laissé un ouvrage sur sa propre Recherche de l'Absolu, et donne de longues citations sur cet opuscule, naturellement sans valeur littéraire. Du haut de sa fausse et pernicieuse idée de dilettantisme littéraire, il juge à faux la sévérité de Balzac pour Steinbock de La Cousine Bette, simple amateur qui ne réalise pas, qui ne produit pas, qui ne comprend pas qu'il faut se donner tout entier à l'art pour être un artiste. Sainte-Beuve à ce propos s'élève avec une dignité froissée contre les expressions de Balzac qui dit : « Homère… vivait en concubinage avec la Muse. » Le mot n'est peut-être pas très heureux. Mais en réalité, il ne peut y avoir d'interprétation des chefs-d'œuvre du passé que si on les considère du point de vue de celui qui les écrivait, et non du dehors, à une distance respectueuse, avec une déférence académique. Que les conditions extérieures

de la production littéraire aient changé au cours du dernier siècle, que le métier d'homme de lettres soit devenu chose plus absorbante et exclusive, c'est possible. Mais les lois intérieures, mentales, de cette production n'ont pas pu changer. Un écrivain, qui aurait par moments du génie pour pouvoir mener le reste du temps une vie agréable de dilettantisme mondain et lettré, est une conception aussi fausse et naïve que celle d'un saint, ayant la vie morale la plus élevée pour pouvoir mener au paradis une vie de plaisirs vulgaires. On est plus près de comprendre les grands hommes de l'antiquité en les comprenant comme Balzac qu'en les comprenant comme Sainte-Beuve. Le dilettantisme n'a jamais rien créé. Horace même était certainement plus près de Balzac que de M. Daru ou de M. Molé.

Le Balzac de monsieur de Guermantes

Balzac naturellement, comme les autres romanciers, et plus qu'eux, a eu un public de lecteurs qui ne cherchaient pas dans ses romans une œuvre littéraire, mais de simple intérêt d'imagination et d'observation. Pour ceux-là, les défauts de son style ne les arrêtaient pas, mais plutôt ses qualités et sa recherche. Dans la petite bibliothèque du second, où, le dimanche, M. de Guermantes court se réfugier au premier coup de timbre des visiteurs de sa femme, et où on lui apporte son sirop et ses biscuits à l'heure du goûter, il a tout Balzac, dans une reliure en veau doré avec une étiquette de cuir vert, de chez M. Béchet ou Werdet, ces éditeurs à qui il écrit pour leur annoncer l'effort surhumain qu'il va faire de leur envoyer cinq feuillets au lieu de trois d'une œuvre appelée au plus grand retentissement, et à qui il réclame en

échange un supplément de prix. Souvent, quand je venais voir M de Guermantes, quand elle sentait que les visiteurs m'ennuyaient, elle me disait : « Voulez-vous monter voir Henri ? Il dit qu'il n'est pas là, mais vous, il sera ravi de vous voir ! » (déchirant ainsi d'un coup les mille précautions que prenait M. de Guermantes pour qu'on ne sût pas qu'il était à la maison et qu'on ne pût trouver impoli qu'il ne se montrât pas). « Vous n'avez qu'à vous faire conduire à la bibliothèque du second, vous le trouverez en train de lire Balzac. » « Ah ! si vous mettez mon mari sur Balzac ! » disait-elle souvent, d'un air d'effroi et de congratulation, comme si Balzac avait été à la fois un contre-temps qui empêchait de sortir à l'heure et faisait manquer la promenade et aussi une sorte de faveur particulière à M. de Guermantes, qu'il n'accordait pas à tout le monde, et dont je devais me trouver bien heureux d'être gratifié.

Mde Guermantes expliquait aux personnes qui ne savaient pas : « C'est que mon mari, vous savez, quand on le met sur Balzac, c'est comme le stéréoscope ; il vous dira d'où vient chaque photographie, le pays qu'elle représente ; je ne sais pas comment il peut se rappeler tout cela, et pourtant c'est bien différent de Balzac, je ne comprends pas comment il peut mener des choses si différentes de front. » Une parente désagréable, la baronne des Tapes, prenait toujours à ce moment une expression glaciale, l'air de ne pas entendre, d'être absente et cependant blâmer, car elle estimait que Pauline se rendait ridicule et manquait de tact en disant cela, M. de Guermantes « menant de front », en effet, beaucoup d'aventures qui étaient peut-être plus fatigantes et qui auraient dû plus attirer l'attention de sa femme que la lecture de Balzac et le maniement du stéréoscope. À vrai dire j'étais dans les privilégiés, puisqu'il suffisait que je fusse là pour consentir à

montrer le stéréoscope. Le stéréoscope contenait des photographies d'Australie que je ne sais qui avait rapportées à M. de Guermantes, mais il les eût prises lui-même devant des sites qu'il eût le premier explorés, défrichés et colonisés, que le fait de « montrer le stéréoscope » n'aurait pas paru une communication plus précieuse, plus directe, et plus difficile à obtenir de la science de M. de Guermantes. Certainement, si chez Victor Hugo un convive souhaitait après le dîner qu'il donnât lecture d'un drame inédit, il n'éprouvait pas autant de timidité devant l'énormité de sa proposition que l'audacieux qui demandait chez les Guermantes si, après dîner, le comte ne montrerait pas le stéréoscope. M de Guermantes levait les bras en l'air d'un air de dire : « Vous en demanderez tant ! » Et certains jours spéciaux, quand on voulait honorer particulièrement un invité ou reconnaître de ces services qu'on n'oublie pas, la comtesse chuchotait d'un air intimidé, confidentiel, et émerveillé, comme n'osant pas encourager sans être absolument sûre de trop grandes espérances, mais on sentait bien que même pour le dire dubitativement il fallait qu'elle en fût sûre : Je crois qu'après le dîner Monsieur de Guermantes montrera le stéréoscope. » Et si M. de Guermantes le montrant pour moi, elle disait : « Dame, que voulez-vous, pour ce petit-là, vous savez, je ne sais pas ce que mon mari ne ferait pas. » Et les personnes présentes me regardaient avec envie, et une certaine cousine pauvre de Villeparisis qui aimait beaucoup flatter les Guermantes disait sur un ton de marivaudage piqué : « Mais Monsieur n'est pas le seul, je me rappelle très bien que mon cousin a montré le stéréoscope pour moi, il y a deux ans, vous ne vous rappelez pas ? Oh ! moi je n'oublie pas ces choses-là, j'en suis très fière ! » Mais la cousine n'était pas admise à monter dans la bibliothèque du second.

La pièce était fraîche, les volets étaient toujours fermés, la fenêtre aussi s'il faisait très chaud dehors. S'il pleuvait, la fenêtre était ouverte ; on entendait la pluie couler sur les arbres, mais même si elle cessait, le comte n'ouvrait pas les volets, dans sa peur qu'on pût l'apercevoir d'en bas et savoir qu'il était là. Si je m'approchais de la fenêtre, il me tirait précipitamment : « Prenez garde qu'on ne vous voie, on devinerait que je suis là », ne sachant pas que sa femme avait dit devant tout le monde : « Montez donc au second voir mon mari. » Je ne dis pas que le bruit de la pluie tombant par la fenêtre dévidât en lui ce parfum ténu et glacé, la substance fragile et précieuse que Chopin étire jusqu'au bout dans son célèbre morceau La Pluie. Chopin, ce grand artiste maladif, sensible, égoïste et dandy qui déploie pendant un instant doucement dans sa musique les aspects successifs et contrastés d'une disposition intime qui change sans cesse et n'est pendant plus d'un moment doucement progressive sans que vienne l'arrêter, se heurtant à elle et s'y juxtaposant, une toute différente, mais toujours avec un accent intime maladif, et replié sur soi-même dans ses frénésies d'action, avec toujours de la sensibilité et jamais de cœur, souvent de furieux élans, jamais la détente, la douceur, la fusion à quelque chose d'autre que soi qu'a Schumann. Musique douce comme le regard d'une femme qui voit que le ciel est gâté pour toute la journée, et dont le seul mouvement est comme le geste de la main qui dans la pièce humide serre à peine sur ses épaules une fourrure précieuse, sans avoir le courage, dans cette anesthésie de toute chose à laquelle elle participe, de se lever, d'aller dire dans la chambre à côté la parole de réconciliation, d'action, de chaleur et de vie, et qui laisse sa volonté s'affaiblir et son corps se glacer de seconde en seconde, comme si chaque larme qu'elle ravale, chaque seconde qui passe,

chaque goutte de pluie qui tombe était une des gouttes de son sang qui s'échappait, la laissant plus faible, plus glacée, plus sensible à la douceur maladive de la journée.

D'ailleurs la pluie qui tombe sur des arbres où les corolles et les feuilles restées dehors semblent comme la certitude et la promesse indestructible et fleurie du soleil et de la chaleur qui va bientôt revenir, cette pluie n'est guère que le bruit d'un arrosage un peu long auquel on assiste sans tristesse. Mais soit qu'il entrât ainsi par la fenêtre ouverte, soit que, dans les brûlants après-midi ensoleillés, on entendît dans le lointain une musique militaire ou foraine comme une bordure éclatante à la chaleur poussiéreuse, M. de Guermantes aimait certainement le séjour dans la bibliothèque, depuis le moment où, en arrivant et fermant les volets, il chassait le soleil étendu sur son canapé et sur la vieille carte royale de l'Anjou pendue au-dessus, ayant l'air de lui dire : « Ôte-toi de là que je m'y mette », jusqu'au moment où il demandait ses affaires et faisait dire au cocher d'atteler.

Si c'était l'heure où mon père sortait pour ses affaires, comme il le connaissait un peu et avait souvent des services de voisin à lui demander, il courait à lui, lui arrangeait le col de son pardessus et ne se contentait pas de lui serrer la main, mais la lui retenait dans la sienne et le menait ainsi en laisse de la porte de l'escalier à la loge du concierge. Car certains grands seigneurs, dans leur désir de flatter en montrant qu'ils ne voient aucune distance entre eux et vous, ont des complaisances de valet et jusqu'à une impudeur de courtisane. Le comte avait l'inconvénient d'avoir toujours les mains humides, de sorte que mon père faisait semblant de ne pas le voir, de ne pas entendre ses paroles, allait jusqu'à ne pas répondre s'il lui parlait. L'autre ne se démontait pas

et disait seulement : je crois qu'il est « absorbé », et retournait à ses chevaux.

Plusieurs fois ils avaient envoyé des coups de pied dans la boutique du fleuriste, cassé un vitrage et des pots. Le comte n'avait rien consenti que sous la menace d'un procès et trouvait que c'était abominable de la part du fleuriste « quand on savait tout ce que M la comtesse avait fait pour la maison et pour le quartier ». Mais le fleuriste qui semblait n'avoir au contraire aucune notion de ce que la comtesse « faisait pour la maison et pour le quartier », et qui trouvait même extraordinaire qu'elle ne lui prît jamais de fleurs pour ses réceptions avait envisagé la chose à un autre point de vue, ce qui faisait que le comte le trouvait abominable. De plus, il disait toujours « Monsieur » et jamais « Monsieur le Comte ». Le comte ne s'en plaignait pas, mais un jour que le vicomte de Praus qui venait de s'installer au quatrième et qui causait avec le comte demandait une fleur, le fleuriste qui ne savait pas encore bien le nom dit : « Monsieur Praus. » Le comte par amabilité pour le vicomte éclata de rire : « Monsieur Praus, c'est trouvé ! Ah ! par le temps qui court, estimez-vous heureux que ce ne soit pas encore le citoyen Praus. »

Le comte déjeunait tous les jours au cercle, sauf le dimanche où il déjeunait avec sa femme. Pendant la belle saison, la comtesse recevait tous les jours de deux à trois heures. Le comte allait fumer un cigare au jardin demandant au jardinier : « Qu'est-ce que cette fleur ? Est-ce que nous aurons des pommes cette année ? » et le vieux jardinier, ému comme s'il voyait le comte pour la première fois, lui répondait d'un air encore plus reconnaissant que respectueux, comme si devant cette marque de son intérêt pour elles, il le devait remercier au nom des fleurs. Au

premier coup du timbre annonçant les premières visites pour la comtesse, il remontait précipitamment dans son cabinet, cependant que les domestiques s'apprêtaient à apporter au jardin le vichy-cassis et l'eau minérale.

Souvent le soir on apercevait dans l'étroit petit jardin le duc de X... ou le marquis de Y... qui venaient plusieurs fois par semaine ; âgés, ils s'imposaient la fatigue de s'habiller, de se tenir toute la soirée sur une chaise peu confortable, dans ce tout petit bout de jardin, avec la seule perspective du cassis, quand, dans tant de maisons luxueuses de grands financiers, on aurait été si heureux de les avoir en veston, dans de doux sophas, avec un luxe de boissons et des cigares. Mais le bifteck et le café sans association d'idées d'encanaillement, tel était évidemment le plaisir qu'ils y trouvaient. C'étaient des hommes instruits et quand le comte pour le besoin de ses amours ramenait de temps en temps un jeune homme « que personne ne connaissait », ils savaient le charmer en l'entretenant des sujets qui lui fussent familiers (« Vous êtes architecte, Monsieur ? ») avec beaucoup de savoir, de goût et même une amabilité dont un adieu extrêmement froid marquait la terminaison ; cependant une fois que le nouveau venu était parti, ils en parlaient avec la plus grande bienveillance, comme pour justifier la fantaisie qu'on avait eue de le faire entrer, faisant l'éloge de son intelligence, de ses manières et prononçant plusieurs fois son nom comme pour s'exercer, comme un mot nouveau, étranger et précieux qu'on viendrait d'acquérir. On parlait des mariages projetés dans la famille, le jeune homme étant toujours un excellent sujet, on était content pour Isabelle, on discutait si c'était sa fille qui faisait le beau mariage au point de vue du nom. Tous ces gens qui étaient nobles et riches faisaient valoir la noblesse et la fortune de gens qui n'en avaient

certainement pas plus qu'eux, comme s'ils eussent été bien heureux d'être de même. Le comte disait : « C'est qu'il a une immense fortune », ou « C'est tout ce qu'il y a de plus ancien comme nom, apparenté à tout ce qu'il y a de mieux, c'est ce qu'il y a de plus grand », alors qu'il était certainement aussi bien né et avait d'aussi belles alliances.

Si la comtesse faisait quelque chose qu'on désapprouvait, on ne la blâmait pas, on ne disait jamais son avis sur une chose que le comte ou la comtesse faisaient, cela faisait partie de la bonne éducation. La conversation était d'ailleurs fort lente, à voix assez basse. Seule la question des parentés incendiait instantanément le comte. « Mais c'est ma cousine ! » s'écriait-il à un nom prononcé, comme s'il s'agissait d'une chance inespérée et d'un ton qui donnait envie de lui répondre : « Mais je ne dis pas le contraire. » Il le disait du reste plutôt à des étrangers, car le duc de X… et le marquis Y… n'avaient rien à apprendre de lui à ce sujet. Quelquefois pourtant ils allaient au-devant et disaient : « Mais c'est votre cousine, Astolphe, par les Montmorency. — Mais naturellement », s'exclamait Astolphe, craignant que l'affirmation du duc de X… ne fût pas absolument certaine.

La comtesse affectait une jolie manière « terrienne » de parler. Elle disait : « C'est une cousine à Astolphe, elle est bête comme eun oie. C'est su le champ de courses, la duchesse de Rouen (pour Rohan). » Mais elle avait un joli langage. La conversation du comte au contraire, vulgaire au possible, permettait de recueillir presque tous les parasites du langage, comme certaines plages sont favorables aux zoologistes pour y trouver de grandes quantités de mollusques. « Ma tante de Villeparisis, qui est une bonne pièce », ou « qui en a de bonnes », ou « qui est une fine

mouche », ou « qui est une bonne peste », « je vous assure qu'il ne lui demanda pas son reste », « il court encore ». Si la simple suppression d'un article, le passage d'un singulier au pluriel rendait un mot plus vulgaire, on peut être sûr que c'était cette forme de langage que le mot prenait chez lui. Il aurait été naturel de dire qu'un cocher sortait de chez les Rothschild. Il disait : « Il sort de chez Rothschild », n'entendant pas par là tel Rothschild qu'il avait connu, mais disant par la voix de l'homme du commun, né noble et élevé chez les Jésuites, mais tout de même du commun qu'il était, « Rothschild ». Dans les phrases où la moustache passe mieux au pluriel, c'était porter « la moustache ». Si on lui disait de prendre le bras d'une maîtresse de maison et qu'il y eût le duc de X... il disait : « Je ne veux pas passer avant le duc de X... » Quand il écrivait, cela s'aggravait, les mots ne lui représentant jamais leur sens exact, il les accouplait toujours avec un mot d'une autre série. « Voulez-vous venir me trouver à l'Agricole, puisque depuis l'année dernière je fais partie de cet endroit » ; « je regrette de n'avoir pu faire connaissance de Monsieur Bourget, j'aurais été heureux de serrer la main de cet esprit si distingué », « votre lettre est charmante, surtout la péroraison », « je regrette de n'avoir pu applaudir la curieuse audition (il est vrai qu'il ajoutait, comme des gants gris perle sur une main sale : de ces exquises musiques) ». Car il trouvait raffiné de dire « des musiques » et au lieu de « mes sentiments distingués » « mes distingués sentiments ».

Mais d'ailleurs sa conversation se composait beaucoup moins de mots que de noms. Il connaissait tant de monde qu'à l'aide de la jonction « précisément » il pouvait amener immédiatement ce que dans le monde on appelait une « anecdote », et qui était généralement quelque chose comme ceci : « Mais précisément

en 186..., voyons 67, j'étais à dîner chez la grande-duchesse de Bade, la sœur précisément du Prince, alors de Weimar, depuis prince héritier, qui a épousé ma nièce Villeparisis ; je me souviens parfaitement que la grande-duchesse qui était fort aimable et qui avait eu la bonté de me placer à côté d'elle voulut bien me dire que la seule manière de garder les fourrures, pardonnez-moi cette expression un peu vulgaire, elle ne craignait pas quelquefois d'emporter le morceau, était d'y mettre au lieu de naphtaline, de la pelure de radis pelés. Je vous réponds que cela n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Du reste, nous avons donné la recette à Ketty de Dreux-Brezé et à Loulou de la Chapelle-Marinière-sur-Avre qui en ont été enchantées, n'est-ce pas, Floriane ? » Et la comtesse avec simplicité disait : « Oui, c'est excellent. Essayez donc pour vos fourrures, Juliette, vous verrez. Voulez-vous que je vous en fasse envoyer un peu ? Les domestiques les préparent très bien ici et ils pourraient apprendre aux vôtres ? Ce n'est rien une fois qu'on sait. »

⁂

Quelquefois le marquis était venu voir son frère ; dans ce cas ils « se mettaient » volontiers sur Balzac, car c'était une lecture de leur temps, ils avaient lu ces livres-là dans la bibliothèque de leur père, celle précisément qui était maintenant chez le comte qui en avait hérité. Leur goût pour Balzac avait gardé, dans sa naïveté première, les préférences des lectures d'alors, avant que Balzac ne fût devenu un grand écrivain, et soumis comme tel aux variations du goût littéraire. Quand quelqu'un disait Balzac, le comte, si la personne était persona grata, citait quelques titres, et ce n'étaient pas ceux des romans de Balzac que nous admirons le plus. Il disait : « Ah ! Balzac ! Balzac ! Il faudrait du temps ! Le

Bal de Sceaux par exemple ! Vous avez lu Le Bal de Sceaux ? C'est charmant ! » Il est vrai qu'il disait de même du Lys dans la Vallée : « M de Mortsauf ! Vous n'avez pas lu tout cela, vous autres, hein ! Charles (interpellant son frère), M de Mortsauf, Le Lys dans la Vallée, c'est charmant ! » Il parlait aussi du Contrat de Mariage qu'il appelait de son premier titre « La Fleur des Pois » et aussi de La Maison du Chat-qui-pelote. Les jours où il était tout à fait mis sur Balzac, il citait aussi des œuvres qui à vrai dire ne sont pas de Balzac, mais de Roger de Beauvoir et de Céleste de Chabrillan. Mais il faut dire à son excuse que la petite bibliothèque, où on lui montait le sirop et les biscuits et où les jours de pluie, par la fenêtre ouverte, s'il n'y avait personne qui pût le voir d'en bas, il recevait les saluts du peuplier fouetté par le vent qui faisait la révérence trois fois par minute, était pourvue à la fois des œuvres de Balzac, d'Alphonse Karr, de Céleste de Chabrillan, de Roger de Beauvoir et d'Alexandre Duval, tous reliés pareils. Quand on les ouvrait et que le même papier mince couvert de grands caractères vous présentait le nom de l'héroïne, absolument comme si ce fût elle-même qui se fût présentée à vous sous cette apparence portative et confortable, accompagnée d'une légère odeur de colle, de poussière et de vieillesse qui était comme l'émanation de son charme, il était bien difficile d'établir entre ces livres une division prétendue littéraire qui reposait artificiellement sur des idées étrangères à la fois au sujet du roman et à l'apparence des volumes ! Et Blanche de Mortsauf, etc., employaient pour s'adresser à vous des caractères d'une netteté si persuasive (le seul effort que vous aviez à faire pour les suivre était de tourner ce papier que la vieillesse avait rendu transparent et doré, mais qui gardait le moelleux d'une mousseline) qu'il était impossible de ne pas croire que le conteur ne fût pas le

même et qu'il n'y eût pas une parenté beaucoup plus étroite entre Eugénie Grandet et la duchesse de Mers, qu'entre Eugénie Grandet et un roman de Balzac à un franc.

Je dois avouer que je comprends M. de Guermantes, moi qui ai lu pendant toute mon enfance de la même manière, pour qui Colomba a été si longtemps « le volume où on ne me permettait pas de lire la Vénus d'Ille » (on, c'était toi !). Ces volumes où on a lu un ouvrage la première fois, c'est comme la première robe où on a vu une femme, ils nous disent ce que ce livre était pour nous alors, ce que nous étions pour lui. Les rechercher est ma seule manière d'être bibliophile. L'édition où j'ai lu un livre pour la première fois, l'édition où il m'a donné une impression originale, voilà les seules « premières » éditions, les « éditions originales » dont je suis amateur. Encore est-ce assez pour moi de me souvenir de ces volumes-là. Leurs vieilles pages sont si poreuses au souvenir que j'aurais peur qu'ils absorbent aussi les impressions d'aujourd'hui et que je n'y retrouve plus mes impressions d'autrefois. Je veux, chaque fois que j'y penserai, qu'ils s'ouvrent sur la page où je les fermais près de la lampe, ou sur le fauteuil d'osier du jardin, quand papa me disait : « Tiens-toi droit. »

Et je me demande quelquefois si encore aujourd'hui ma manière de lire ne ressemble pas plus à celle de M. de Guermantes qu'à celles des critiques contemporains. Un ouvrage est encore pour moi un tout vivant, avec qui je fais connaissance dès la première ligne, que j'écoute avec déférence, à qui je donne raison tant que je suis avec lui, sans choisir et sans discuter. Quand je vois M. Faguet dire dans ses Essais de Critique que le premier volume du Capitaine Fracasse est admirable et que le second est insipide, que dans Le Père Goriot tout ce qui se rapporte à Goriot

est de premier ordre et tout ce qui se rapporte à Rastignac du dernier (ordre), je suis aussi étonné que si j'entendais dire que les environs de Combray étaient laids du côté de Méséglise mais beaux du côté de Guermantes. Quand M. Faguet continue en disant que les amateurs ne lisent pas Le Capitaine Fracasse au-delà du premier volume, je ne peux que plaindre les amateurs, moi qui ai tant aimé le second, mais quand il ajoute que le premier volume a été écrit pour les amateurs et le second pour les écoliers, ma pitié pour les amateurs se change en mépris pour moi-même, car je découvre combien je suis resté écolier. Enfin quand il assure que c'est avec le plus profond ennui que Gautier a écrit ce second volume, je suis bien étonné que cela ait jamais pu être si ennuyeux d'écrire une chose qui fût plus tard si amusante à lire.

Ainsi de Balzac, où Sainte-Beuve et Faguet distinguent et démêlent, trouvent que le commencement est admirable et que la fin ne vaut rien. Le seul progrès que j'aie pu faire à ce point de vue depuis mon enfance, et le seul point par où, si l'on veut, je me distingue de M. de Guermantes, c'est que ce monde inchangeable, ce bloc dont on ne peut rien distraire, cette réalité donnée, j'en ai un peu étendu les bornes, ce n'est plus pour moi un seul livre, c'est l'œuvre d'un auteur. Je ne sais pas voir entre ses différents ouvrages de bien grandes différences. Les critiques qui trouvent comme M. Faguet que Balzac a écrit dans Un Ménage de Garçon un chef-d'œuvre, et dans Le Lys dans la Vallée le plus mauvais ouvrage qui soit, m'étonnent autant que M de Guermantes, qui trouvait que certains soirs le duc de X… avait été intelligent et que tel autre jour il avait été bête. Moi, l'idée que je me fais de l'intelligence des gens change quelquefois, mais je sais bien que c'est mon idée qui change et non leur intelligence. Et je

ne crois pas que cette intelligence soit une force changeante, que Dieu fait quelquefois puissante et quelquefois faible. Je crois que la hauteur à laquelle elle s'élève dans l'esprit est constante et que c'est précisément à cette hauteur-là, que ce soit Un Ménage de Garçon ou Le Lys dans la Vallée, qu'elle s'élève dans ces vases qui communiquent avec le passé et qui sont les Œuvres…

⁂

Cependant, si M. de Guermantes trouvait « charmants », c'est-à-dire en réalité distrayants et sans vérité, « le changeant de la vie », les histoires de René Longueville ou de Félix de Vandenesse, il appréciait souvent par contraste chez Balzac l'exactitude de l'observation : « La vie des avoués, une étude, c'est tout à fait cela ; j'ai eu affaire avec ces gens-là ; c'est tout à fait cela, César Birotteau et Les Employés ! »

Une personne qui n'était pas de son avis et que je te cite aussi parce qu'elle est un autre type des lecteurs de Balzac, c'était la marquise de Villeparisis. Elle niait l'exactitude de ses peintures : « Ce Monsieur nous dit : je vais vous faire parler un avoué. Jamais un avoué n'a parlé comme cela. » Mais surtout, ce qu'elle ne pouvait pas admettre, c'est qu'il eût prétendu peindre la société : « D'abord il n'y était pas allé, on ne le recevait pas, qu'est-ce qu'il pouvait en savoir ? Sur la fin, il connaissait M de Castries, mais ce n'est pas là qu'il pouvait rien voir, elle n'était de rien. Je l'ai vu une fois chez elle quand j'étais toute jeune mariée, c'était un homme très commun, qui n'a dit que des choses insignifiantes et je n'ai pas voulu qu'on me le présente. Je ne sais pas comment, sur la fin, il avait trouvé le moyen d'épouser une Polonaise d'une bonne famille qui était un peu parente à nos cousins Czartoryski. Toute la famille en a été désolée et je vous assure qu'ils ne sont

pas fiers quand on leur en parle. Du reste, cela a très mal fini. Il est mort presque tout de suite. » Et, en baissant les yeux d'un air bougon sur son tricot : « J'ai entendu dire même des vilaines choses là-dessus. C'est sérieusement que vous dites qu'il aurait dû être à l'Académie ? (comme on dit au Jockey). D'abord il n'avait pas un « bagage » pour cela. Et puis l'Académie est une « sélection ». Sainte-Beuve, lui, voilà un homme charmant, fin, de bonne compagnie ; il se tenait parfaitement à sa place et on ne le voyait que quand on voulait. C'était autre chose que Balzac. Et puis il était allé à Champlâtreux ; lui, au moins, il aurait pu raconter des choses du monde. Et il s'en gardait bien parce que c'était un homme de bonne compagnie. Du reste, ce Balzac, c'était un mauvais homme. Il n'y a pas un bon sentiment dans ce qu'il écrit, il n'y a pas de bonnes natures. C'est toujours désagréable à lire, il ne voit jamais que le mauvais côté de tout. Toujours le mal. Même s'il peint un pauvre curé, il faut qu'il soit malheureux, que tout le monde soit contre lui. — Ma tante, vous ne pouvez pas nier, disait le comte devant la galerie enthousiasmée d'assister à une joute si intéressante et qui se poussait du coude pour se montrer la marquise « s'emballant », que le curé de Tours auquel vous faites allusion ne soit bien peint. Cette vie de province, est-ce assez cela ! — Mais justement, disait la marquise dont c'était un des raisonnements favoris et le jugement universel qu'elle appliquait à toutes les productions littéraires, en quoi cela peut-il m'intéresser de voir reproduites des choses que je connais aussi bien que lui ? On me dit : c'est bien cela, la vie en province. Certainement, mais je la connais, j'y ai vécu, alors quel intérêt cela a-t-il ? » Et si fière de ce raisonnement, auquel elle tenait beaucoup, qu'un sourire d'orgueil venait briller dans ses yeux qu'elle tournait vers les personnes présentes, et pour mettre

fin à l'orage, elle ajoutait : « Vous me trouverez peut-être bien sotte, mais j'avoue que quand je lis un livre, j'ai la faiblesse d'aimer qu'il m'apprenne quelque chose. » On en avait pour deux mois à raconter jusque chez les cousines les plus éloignées de la comtesse, que ce jour-là, chez les Guermantes, ç'avait été tout ce qu'il y a de plus intéressant.

Car pour un écrivain, quand il lit un livre, l'exactitude de l'observation sociale, le parti pris de pessimisme, ou d'optimisme, sont des conditions données qu'il ne discute pas, dont il ne s'aperçoit même pas. Mais pour les lecteurs « intelligents », le fait que cela soit « faux » ou « triste » est comme un défaut personnel de l'écrivain, qu'ils sont étonnés et assez enchantés de retrouver, et même exagéré, dans chaque volume de lui, comme s'il n'avait pas pu s'en corriger, et qui finissent par lui donner à leurs yeux le caractère antipathique d'une personne sans jugement ou qui porte aux idées noires et qu'il est préférable de ne pas fréquenter, si bien que chaque fois que le libraire leur présente un Balzac ou un Eliot, ils répondent en le repoussant : « Oh ! non, c'est toujours faux, ou sombre, le dernier encore plus que tous les autres, je n'en veux plus. »

Quant à la comtesse, quand le comte disait : « Ah ! Balzac ! Balzac ! Il faudrait du temps, vous avez lu La Duchesse de Mers ? », elle disait : « Moi, je n'aime pas Balzac, je trouve qu'il est exagéré. » D'une façon générale, elle n'aimait pas les gens « qui exagèrent » et qui, par là, semblent un blâme pour ceux qui comme elle n'exagèrent pas, les gens qui donnaient des pourboires « exagérés » qui faisaient paraître les siens extrêmement pingres, les gens qui avaient pour la mort d'un des leurs plus que la tristesse habituelle, les gens qui, pour un ami dans le malheur,

faisaient plus qu'on en fait généralement, ou allaient exprès dans une exposition pour voir un tableau qui n'était pas le portrait d'un de leurs amis ou la chose « à voir ». Pour elle, qui n'était pas exagérée, quand on lui demandait si à l'exposition elle avait vu tel tableau, elle répondait simplement : « Si c'est à voir, je l'ai vu. »

La personne de la famille sur qui Balzac eut le plus d'influence fut le marquis…

⁂

Le lecteur de Balzac sur qui son influence se fit le plus sentir fut la jeune marquise de Cardaillec, née Forcheville. Parmi les propriétés de son mari, il y avait à Alençon le vieil hôtel de Forcheville, avec une grande façade sur la place comme dans Le Cabinet des Antiques, avec un jardin descendant jusqu'à la Gracieuse, comme dans La Vieille Fille. Le comte de Forcheville l'avait laissé aux jardiniers du jardin, ne trouvant aucun plaisir à aller « s'enterrer » à Alençon. Mais la jeune marquise le rouvrit et allait y passer quelques semaines tous les ans, y trouvant un grand charme qu'elle qualifiait elle-même de balzacien. Elle fit venir du château de Forcheville, dans les combles duquel ils avaient été relégués comme démodés, quelques vieux meubles venant de la grand-mère du comte de Forcheville, quelques objets se rattachant à l'histoire ou à quelque souvenir à la fois sentimental et aristocratique de la famille. Elle était devenue, en effet, à Paris une de ces jeunes femmes de la société aristocratique qui aiment leur caste d'un goût en quelque sorte esthétique, et qui sont à l'ancienne noblesse ce que sont à la plèbe bretonne ou normande les hôteliers avisés du mont Saint-Michel ou de « Guillaume le Conquérant », qui ont compris que leur charme était précisément dans la sauvegarde de cette antiquité, charme

rétrospectif auquel elles furent surtout initiées par des littérateurs épris de leur propre charme à elles, ce qui jette un double reflet de littérature et de beauté contemporaine (quoique racée) sur cet esthétisme.

Les photographies des plus belles entre les grandes dames d'aujourd'hui étaient posées dans l'hôtel d'Alençon sur les consoles en vieux chêne de M Cormon. Mais elles y avaient ces poses anciennes, pleines d'art, si bien associées par des chefs-d'œuvre d'art et de littérature à des grâces d'autrefois, qu'elles n'ajoutaient qu'un charme d'art de plus au décor, où d'ailleurs, dès le vestibule, la présence des domestiques, ou, dans le salon, la conversation des maîtres étaient hélas forcément d'aujourd'hui. Si bien que la petite évocation de l'hôtel d'Alençon fut surtout balzacienne pour les personnes de plus de goût que d'imagination, sachant voir, mais ayant besoin de voir, et qui en revenaient émerveillées. Mais pour ma part, j'en fus un peu déçu. Quand j'avais appris que M de Cardaillec habitait à Alençon l'hôtel de M Cormon ou de M de Bargeton, de savoir qu'existait ce que je voyais si bien dans ma pensée m'avait donné une trop forte impression pour que les disparates de la réalité puissent la reconstituer.

Je dois dire cependant, et pour quitter enfin Balzac, que c'est en balzacienne de beaucoup d'esprit que le montrait M de Cardaillec. « Si vous voulez, vous viendrez demain avec moi à Forcheville, me dit-elle, vous verrez l'impression que nous produirons dans la ville. C'est le jour où M Cormon attelait sa jument pour aller au Prébaudet. En attendant mettons-nous à table. Et si vous avez le courage de rester jusqu'à lundi, soir où je « reçois », vous ne quitterez pas ma province sans avoir vu, de vos yeux vu,

M. du Bousquier et M de Bargeton, et vous verrez en l'honneur de toutes ces personnes allumer le lustre, ce qui causa, vous vous en souvenez, tant d'émotion à Lucien de Rubempré. »

Les personnes au courant voyaient dans cette pieuse reconstitution de ce passé aristocratique et provincial un effet du sang Forcheville. Moi, je savais que c'était un effet du sang Swann, dont elle avait perdu le souvenir, mais dont elle avait gardé l'intelligence, le goût et jusqu'à ce détachement intellectuel assez complet de l'aristocratie (quelque attachement utilitaire qu'elle plaçât en elle) pour lui trouver, comme à une chose étrangère, inutile et morte, un charme esthétique.

La Race maudite

Tous les jours après le déjeuner arrivait un gros et grand Monsieur à la démarche dandinée, aux moustaches teintes, toujours une fleur à la boutonnière : le marquis de Quercy. Il traversait la cour et allait voir sa sœur Guermantes. Je ne crois pas qu'il sût que nous habitions dans la maison. En tout cas, je n'eus pas l'occasion de le rencontrer. J'étais souvent à la fenêtre à l'heure où il venait, mais à cause des volets il ne pouvait me voir et d'ailleurs il ne levait jamais la tête. Je ne sortais jamais à cette heure-là et lui ne venait jamais à aucune autre. Sa vie était extrêmement réglée ; il voyait les Guermantes tous les jours de une heure à deux heures, montait chez M de Villeparisis jusqu'à trois, puis allait au club faire différentes choses et le soir allait au théâtre, quelque fois dans le monde, mais jamais chez les Guermantes le soir, ex-

cepté les jours de grande soirée, qui étaient rares et où il faisait tard une courte apparition…

⁂

La poésie qu'avaient perdu par la fréquentation le comte et le comtesse de Guermantes s'était reportée pour moi sur le prince et la princesse de Guermantes. Bien qu'assez proches parents, comme je ne les connaissais pas, ils étaient pour moi le nom de Guermantes. Je les avais entrevus chez les Guermantes et ils m'avaient fait un vague salut de gens qui n'ont aucune raison de vous connaître. Mon père qui passait tous les jours devant leur hôtel, rue de Solferino, disait : « C'est un palais, un palais de conte de fées. » De sorte que cela s'était amalgamé pour moi avec les féeries incluses dans le nom de Guermantes, avec Geneviève de Brabant, la tapisserie où avait posé Charles VIII et le vitrail de Charles le Mauvais. La pensée que je pourrais un jour être lié avec eux ne me serait même pas entrée dans l'esprit, quand un jour j'ouvris une enveloppe : « Le prince et la princesse de Guermantes seront chez eux le… »

Il semblait qu'un plaisir intact, non dégradé par aucune idée humaine, aucun souvenir matériel de fréquentation qui rend les choses pareilles aux autres, m'était offert sur cette carte. C'était un nom, un pur nom, encore plein de ses belles images qu'aucun souvenir terrestre n'abaissait, c'était un palais de conte de fées qui, par le fait de cette carte reçue, devenait un objet de possession possible, de par une sorte de prédilection flatteuse du nom mystérieux pour moi. Cela me sembla trop beau pour être vrai. Il y avait entre l'intention qu'exprimait, l'offre que manifestait l'adresse, et ce nom aux syllabes douces et fières, un trop grand contraste.

L'hôtel de conte de fées s'ouvrant de lui-même devant moi, moi étant invité à me mêler aux êtres de légende, de lanterne magique, de vitrail et de tapisserie qui faisaient pendre haut et court au ix siècle, ce fier nom de Guermantes semblant s'animer, me connaître, se tendre vers moi, puisque, enfin, c'était bien mon nom et superbement écrit qui était sur l'enveloppe, tout cela me parut trop beau pour être vrai et j'eus peur que ce fût une mauvaise plaisanterie que quelqu'un m'avait faite. Les seules personnes auprès de qui j'eusse pu me renseigner auraient été nos voisins Guermantes, qui étaient en voyage, et dans le doute j'aimais mieux ne pas aller chez eux. Il n'y avait pas à répondre, il n'y aurait eu qu'à mettre des cartes. Mais je craignais que ce ne fût déjà trop, si, comme je le pensais, j'étais victime d'une mauvaise farce. Je le dis à mes parents qui ne comprirent pas (ou trouvèrent mon idée ridicule). Avec cette espèce d'orgueil que donne l'absence entière de vanité et de snobisme, ils trouvaient la chose du monde la plus naturelle que les Guermantes m'eussent invité. Ils n'attachaient aucune importance à ce que j'y allasse ou n'y allasse pas, mais ne voulaient pas que je m'habitue à croire qu'on voulait me faire des farces. Ils trouvaient plus « aimable » d'y aller ! Mais d'ailleurs indifférent, trouvant qu'il ne fallait pas s'attribuer d'importance et que mon absence serait inaperçue, mais que d'autre part, ces gens n'avaient pas de raison de m'inviter si cela ne leur avait pas fait plaisir de m'avoir. D'autre part, mon grand-père n'était pas fâché que je lui dise comment cela se passait chez les Guermantes depuis qu'il savait que la Princesse était la petite-fille du plus grand homme d'État de Louis XVIII, et Papa de savoir si, comme il le supposait, cela devait être « superbe à l'intérieur ».

Bref, le soir même, je me décidai. On avait pris de mes affaires un soin particulier. Je voulais me commander une boutonnière chez le fleuriste mais ma grand-mère trouvait qu'une rose de jardin serait plus « naturelle ». Après avoir marché sur un massif en pente et en piquant mon habit aux épines des autres, je coupai la plus belle, et je sautai dans l'omnibus qui passait devant la porte, trouvant plus de plaisir encore que d'habitude à être aimable avec le conducteur et à céder ma place à l'intérieur à une vieille dame, en me disant que ce monsieur qui était si charmant avec eux et qui dirait « Arrêtez-moi au pont de Solferino » sans qu'on sût que c'était pour aller chez la princesse de Guermantes avait une belle rose sous son pardessus dont le parfum montait invisible à sa narine pour le charmer comme un secret d'amour. Mais une fois au pont de Solferino où tout le quai était encombré d'une file stationnante et mouvante de voitures, une parfois se détachant et des valets de pied courant avec des manteaux de soie claire sur le bras, ma peur me reprit : c'était sûrement une farce. Et quand j'arrivai au moment d'entrer, entendant qu'on annonçait les invités, j'eus envie de redescendre. Mais j'étais pris dans le flot et ne pouvais plus rien faire, distrait d'ailleurs par la nécessité d'avoir à enlever mon pardessus, prendre un numéro, jeter ma rose qui s'était déchirée sous mon paletot et dont l'immense tige verte était tout de même trop « naturelle ». Je murmurai mon nom à l'oreille de l'huissier dans l'espoir qu'il m'annoncerait aussi bas, mais au même moment j'entendis avec un bruit de tonnerre mon nom retentir dans les salons Guermantes qui étaient ouverts devant moi et je sentis que l'instant du cataclysme était arrivé. Huxley raconte qu'une dame qui avait des hallucinations avait cessé d'aller dans le monde parce que, ne sachant jamais si ce qu'elle voyait devant elle était une hallucination ou un objet

réel, elle ne savait comment agir. Enfin son médecin après douze ans la força d'aller au bal. Au moment où on lui tend un fauteuil, elle voit un vieux monsieur assis dedans. Elle se dit : il est inadmissible qu'on me dise de m'asseoir dans le fauteuil où est le vieux monsieur. Donc ou bien le vieux monsieur est une hallucination et il faut m'asseoir dans ce fauteuil qui est vide, ou c'est la maîtresse de maison qui me tend ce fauteuil qui est une hallucination, et il ne faut pas que je m'asseye sur le vieux monsieur. Elle n'avait qu'une seconde pour se décider, et pendant cette seconde comparaît le visage du vieux monsieur et celui de la maîtresse de maison, qui lui paraissaient tous deux aussi réels, sans qu'elle pût plutôt penser que c'était l'un que l'autre qui était l'hallucination. Enfin, vers la fin de la seconde qu'elle avait pour se décider, elle crut à je ne sais quoi que c'était plutôt le vieux monsieur qui était une hallucination. Elle s'assit, il n'y avait pas de vieux monsieur, elle poussa un immense soupir de soulagement et fut à jamais guérie. Si pénible que dut certainement être la seconde de la vieille dame malade devant le fauteuil, elle ne fut peut-être pas plus anxieuse que la mienne, quand, à l'orée des salons Guermantes, j'entendis, lancé par un huissier gigantesque comme Jupiter, mon nom voler comme un tonnerre obscur et catastrophique, et quand tout en m'avançant d'un air naturel pour ne pas laisser croire par mon hésitation, s'il y avait mauvaise farce de quelqu'un, que j'en étais confus, je cherchai des yeux le prince et la princesse de Guermantes pour voir s'ils allaient me faire mettre à la porte. Dans le brouhaha des conversations, ils n'avaient pas dû entendre mon nom. La Princesse, en robe mauve « Princesse », un magnifique diadème de perles et de saphirs dans les cheveux, causait sur une causeuse avec des personnes, et tendait la main sans se lever aux entrants. Quant au

Prince, je ne vis pas où il était. Elle ne m'avait pas encore vu. Je me dirigeais vers elle, mais en la regardant avec la même fixité que la vieille dame regardait le vieux monsieur sur lequel elle allait s'asseoir, car je suppose qu'elle devait faire attention pour, dès qu'elle sentirait sous son corps la résistance des genoux du monsieur, ne pas insister sur l'acte de s'asseoir. Ainsi j'épiais sur le visage de la princesse de Guermantes, dès qu'elle m'aurait aperçu, la première trace de la stupeur et de l'indignation pour abréger le scandale et filer au plus vite. Elle m'aperçoit, elle se lève, alors qu'elle ne se levait pour aucun invité, elle vient vers moi. Mon cœur tremble, mais se rassure en voyant ses yeux bleus briller du plus charmant sourire et son long gant de Suède en courbe gracieuse se tendre vers moi : « Comme c'est aimable d'être venu, je suis ravie de vous voir. Quel malheur que nos cousins soient justement en voyage, mais c'est d'autant plus gentil à vous d'être venu comme cela, nous savons que c'est pour nous seuls. Tenez, vous trouverez M. de Guermantes dans ce petit salon, il sera charmé de vous voir. » Je m'inclinai avec un profond salut et la Princesse n'entendit pas mon soupir de soulagement. Mais ce fut celui de la vieille dame devant le fauteuil, quand elle se fut assise et vit qu'il n'y avait pas de vieux monsieur. Dès ce jour je fus à tout jamais guéri de ma timidité. J'ai peut-être reçu depuis bien des invitations plus inattendues ou plus flatteuses que celles de M. et M de Guermantes. Mais les tapisseries de Combray, la lanterne magique, les promenades du côté de Guermantes ne leur donnaient pas leur prestige. J'ai toujours compté sur le sourire de bienvenue et n'ai jamais compté avec la mauvaise farce. Et elle se fût produite que cela m'aurait été tout à fait égal.

M. de Guermantes recevait très bien, trop bien, car dans ces soirées où il recevait le ban et l'arrière-ban de la noblesse, et où venaient des nobles de second ordre, de province, pour qui il était un très grand seigneur, il se croyait obligé à force de rondeur et de familiarité, de main sur l'épaule, et du ton bon garçon de « Ce n'est pas amusant chez moi » ou de « Je suis très honoré que vous soyez venu », de dissiper chez tous la gêne, la terreur respectueuse qui n'existait pas au degré qu'il le supposait.

Àquelques pas de lui causait avec une dame le marquis de Quercy. Il ne regardait pas de mon côté, mais je sentis que ses yeux de marchand en plein vent m'avaient parfaitement aperçu. Il causait avec une dame que j'avais vue chez les Guermantes, je la saluai d'abord, ce qui interrompit forcément M. de Quercy, mais malgré cela, déplacé et interrompu, il regardait d'un autre côté absolument comme s'il ne m'eût pas vu. Non seulement il m'avait vu, mais me voyait, car dès que je me tournai vers lui pour le saluer, tâchant d'attirer l'attention de son visage souriant d'un autre côté du salon et de ses yeux épiant « la rousse », il me tendit la main et n'eut qu'à utiliser pour moi sans bouger son sourire disponible et son regard vacant que je pouvais prendre pour une amabilité pour moi puisqu'il me disait bonjour de sa main libre, que j'aurais pu prendre pour une ironie contre moi si je ne lui avais pas dit bonjour, ou pour l'expression de n'importe quelle pensée aimable ou ironique à l'endroit d'un autre, ou simplement gaie, si j'avais pensé qu'il ne m'eût pas vu. J'avais serré le quatrième doigt qui semblait regretter dans une inflexion mélancolique l'anneau d'archevêque, j'étais pour ainsi dire entré par effraction dans son bonjour incessant et sans acception de personne, je ne pouvais pas dire qu'il m'avait dit bonjour. J'aurais pu à la rigueur penser qu'il ne m'avait pas vu ou pas reconnu. Il

se remit à parler avec son interlocutrice et je m'éloignai. On joua une petite opérette, pour laquelle on n'avait pas invité de jeunes filles. Il en vint après et on dansa.

⁂

Le comte de Quercy s'était assoupi ou du moins fermait les yeux. Depuis quelque temps, il était fatigué, très pâle, malgré la moustache noire et les cheveux gris frisés, on le sentait vieux, mais resté très beau. Et ainsi, le visage blanc, immobile, noble, sculptural, sans regard, il m'apparut tel qu'après sa mort, sur la pierre de son tombeau dans l'église de Guermantes. Il me semblait qu'il était sa propre figure funéraire, que son individu était mort et que je ne voyais que le visage de sa race, ce visage que le caractère de chacun avait transformé, avait aménagé à ses besoins personnels, les uns intellectualisés, les autres rendus plus grossiers comme la pièce d'un château, qui, selon le goût du châtelain, a été tour à tour salle d'études ou d'escrime. Il m'apparaissait, ce visage, bien délicat, bien noble, bien beau, ses yeux se rouvraient, un vague sourire qu'il n'eut pas le temps de rendre artificiel flotta sur son visage dont j'étudiais en ce moment, sous les cheveux défaits en mèches l'ovale du front et les yeux, sa bouche s'entrouvrit, son regard brilla au-dessus de la ligne noble de son nez, sa main délicate releva ses cheveux et je me dis : « Pauvre M. de Quercy, qui aime tant la virilité, s'il savait l'air que je trouve à l'être las et souriant que j'ai devant moi. On dirait que c'est une femme ! »

Mais au moment même où je prononçais ces mots en moi-même, il me sembla qu'une révolution magique s'opérait en M. de Quercy. Il n'avait pas bougé mais, tout d'un coup, il s'éclairait d'une lumière intérieure, où tout ce qui m'avait chez lui cho-

qué, troublé, semblé contradictoire, se résolvait en harmonie, depuis que je venais de me dire ces mots : on dirait une femme. J'avais compris, c'en était une ! C'en était une. Il appartenait à la race de ces êtres, contradictoires en effet puisque leur idéal est viril justement parce que leur tempérament est féminin, qui vont dans la vie à côté des autres en apparence, mais portant avec eux en travers de ce petit disque de la prunelle où notre désir est installé et à travers lequel nous voyons le monde, le corps non d'une nymphe, mais d'un éphèbe qui vient projeter son ombre virile et droite sur tout ce qu'ils regardent et tout ce qu'ils font. Race maudite puisque ce qui est pour elle l'idéal de la beauté et l'aliment du désir est aussi l'objet de la honte et la peur du châtiment, et qu'elle est obligée de vivre jusque sur les bancs du tribunal où elle vient comme accusée et devant le Christ, dans le mensonge et dans le parjure, puisque son désir serait en quelque sorte, si elle savait le comprendre, inadmissible, puisque n'aimant que l'homme qui n'a rien d'une femme, l'homme qui n'est pas « homosexuel », ce n'est que de celui-là qu'elle peut assouvir un désir qu'elle ne devrait pas pouvoir éprouver pour lui, qu'il ne devrait pas pouvoir éprouver pour elle, si le besoin d'amour n'était pas un grand trompeur et ne lui faisait pas de la plus infâme « tante » l'apparence d'un homme, d'un vrai homme comme les autres, qui par miracle se serait pris d'amour ou de condescendance pour lui, puisque comme les criminels elle est obligée de cacher son secret à ceux qu'elle aime le plus, craignant la douleur de sa famille, le mépris de ses amis, le châtiment de son pays ; race maudite, persécutée comme Israël et comme lui ayant fini, dans l'opprobre commun d'une abjection imméritée, par prendre des caractères communs, l'air d'une race, ayant tous certains traits caractéristiques, des traits physiques qui souvent

répugnent, qui quelquefois sont beaux, des cœurs de femme aimants et délicats, mais aussi une nature de femme soupçonneuse et perverse, coquette et rapporteuse, des facilités de femme à briller à tout, une incapacité de femme à exceller en rien ; exclus de la famille, avec qui ils ne peuvent être en entière confidence, de la patrie, aux yeux de qui ils sont des criminels non découverts, de leurs semblables eux-mêmes, à qui ils inspirent le dégoût de retrouver en eux-mêmes l'avertissement que ce qu'ils croient un amour naturel est une folie maladive, et aussi cette féminité qui leur déplaît, mais pourtant cœurs aimants, exclus de l'amitié parce que leurs amis pourraient soupçonner autre chose que de l'amitié quand ils n'éprouvent que de la pure amitié pour eux, et ne les comprendraient pas s'ils leur avouaient quand ils éprouvent autre chose, objet tantôt d'une méconnaissance aveugle qui ne les aime qu'en ne les connaissant pas, tantôt d'un dégoût qui les incrimine dans ce qu'ils ont de plus pur, tantôt d'une curiosité qui cherche à les expliquer et les comprend tout de travers, élaborant à leur endroit une psychologie de fantassin qui, même en se croyant impartiale est encore tendancieuse et admet a priori, comme ces juges pour qui un Juif était naturellement un traître, qu'un homosexuel est facilement un assassin ; comme Israël encore recherchant ce qui n'est pas eux, ce qui ne serait pas d'eux, mais éprouvant pourtant les uns pour les autres, sous l'apparence des médisances, des rivalités, des mépris du moins homosexuel pour le plus homosexuel comme du plus déjudaïsé pour le petit Juif, une solidarité profonde, dans une sorte de franc-maçonnerie qui est plus vaste que celle des Juifs parce que ce qu'on en connaît n'est rien et qu'elle s'étend à l'infini et qui est autrement puissante que la franc-maçonnerie véritable parce qu'elle repose sur une conformité de nature, sur une identi-

té de goût, de besoins, pour ainsi dire de savoir et de commerce, en voiture dans le voyou qui lui ouvre la portière, ou plus douloureusement parfois dans le fiancé de sa fille et quelquefois avec une ironie amère dans le médecin par qui il veut faire soigner son vice, dans l'homme du monde qui lui met une boule noire au cercle, dans le prêtre à qui il se confesse, dans le magistrat civil ou militaire chargé de l'interroger, dans le souverain qui le fait poursuivre, radotant sans cesse avec une satisfaction constante (ou irritante) que Caton était homosexuel, comme les Juifs que Jésus-Christ était Juif, sans comprendre qu'il n'y avait pas d'homosexuels à l'époque où l'usage et le bon ton étaient de vivre avec un jeune homme comme aujourd'hui d'entretenir une danseuse, où Socrate, l'homme le plus moral qui fût jamais, fit sur deux jeunes garçons assis l'un près de l'autre des plaisanteries toutes naturelles comme on fait sur un cousin et sa cousine qui ont l'air amoureux l'un de l'autre et qui sont plus révélatrices d'un état social que des théories qui pourraient ne lui être que personnelles, de même qu'il n'y avait pas de Juifs avant la crucifixion de Jésus-Christ, si bien que pour originel qu'il soit, le péché a son origine historique dans la non-conformité survivant à la réputation ; mais prouvant alors par sa résistance à la prédication, à l'exemple, au mépris, aux châtiments de la loi, une disposition que le reste des hommes sait si forte et si innée qu'elle leur répugne davantage que des crimes qui nécessitent une lésion de la moralité, car ces crimes peuvent être momentanés et chacun peut comprendre l'acte d'un voleur, d'un assassin mais non d'un homosexuel ; partie donc réprouvée de l'humanité mais membre pourtant essentiel, invisible, innombrable de la famille humaine, soupçonné là où il n'est pas, étalé, insolent, impuni là où on ne le sait pas, partout, dans le peuple, dans l'armée, dans le temple ;

au théâtre, au bagne, sur le trône, se déchirant et se soutenant, ne voulant pas se connaître mais se reconnaissant, et devinant un semblable dont surtout il ne veut pas s'avouer de lui-même — encore moins être su des autres — qu'il est le semblable, vivant dans l'intimité de ceux que la vue de son crime, si un scandale se produisait, rendrait, comme la vue du sang, féroce comme des fauves, mais habitué comme le dompteur en les voyant pacifiques avec lui dans le monde à jouer avec eux, à parler homosexualité, à provoquer leurs grognements si bien qu'on ne parle jamais tant homosexualité que devant l'homosexuel, jusqu'au jour infaillible où tôt ou tard il sera dévoré, comme le poète reçu dans tous les salons de Londres, poursuivi lui et ses œuvres, lui ne pouvant trouver un lit où reposer, elles une salle où être jouées, et après l'expiation et la mort, voyant s'élever sa statue au-dessus de sa tombe, obligé de travestir ses sentiments, de changer tous ses mots, de mettre au féminin ses phrases, de donner à ses propres yeux des excuses à ses amitiés, à ses colères, plus gêné par la nécessité intérieure et l'ordre impérieux de son vice de ne pas se croire en proie à un vice que par la nécessité sociale de ne pas laisser voir ses goûts ; race qui met son orgueil à ne pas être une race, à ne pas différer du reste de l'humanité, pour que son désir ne lui apparaisse pas comme une maladie, leur réalisation même comme une impossibilité, ses plaisirs comme une illusion, ses caractéristiques comme une tare, de sorte que les pages les premières, je peux le dire, depuis qu'il y a des hommes et qui écrivent, qu'on lui ait consacrées dans un esprit de justice pour ses mérites moraux et intellectuels, qui ne sont pas comme on dit enlaidis en elle, de pitié pour son infortune innée et pour ses malheurs injustes, seront celles qu'elle écoutera avec le plus de colère et qu'elle lira avec le sentiment le plus pénible, car si au fond de

presque tous les Juifs il y a un antisémite qu'on flatte plus en lui trouvant tous les défauts mais en le considérant comme un chrétien, au fond de tout homosexuel, il y a un anti-homosexuel à qui on ne peut pas faire de plus grande insulte que de lui reconnaître les talents, les vertus, l'intelligence, le cœur, et en somme comme à tout caractère humain, le droit à l'amour sous la forme où la nature nous a permis de le concevoir, si cependant pour rester dans la vérité on est obligé de confesser que cette forme est étrange, que ces hommes ne sont pas pareils aux autres.

⁂

Parfois dans une gare, dans un théâtre, vous en avez remarqué de ces êtres délicats, au visage maladif, à l'accoutrement bizarre, promenant d'un air d'apparat, sur une foule qui leur serait indifférente, des regards qui cherchent en réalité s'ils n'y rencontreront pas l'amateur difficile à trouver du plaisir singulier qu'ils offrent, et pour qui la muette investigation qu'ils dissimulent sous cet air de paresse lointaine, serait déjà un signe de ralliement. La nature, comme elle fait pour certains animaux, pour certaines fleurs, en qui les organes de l'amour sont si mal placés qu'ils ne trouvent presque jamais le plaisir, ne les a pas gâtés sous le rapport de l'amour. Sans doute l'amour n'est pour aucun être absolument facile, il exige la rencontre d'êtres qui souvent suivent des chemins différents. Mais pour cet être à qui la nature fut si… la difficulté est centuplée. L'espèce à laquelle il appartient est si peu nombreuse sur la terre qu'il a des chances de passer toute sa vie sans jamais rencontrer le semblable qu'il aurait pu aimer. Il le faudrait de son espèce, femme de nature pour pouvoir se prêter à son désir, homme d'aspect pourtant pour pouvoir l'inspirer. Il semble que son tempérament soit construit de telle

manière, si étroit, si fragile que l'amour dans des conditions pareilles, sans compter la conspiration de toutes les forces sociales unanimes qui le menacent, et jusque dans son cœur par le scrupule et l'idée du péché, soit une impossible gageure. Ils la tiennent pourtant. Mais le plus souvent se contentant d'apparences grossières, et faute de trouver non pas l'homme-femme, mais la femme-homme qu'il leur faut, ils achètent d'un homme des faveurs de femme, ou par l'illusion dont le plaisir finit par embellir ceux qui le procurent, trouvent quelque charme viril aux êtres tout efféminés qui les aiment.

Quelques-uns, silencieux et merveilleusement beaux, Andromèdes admirables attachés à un sexe qui les vouera à la solitude, reflètent dans leurs yeux la douleur de l'impossible paradis avec une splendeur où viennent se brûler les femmes qui se tuent pour eux ; et odieux à ceux dont ils recherchent l'amour, ne peuvent contenter celui que leur beauté éveille. Et en d'autres encore, la femme est presque à demi sortie. Ses seins sortent, ils cherchent les occasions de se travestir pour les montrer, aiment la danse, la toilette, le rouge comme une fille, et dans la réunion la plus grave, pris de folie se mettent à rire et à chanter.

Je me souviens d'avoir vu à Querqueville un jeune garçon dont ses frères et ses amis se moquaient, qui se promenait seul sur la plage ; il avait une figure charmante, pensive et triste sous de longs cheveux noirs, dont il avivait l'éclat en y répandant en secret une sorte de poudre bleue. Bien qu'il prétendît que ce fût leur couleur naturelle, il rougissait légèrement ses lèvres au carmin. Il se promenait pendant des heures seul sur la plage, s'asseyait sur les rochers et interrogeait la mer bleue d'un œil mélancolique, déjà inquiet et insistant, se demandant si dans ce pay-

sage de mer et de ciel d'un léger azur, le même qui brillait déjà aux jours de Marathon et de Salamine, il n'allait pas voir s'avancer sur une barque rapide et l'enlever avec lui, l'Antinoüs dont il rêvait tout le jour, et la nuit à la fenêtre de la petite villa, où le passant attardé l'apercevait au clair de lune, regardant la nuit, et rentrant vite quand on l'avait aperçu. Trop pur encore pour croire qu'un désir pareil au sien pût exister ailleurs que dans les livres, ne pensant pas que les scènes de débauche que nous lui assimilons aient un rapport quelconque avec lui, les mettant au même niveau que le vol et l'assassinat, retournant toujours à son rocher regarder le ciel et la mer, ignorant le port où les matelots sont contents pourvu que, de quelque manière que ce soit, ils gagnent un salaire. Mais son désir inavoué se manifestait dans l'éloignement de ses camarades, ou dans l'étrangeté de ses paroles et de ses façons quand il était avec eux. Ils essayaient son rouge, plaisantaient sa poudre bleue, sa tristesse. Et en pantalons bleus et en casquette marine, il se promenait mélancolique et seul, consumé de langueur et de remords.

⁂

Tout jeune, quand ses camarades lui parlaient des plaisirs qu'on a avec des femmes, il se serrait contre eux, croyant seulement communier avec eux dans le désir des mêmes voluptés. Plus tard, il sentit que ce n'étaient pas les mêmes, il le sentait mais ne l'avouait pas, ne se l'avouait pas. Les soirs sans lune, il sortait de son château du Poitou, suivait le chemin qui conduit à la route par où on va au château de son cousin Guy de Gressac. Il le rencontrait à la croix des deux chemins, sur un talus ils répétaient les jeux de leur enfance, et se quittaient sans avoir prononcé une parole, sans s'en reparler jamais pendant les journées où

ils se voyaient et causaient, en gardant plutôt l'un contre l'autre une sorte d'hostilité, mais se retrouvant dans l'ombre, de temps à autre, muets, comme des fantômes de leur enfance qui se seraient visités. Mais son cousin devenu prince de Guermantes avait des maîtresses et n'était repris que rarement du bizarre souvenir. Et M. de Quercy revenait souvent après des heures d'attente sur le talus, le cœur gros. Puis son cousin se maria et il ne le vit plus que comme homme causant et riant, un peu froid avec lui cependant, et ne connut plus jamais l'étreinte du fantôme.

Cependant Hubert de Quercy vivait dans son château plus solitaire qu'une châtelaine du Moyen Âge. Quand il allait prendre le train à la station, il regrettait, bien qu'il ne lui eût jamais parlé, que la bizarrerie des lois ne permît pas d'épouser le chef de gare : peut-être, bien qu'il fût très entiché de noblesse, eût-il passé sur la mésalliance ; et il aurait voulu pouvoir changer de résidence quand le lieutenant-colonel qu'il apercevait à la manœuvre partait pour une autre garnison. Ses plaisirs étaient de descendre parfois de la tour du château où il s'ennuyait comme Grisélidis, et d'aller après mille hésitations à la cuisine dire au boucher que le dernier gigot n'était pas assez tendre, ou d'aller prendre lui-même ses lettres au facteur. Et il remontait dans sa tour et apprenait la généalogie de ses aïeux. Un soir, il alla jusqu'à remettre un ivrogne dans son chemin, une autre fois, il arrangea sur un chemin la blouse défaite d'un aveugle.

Il vint à Paris. Il était dans sa vingt-cinquième année, d'une grande beauté, spirituel pour un homme du monde, et la singularité de son goût n'avait pas encore mis autour de sa personne ce halo trouble qui le distinguait plus tard. Mais Andromède attachée à un sexe pour lequel il n'était point fait, ses yeux étaient

pleins d'une nostalgie qui rendait les femmes amoureuses, et tandis qu'il était un objet de dégoût pour les êtres dont il s'éprenait, il ne pouvait partager pleinement les passions qu'il inspirait. Il avait des maîtresses. Une femme se tua pour lui. Il s'était lié avec quelques jeunes gens de l'aristocratie dont les goûts étaient les mêmes que les siens.

Qui pourrait soupçonner ces élégants jeunes gens, aimés des femmes, de parler à cette table de plaisirs que le reste du monde ne comprend pas ? Ils détestent, ils invectivent ceux de leur race et ne les fréquentent point. Ils ont le snobisme et l'exclusive fréquentation de ceux qui n'aiment que les femmes. Mais avec deux ou trois autres aussi décrassés qu'eux, ils aiment à plaisanter, à sentir qu'ils sont de même race. Parfois, quand ils sont seuls, un mot consacré, un geste rituel leur échappe, dans un mouvement d'ironie volontaire, mais de solidarité inconsciente et de plaisir profond. Ceux-là dans un café seront regardés avec crainte par ces lévites barbus, qui eux ne veulent fréquenter que ceux de leur race, par peur du mépris, bureaucrates de leur vice, exagérant la correction, n'osant sortir qu'en cravate noire, et regardant d'un air froid ces beaux jeunes gens en qui ils ne peuvent soupçonner des pareils, car si l'on croit facilement ce qu'on désire, on n'ose pas non plus trop croire ce qu'on désire. Et quelques-uns de ceux-là par pudeur n'osent répondre que par un balbutiement impoli au bonjour d'un jeune homme, comme ces jeunes filles de province qui croiraient immoral de sourire ou de donner la main. Et l'amabilité d'un jeune homme jette en leurs cœurs la semence d'amours éternelles, car la bonté d'un sourire suffit à faire éclore l'espérance, et puis ils se savent si criminels, si honnis qu'ils ne peuvent concevoir une prévenance qui ne serait pas une preuve de complicité. Mais dans dix ans les beaux jeunes gens insoup-

çonnés et les lévites barbus se connaîtront, car leurs pensées secrètes et communes auront irradié autour de leur personne ce halo auquel on ne se trompe pas et dans lequel on distingue comme la forme rêvée d'un éphèbe ; le progrès interne de leur mal inguérissable aura désordonné leur démarche ; au bout de la rue où on les rencontre, redressant d'un air belliqueux des hanches féminines, prévenant à force d'impertinence le mépris supposé, masquant — et redoublant — par une feinte nonchalance l'agitation de manquer ce but dont ils se rapprochent moins vite en feignant de ne pas le voir, on apercevra toujours une tunique lycéenne ou une crinière militaire ; et les uns comme les autres, on les voit avec l'œil curieux et l'attitude indifférente des espions rôder autour des casernes. Mais les uns et les autres, dans le café où ils s'ignorent encore, fuient devant la lie de leur race, devant la secte porte-bracelets, de ceux qui dans les lieux publics ne craignent pas de serrer contre eux un autre homme et relèvent à tous moments leur manchette pour laisser voir à leur poignet un rang de perles, faisant lever et partir, comme une odeur intolérable, les jeunes gens qu'ils pourchassent de leurs regards tour à tour provocants et furieux, les lévites et les élégants qu'ils désignent de rires efféminés et de gestes équivoques et méchants, cependant que le garçon de café indigné mais philosophe et qui sait la vie, les sert avec une politesse irritée, ou se demande s'il va falloir chercher la police, mais en empochant toujours le pourboire.

Mais parfois, comme le désir d'un plaisir bizarre peut éclore une fois dans un être normal, le désir que le corps qu'il serrait contre le sien eût des seins de femme pareils à des roses de Bengale et d'autres particularités plus secrètes le hantait. Il s'éprit d'une fille de haute naissance qu'il épousa et pendant quinze ans

ses désirs furent tous contenus dans le désir d'elle, comme une eau profonde dans une piscine azurée. Il s'émerveillait comme l'ancien dyspeptique qui, pendant vingt ans, n'a pu prendre que du lait et qui déjeune et dîne tous les jours au Café Anglais, comme le paresseux devenu travailleur, comme l'ivrogne guéri. Elle mourut et de savoir qu'il connaissait le remède au mal lui donna moins de craintes d'y retourner. Et peu à peu, il devenait semblable à ceux qui lui avaient inspiré le plus de dégoût. Mais sa situation le préservait un peu. Il s'arrêtait un moment devant le lycée Condorcet en allant au club, puis se consolait en pensant que c'était sur son bateau que le duc de Parme et le grand-duc de Gênes iraient à C..., parce qu'il n'y avait tout de même pas de grand seigneur français qui eût une situation aussi grande que la sienne, et que probablement à cause de cela le roi d'Angleterre viendrait y déjeuner.

Noms de personnes

Si je pouvais dégager délicatement des bandelettes de l'habitude et revoir dans sa fraîcheur première, ce nom de Guermantes, alors que mon rêve seul lui donnait sa couleur, mettre en regard de la M de Guermantes que j'ai connue et que son nom signifie pour moi maintenant l'imagination que sa connaissance réalisa, c'est-à-dire détruisit, pas plus que la ville de Pont-Aven n'était bâtie des éléments tout imaginatifs qu'évoque la sonorité de son nom, M de Guermantes n'était formée de la matière toute couleur et légende que je voyais en prononçant son nom. Elle était aussi une personne d'aujourd'hui, tandis que son nom me la faisait voir à la fois aujourd'hui et dans le xiii siècle, à la fois dans

un hôtel qui avait l'air d'une vitrine et dans la tour d'un château isolé, qui recevait toujours le dernier rayon du couchant, empêchée par son rang d'adresser la parole à personne. À Paris, dans l'hôtel en vitrine, je pensais qu'elle parlait à d'autres personnes qui étaient aussi à la fois dans le xiii siècle et dans le nôtre, qui avaient aussi des mélancoliques châteaux et qui ne parlaient pas non plus à d'autres personnes. Mais ces nobles mystérieux devaient avoir des noms que je n'avais jamais entendus, les noms célèbres de la noblesse, La Rochefoucauld, La Trémoille, ceux qui sont devenus des noms de rues, des noms d'œuvres me semblaient trop publics, devenus trop des noms communs pour cela.

Les divers Guermantes resteront reconnaissables dans la pierre rare de la société aristocratique où on les apercevait çà et là, comme ces filons d'une matière plus blonde, plus précieuse qui veinent un morceau de jaspe. On les discernait, on suivait au sein de ce minerai où ils étaient mêlés le souple ondoiement de leurs crins d'or, comme cette chevelure presque lumineuse qui court dépeignée dans le flanc de l'agate mousse. Et ma vie aussi avait été à plusieurs endroits de sa surface ou de sa profondeur traversée ou frôlée par leur fil de clarté. Certes, j'avais oublié que dans les chansons que ma vieille bonne me chantait, il y en avait une Gloire à la Dame de Guermantes que ma mère se rappelait. Mais plus tard d'année en année ces Guermantes surgissaient d'un côté ou d'un autre des hasards et des sinuosités de ma vie, comme un château qu'en chemin de fer on réaperçoit toujours tantôt à sa gauche, tantôt à sa droite.

Et à cause de cela même, des détours particuliers de ma vie qui me mettaient en leur présence d'une façon chaque fois différente, je n'avais dans aucune de ces circonstances particulières

pensé peut-être à cette race des Guermantes mais seulement à la vieille dame à qui ma grand-mère m'avait présenté et qu'il fallait penser à saluer, à ce que pourrait penser M de Quimperlé en me voyant avec elle, etc. Ma connaissance de chaque Guermantes était issue de circonstances si contingentes et chacun avait été amené si matériellement devant moi par les images toutes physiques apportées par mes yeux ou par mes oreilles, le teint couperosé de la vieille dame, ses mots : « Venez me voir avant le dîner », que je n'avais pu avoir l'impression d'un contact avec cette race mystérieuse, un peu comme pouvait être pour les anciens une race où quelque sang animal ou divin coulait. Mais à cause de cela même, donnant peut-être quand j'y pensais quelque chose de plus poétique à l'existence, en pensant que les circonstances seules avaient déjà tant de fois approché de ma vie sous des prétextes divers ce qui avait été l'imagination de mon enfance. À Querqueville, un jour que nous parlions de M de Saint-Étienne, Montargis m'avait dit : « Oh ! c'est une vraie Guermantes, c'est comme ma tante Septimie, ce sont des saxes, des figurines de Saxe. » Ces mots en entrant dans mon oreille apportent avec eux une si indélébile image qu'il en résulte chez moi une nécessité de prendre à la lettre ce qu'on me dit, qui va plus loin que ne ferait la plus stupide naïveté. Dès ce jour je ne peux plus penser aux sœurs de M de Saint-Étienne et à la tante Septimie que comme des figurines de Saxe rangées dans une vitrine où il n'y aurait que des choses précieuses, et chaque fois qu'on parlait d'un hôtel Guermantes à Paris ou à Poitiers, je le voyais comme un fragile et pur rectangle de cristal, intercalé entre les maisons comme une flèche gothique entre les toits, et derrière le vitrage duquel les dames de Guermantes, près de qui n'avait le droit de s'insinuer aucune des personnes qui formaient le reste

du monde, brillaient des plus douces couleurs des petites figurines de Saxe.

⁂

Quand je vis M de Guermantes j'eus la même petite déception à lui trouver des joues en chair et un costume tailleur là où j'imaginais une statuette de Saxe, que j'en eus à voir la façade de Saint-Marc que Ruskin avait dite de perles, de saphirs et de rubis. Mais je m'imaginais encore que son hôtel était une vitrine et de fait ce que je voyais y ressemblait un peu et ne devait d'ailleurs être qu'un emballage protecteur. Mais l'endroit même où elle habitait devait être aussi différent du reste du monde, aussi impénétrable et impossible à fouler pour des pieds humains que les tablettes de cristal d'une vitrine. À vrai dire les Guermantes réels, s'ils différaient essentiellement de mon rêve, étaient cependant, une fois admis que c'étaient des hommes et des femmes, assez particuliers. Je ne sais pas quelle était cette race mythologique qui était issue d'une déesse et d'un oiseau, mais je suis sûr que c'étaient les Guermantes.

Grands, les Guermantes ne l'étaient généralement pas hélas ! d'une manière symétrique, et comme pour établir une moyenne constante, une sorte de ligne idéale, d'harmonie qu'il faut perpétuellement faire soi-même comme sur le violon entre leurs épaules trop prolongées, leur cou trop long qu'ils enfonçaient nerveusement dans les épaules, comme si on les eût embrassés sous l'autre oreille, leurs sourcils inégaux, leurs jambes souvent inégales aussi par des accidents de chasse, ils se levaient sans cesse, se tortillaient, n'étaient jamais vus que de travers, ou redressés, rattrapant un monocle, le levant aux sourcils, tournant un genou gauche de leur main droite.

Ils avaient, au moins tous ceux qui avaient conservé le type de la famille, un nez trop busqué (quoique sans aucun rapport avec le busqué juif), trop long, qui tout de suite, chez les femmes surtout quand elles étaient jolies, chez M de Guermantes plus que chez toutes, mordait sur la mémoire comme quelque chose de presque déplaisant la première fois, comme l'acide qui grave ; au-dessous de ce nez qui pointait, la lèvre trop mince, trop peu fournie donnait à la bouche quelque chose de sec et une voix rauque, un cri d'oiseau en sortait, un peu aigre mais qui enivrait. Les yeux étaient d'un bleu profond, qui brillait de loin comme de la lumière, et vous regardaient fixement, durement, semblaient appuyer sur vous la pointe d'un saphir inémoussable avec un air moins de domination que de profondeur, moins de vouloir vous dominer que vous scruter. Les plus sots de la famille héritaient par la femelle et aussi perfectionnaient par l'éducation cet air de psychologie à qui rien ne résiste et de domination des êtres, mais à qui leur stupidité ou leur faiblesse avait donné quelque chose de comique, si ce regard n'eût eu par lui-même une ineffable beauté. Les cheveux des Guermantes étaient habituellement blonds tirant sur le roux, mais d'une espèce particulière, une sorte de mousse d'or moitié touffe de soie, moitié fourrure de chat. Leur teint qui était déjà proverbial au xvii siècle était d'un rose mauve, comme celui de certains cyclamens, et se granulait souvent au coin du nez sous l'œil gauche d'un petit bouton sec, toujours à la même place, que la fatigue enflait quelquefois. Et dans certaines parties de la famille, où on ne s'était marié qu'entre cousins, il s'était assombri et violacé. Il y avait certains Guermantes, qui venaient peu à Paris, et qui, se tortillant comme tous les Guermantes au-dessous de leur bec proéminent entre leurs joues grenat et leurs pommettes améthyste, avaient l'air de

quelque cygne majestueusement empanaché de plumes pourprées, qui s'acharne méchamment après des touffes d'iris ou d'héliotrope.

Les Guermantes avaient les manières du grand monde, mais cependant ces manières réfractaient plutôt l'indépendance de nobles qui avaient toujours aimé tenir tête aux rois, que la gloriole d'autres nobles tout aussi nobles qu'eux qui aimaient à se sentir distingués par eux et les servir. Ainsi là où les autres disaient volontiers, même en causant entre eux : « J'ai été chez M la duchesse de Chartres », les Guermantes disaient même aux domestiques : « Appelez la voiture de la duchesse de Chartres. » Enfin leur mentalité était constituée par deux traits. Au point de vue moral par l'importance capitale reconnue aux bons instincts. De M de Villeparisis au dernier petit Guermantes, ils avaient la même intonation de voix pour dire d'un cocher qui les avait conduits une fois : « On sent que c'est un homme qui a de bons instincts, une nature droite, un bon fond. » Et parmi les Guermantes autant que dans toutes les familles humaines, il y avait beau y en avoir de détestables, menteurs, voleurs, cruels, débauchés, faussaires, assassins — ceux-là, plus charmants d'ailleurs que les autres, sensiblement plus intelligents, plus aimables, ne gardaient avec l'aspect physique et l'œil bleu scruteur et le saphir inémoussable qu'un trait commun avec les autres, c'est, dans les moments où ils montraient le tuf, où sortait le fond permanent, la nature qui se montre, de dire : « On sent qu'il a de bons instincts, c'est une nature droite, un brave cœur, c'est tout cela ! »

Les deux autres traits constitutifs de la mentalité des Guermantes étaient moins universels. Tous intellectuels, ils n'apparaissaient que chez les Guermantes intelligents, c'est-à-dire

croyant l'être, et ayant alors l'idée qu'ils l'étaient extraordinairement, car ils étaient extrêmement contents d'eux. L'un de ces traits était la croyance que l'intelligence et aussi la bonté, la piété consistaient en choses extérieures, en connaissances. Un livre qui parlait de choses qu'on connaît leur paraissait insignifiant. « Cet auteur ne nous parle que de la vie à la campagne, des châteaux. Mais tous les gens qui ont vécu à la campagne savent cela. Nous avons la faiblesse d'aimer les livres qui nous apprennent quelque chose. La vie est courte, nous n'allons pas perdre une heure précieuse à lire L'Orme du Mail, où Anatole France nous raconte sur la province des choses que nous savons aussi bien que lui. »

Mais cette originalité des Guermantes, que la vie me donna en compensation comme une action de jouissance, n'était pas l'originalité que je perdis dès que je les connus et qui les faisait poétiques et dorés comme leur nom, légendaires, impalpables comme les projections de la lanterne magique, inaccessibles comme leur château, vivement colorés dans une maison transparente et claire, dans un cabinet de verre, comme des statuettes de Saxe. Tant de noms nobles du reste ont ce charme d'être des noms des châteaux, des stations de chemin de fer où on a souvent rêvé, en lisant un indicateur de chemin de fer, de descendre une fin d'après-midi de l'été, quand dans le Nord les charmilles vite solitaires et profondes, entre lesquelles est intercalée et perdue la gare, sont déjà roussies par l'humidité et la fraîcheur, comme ailleurs à l'entrée de l'hiver.

⁂

C'est encore aujourd'hui un des grands charmes des familles nobles qu'elles semblent situées dans un coin de terre particulier, que leur nom qui est toujours un nom de lieu, ou que le nom de

leur château (et c'est encore quelquefois le même) donne tout de suite à l'imagination l'impression de la résidence et le désir du voyage. Chaque nom noble contient dans l'espace coloré de ses syllabes un château où après un chemin difficile l'arrivée est douce par une gaie soirée d'hiver, et tout autour la poésie de son étang, et de son église, qui à son tour répète bien des fois le nom, avec ses armes, sur ses pierres tombales, au pied des statues peintes des ancêtres, dans le rose des vitraux héraldiques. Vous me direz que cette famille qui réside depuis deux siècles dans son château près de Bayeux, qui donne l'impression d'être battu pendant les après-midi d'hiver par les derniers flocons d'écume, prisonnier dans le brouillard, intérieurement vêtu de tapisserie et de dentelle, son nom est en réalité provençal. Cela ne l'empêche pas de m'évoquer la Normandie, comme beaucoup d'arbres, venus des Indes et du Cap, se sont si bien acclimatés à nos provinces que rien ne nous donne une impression moins exotique et plus française que leur feuillage et leurs fleurs. Si le nom de cette famille italienne se dresse orgueilleusement depuis trois siècles au-dessus d'une profonde vallée normande, si de là quand le terrain s'abaisse, on aperçoit la façade de schiste rouge et de pierre grisâtre du château, sur le même plan que les cloches de pourpre de Saint-Pierre-sur-Dives, il est Normand comme les pommiers qui… et qui ne sont venus du Cap qu'au… Si cette famille provençale depuis deux siècles a son hôtel au coin de la grande place à Falaise, si les invités venus faire leur partie le soir, en les quittant après dix heures risqueraient d'éveiller les bourgeois de Falaise, et qu'on entend leur pas se répercuter indéfiniment dans la nuit, jusqu'à la place du donjon, comme dans un roman de Barbey d'Aurevilly, si le toit de leur hôtel s'aperçoit entre deux flèches d'église, où il est encastré comme sur une plage normande un ga-

let entre deux coquillages ajourés, entre les tourelles rosâtres et nervurées de deux bernard-l'hermite, si les invités arrivés plus tôt avant dîner peuvent, en descendant du salon plein de pièces chinoises précieuses acquises à l'époque des grands commerces des marins normands avec l'Extrême-Orient, se promener avec les membres des différentes familles nobles, qui résident de Coutances à Caen, et de Thury-Harcourt à Falaise, dans le jardin qui descend en pente, bordé par les fortifications de la ville, jusqu'à la rivière rapide où, attendant le dîner, on peut pêcher dans la propriété, comme dans une nouvelle de Balzac, qu'importe que cette famille soit venue de Provence s'établir ici et que son nom soit provençal ? Il est devenu Normand comme ces beaux hortensias roses qu'on aperçoit d'Honfleur à Valognes et de Pont-L'Évêque à Saint-Vaast, comme un fard rapporté, mais qui caractérise maintenant la campagne qu'il embellit, et qui mettent dans un manoir normand la couleur délicieuse, ancienne et fraîche d'une faïence chinoise apportée de Pékin, mais par Jacques Cartier.

D'autres ont un château perdu dans les bois et la route est longue pour arriver jusqu'à eux. Au Moyen Âge on n'entendait autour de lui que le son du cor et l'aboi des chiens. Aujourd'hui, quand un voyageur vient le soir leur rendre visite, c'est le son de la trompe de l'automobile qui a remplacé l'un et l'autre et qui s'harmonise comme le premier à l'atmosphère humide qu'il traverse sous les feuillages, puis saturé de l'odeur des roses dans le parterre d'honneur, et émouvant, presque humain comme le second, avertit par ses appels la châtelaine qui se met à la fenêtre qu'elle ne sera pas seule ce soir à dîner, puis à jouer, en face du comte. Sans doute quand on me dit le nom d'un sublime château gothique près de Ploërmel, que je pense aux longues galeries du

cloître, et aux allées où on marche parmi les genêts et les roses sur les tombes des abbés, qui vivaient là sous ces galeries, avec la vue de ce vallon dès le viii siècle, quand Charlemagne n'existait pas encore, quand ne s'élevaient pas les tours de la cathédrale de Chartres ni d'abbaye sur la colline de Vézelay, au-dessus du Cousin profond et poissonneux, sans doute si dans un de ces moments où le langage de la poésie est trop précis encore, trop chargé de mots et par conséquent d'images connues, pour ne pas troubler ce courant mystérieux que le Nom, cette chose antérieure à la connaissance, fait courir, semblable à rien que nous ne connaissions, comme parfois dans nos rêves, sans doute après avoir sonné au perron et avoir vu apparaître quelques domestiques, l'un dont l'essor mélancolique, le nez longuement recourbé, le cri rauque et rare fait penser que s'est incarné en lui un des cygnes de l'étang, quand on l'a desséché, l'autre dans la figure terreuse de qui l'œil vertigineusement apeuré fait supposer une taupe adroite et forcée, nous trouverons dans le grand vestibule les mêmes portemanteaux, les mêmes manteaux que partout, et dans le même salon la même Revue de Paris et Comœdia. Et même si tout y sentait encore le xiii siècle, les hôtes même intelligents, surtout intelligents, y diraient des choses intelligentes de ce temps-ci. (Peut-être les faudrait-il pas intelligents et que leur conversation n'ait trait qu'à des choses de lieu, comme ces descriptions qui ne sont évocatrices que s'il y a des images précises et pas d'abstractions.)

Il en est de même pour les noblesses étrangères. Le nom de tel de ces seigneurs allemands est traversé comme d'un souffle de poésie fantastique au sein d'une odeur de renfermé, et la répétition bourgeoise des premières syllabes peut faire penser à des bonbons colorés mangés dans une petite épicerie d'une vieille

place allemande, tandis que dans la sonorité versicolore de la dernière syllabe s'assombrit le vieux vitrail d'Aldgrever dans la vieille église gothique qui est en face. Et tel autre est le nom d'un ruisseau né dans la Forêt Noire au pied de l'antique Wartbourg et traverse toutes les vallées hantées de gnomes et est dominé de tous les châteaux où régnèrent les vieux seigneurs, puis où rêva Luther ; et tout cela est dans les possessions du seigneur et habite son nom. Mais j'ai dîné hier avec lui, sa figure est d'aujourd'hui, ses vêtements sont d'aujourd'hui, ses paroles et ses pensées sont d'aujourd'hui. Et par élévation et ouverture d'esprit, si on parle de noblesse ou de la Wartbourg il dit : « Oh ! aujourd'hui, il n'y a plus de princes. »

Assurément, il n'y en eut jamais. Mais dans le seul sens imaginatif où il peut y en avoir, il n'y a qu'aujourd'hui qu'un long passé a rempli les noms de rêves (Clermont-Tonnerre, Latour et P… des ducs de C. T.). Le château, dont le nom est dans Shakespeare et dans Walter Scott, de cette duchess est du xiii siècle en Écosse. Dans ses terres est l'admirable abbaye que Turner a peinte tant de fois, et ce sont ses ancêtres dont les tombeaux sont rangés dans la cathédrale détruite où paissent les bœufs, parmi les arceaux ruinés, et les ronces en fleurs, et qui nous impressionne plus encore de penser que c'est une cathédrale parce que nous sommes obligés d'en imposer l'idée immanente à des choses qui en seraient d'autres sans cela et d'appeler le pavé de la nef cette prairie et l'entrée du chœur ce bosquet. Cette cathédrale fut bâtie pour ses ancêtres et lui appartient encore, et c'est sur ses terres, ce torrent divin, toute fraîcheur et mystère sous deux toits avec l'infini de la plaine et le soleil baissant dans un grand morceau de ciel bleu entouré de deux vergers, qui marquent comme un cadran solaire, à l'inclinaison de la lumière qui les touche, l'heure

heureuse d'un après-midi avancé, et la ville tout entière étagée au loin et le pêcheur à la ligne si heureux que nous connaissons par Turner et que nous parcourerions toute la terre pour trouver, pour savoir que la beauté, le charme de la nature, le bonheur de la vie, l'insigne beauté de l'heure et du lieu existent, sans penser que Turner — et après lui Stevenson — n'ont fait que nous faire apparaître particulier et désirable en soi tel lieu choisi tout aussi bien que n'importe quel autre où leur cerveau a su mettre sa beauté désirable et sa particularité. Mais la duchesse m'a invité à dîner avec Marcel Prévost, et Melba viendra chanter, et je ne traverserai pas le détroit.

Mais m'inviterait-elle au milieu de seigneurs du Moyen Âge que ma déception serait la même, car il ne peut pas y avoir identité entre la poésie inconnue qu'il peut y avoir dans un nom, c'est-à-dire une urne d'inconnaissable, et les choses que l'expérience nous montre et qui correspondent à des mots, aux choses connues. On peut, de la déception inévitable de notre rencontre avec des choses dont nous connaissions les noms, par exemple avec le porteur d'un grand nom territorial et historique, ou mieux de tout voyage, conclure que ce charme imaginatif ne correspondant pas à la réalité est une poésie de convention. Mais outre que je ne le crois pas et compte établir un jour tout le contraire, du simple point de vue du réalisme, ce réalisme psychologique, cette exacte description de nos rêves vaudrait bien l'autre réalisme, puisqu'il a pour objet une réalité qui est bien plus vivace que l'autre, qui tend perpétuellement à se reformer chez nous, qui désertant les pays que nous avons visités s'étend encore sur tous les autres, et recouvre de nouveau ceux que nous avons connus dès qu'ils sont un peu oubliés et qu'ils sont redevenus pour nous des noms, puisqu'elle nous hante même en rêve, et y donne alors aux

pays, aux églises de notre enfance, aux châteaux de nos rêves l'apparence de même nature que les noms, l'apparence faite d'imagination et de désir que nous ne retrouvons plus réveillés, ou alors au moment où, l'apercevant, nous nous endormons ; puisqu'elle nous cause infiniment plus de plaisir que l'autre qui nous ennuie et nous déçoit, et est un principe d'action et met toujours en mouvement le voyageur, cet amoureux toujours déçu et toujours reparti de plus belle ; puisque ce sont seulement les pages qui arrivent à nous en donner l'impression qui nous donnent l'impression du génie.

Non seulement les nobles ont un nom qui nous fait rêver, mais au moins pour un grand nombre de familles, les noms des parents, des grands-parents, ainsi de suite, sont aussi de ces beaux noms, de sorte qu'aucune matière non poétique ne met d'interception dans cette greffe constante de noms colorés et pourtant transparents (parce qu'aucune matière vile n'y adhère), qui nous permettent de remonter longtemps de bourgeon à bourgeon de cristal coloré comme sur l'arbre de Jessé d'un vitrail. Les personnes prennent dans notre pensée de cette pureté de leurs noms qui sont tout imaginatifs. À gauche un œillet rose, puis l'arbre monte encore, à droite une églantine, puis l'arbre monte encore, à gauche un lys, la tige continue, à droite une nigelle bleue ; son père avait épousé une Montmorency, rose France, la mère de son père était une Montmorency-Luxembourg, œillet panaché, rose double, dont le père avait épousé une Choiseul, nigelle bleue, puis une Charost, œillet rose. Par moments un nom tout local et ancien, comme une fleur rare qu'on ne voit plus que dans les tableaux de Van Huysum, semble plus sombre parce que nous y avons moins souvent regardé. Mais bientôt nous avons l'amusement de voir que des deux côtés du vitrail où fleurit cette tige de

Jessé d'autres verrières commencent qui racontent la vie des personnages qui n'étaient d'abord que nigelle et lys. Mais comme ces histoires sont antiques et peintes aussi sur le verre, le tout s'harmonise à merveille. « Prince de Wurtemberg, sa mère était née Marie de France, dont la mère était née des Deux-Siciles. » Mais alors, sa mère, ce serait la fille de Louis-Philippe et de Marie-Amélie qui épousa le duc de Wurtemberg ? Et alors nous apercevons à droite dans notre souvenir le petit vitrail, la Princesse en robe de jardin aux fêtes du mariage de son frère le duc d'Orléans, pour témoigner de sa mauvaise humeur d'avoir vu repousser ses ambassadeurs qui étaient venus demander pour elle la main du prince de Syracuse. Puis voici un beau jeune homme, le duc de Wurtemberg qui vient demander sa main et elle est si heureuse de partir avec lui qu'elle embrasse en souriant sur le seuil ses parents en larmes, ce que jugent sévèrement les domestiques immobiles dans le fond ; bientôt elle revient malade, accouche d'un enfant (précisément ce duc de Wurtemberg, souci jaune, qui nous a fait le long de son arbre de Jessé monter à sa mère, rose blanche, d'où nous avons sauté au vitrail de gauche), sans avoir vu l'unique château de son époux, Fantaisie, dont le nom seul l'avait décidé à l'épouser. Et aussitôt sans attendre les quatre faits du bas de la verrière qui nous représentent la pauvre Princesse mourante en Italie, et son frère Nemours accourant auprès d'elle, tandis que la reine de France fait préparer une flotte pour aller auprès de sa fille, nous regardons ce château Fantaisie, où elle alla loger sa vie désordonnée, et dans la verrière suivante nous apercevons, car les lieux ont leur histoire comme les races, dans ce même Fantaisie un autre prince, fantaisiste lui aussi, qui devait aussi mourir jeune, et après d'aussi étranges amours, Louis II de Bavière ; et en effet au-dessous du premier vitrail

nous avions lu sans même y prendre garde ces mots de la reine de France : « Un château près Barent. » Mais il faut reprendre l'arbre de Jessé, prince de Wurtemberg, souci jaune, fils de Louise de France, nigelle bleue. Comment ! Il vit encore, son fils qu'elle connut à peine ? Et, quand, ayant demandé à son frère comment elle allait, il lui dit : « Pas très mal, mais les médecins sont inquiets », elle répondit : « Nemours, je te comprends », et depuis fut tendre pour tous mais ne demanda plus à voir son enfant, de peur de se trahir par ses larmes. Comment ! Il vit encore cet enfant, il vit, prince royal Wurtemberg ? Peut-être il lui ressemble, peut-être a hérité d'elle un peu de ses goûts de peinture, de rêve, de fantaisie, qu'elle croyait loger si bien dans son château Fantaisie. Comme sa figure sur le petit vitrail reçoit un sens nouveau de ce que nous le savons fils de Louise de France ! Car ces beaux noms nobles ou sont sans histoire et obscurs comme une forêt, ou historiques et toujours la lumière projetée des yeux bien connus de nous de la mère éclaire toute la figure du fils. Le visage d'un fils qui vit, ostensoir où mettait toute sa foi une sublime mère morte, est comme une profanation de ce souvenir sacré. Car il est ce visage à qui ces yeux suppliants ont adressé un adieu qu'il ne devrait pas pouvoir oublier une seconde. Car c'est avec la ligne si belle du nez de sa mère que son nez est fait, car c'est avec le sourire de sa mère qu'il excite les filles à la débauche, car c'est avec le mouvement de sourcil de sa mère pour le plus tendrement regarder qu'il ment, car cette expression calme que sa mère avait pour parler de tout ce qui lui était indifférent, c'est-à-dire de tout ce qui n'était pas lui, il l'a, lui, maintenant pour parler d'elle, pour dire indifféremment « ma pauvre mère ».

Àcôté de ces vitraux se jouent des vitraux secondaires, où nous surprenons un nom obscur alors, nom du capitaine des gardes

qui sauve le Prince, du patron du vaisseau qui le met à la mer pour faire échapper la Princesse, nom noble mais obscur et qui est devenu connu depuis, né dans la fente des circonstances tragiques comme une fleur entre deux pavés, et qui porte à jamais en lui le reflet du dévouement qui l'illustre et qui l'hypnotise encore. Je les trouve plus touchants encore, ces noms nobles, je voudrais plus encore pénétrer dans l'âme des fils qui n'est éclairée qu'à la seule lumière de ce souvenir, et qui a de toutes choses la vision absurde et déformée que donne aux choses cette lueur tragique. Je me souviens d'avoir ri de cet homme grisonnant, défendant à ses enfants de parler à un Juif, faisant ses prières à table, si correct, si avaricieux, si ridicule, si ennemi du peuple. Et son nom maintenant l'éclaire pour moi quand je le revois, nom de son père qui fit échapper la duchesse de Berri sur un bateau, âme où cette lueur de la vie enflammée que nous voyons rougir l'eau au moment où la duchesse appuyée sur lui va mettre à la voile, est restée la seule lumière. Âme de naufrage, de torches allumées, de fidélité sans raisonnement, âme de vitrail. Peut-être sous ces noms-là trouverais-je quelque chose de si différent de moi qu'à la vérité cela serait presque de même matière qu'un Nom. Mais que la nature se joue de tous ! Voici que je fais connaissance d'un jeune homme infiniment intelligent et plutôt comme un grand homme de demain que d'aujourd'hui, ayant non seulement atteint et compris, mais dépassé et renouvelé le socialisme, le nietzschéisme, etc. Et j'apprends que c'est le fils de l'homme que je voyais dans la salle à manger de l'hôtel, si simple dans ses ornements anglais qu'elle semblait comme la chambre du Rêve de sainte Ursule, ou la chambre où la reine reçoit les ambassadeurs qui la supplient de fuir dans le vitrail avant qu'elle parte sur la mer, dont le reflet tragique éclairait pour moi sa sil-

houette, comme sans doute, de l'intérieur de sa pensée, il lui éclairait le monde.

Retour à Guermantes

Ils ne sont plus un nom ; ils nous apportent forcément moins que ce que nous rêvions d'eux. Moins ? Et aussi plus peut-être. Il en est d'un monument comme d'une personne. Il s'impose à nous par un signe qui a généralement échappé aux descriptions qu'on nous en a données. Comme ce sera le plissement de sa peau quand il rit, ou ce qu'il y a d'un peu niais dans la bouche, le nez trop gros, ou la chute des épaules qui nous frappera dans l'aspect premier d'un personnage célèbre dont on nous a parlé, de même, quand nous verrons pour la première fois Saint-Marc, à Venise, le monument nous paraîtra surtout bas et en largeur avec des mâts de fête comme un palais d'exposition, ou à Jumièges ces géantes tours de cathédrale dans la cour du concierge d'une petite propriété des environs de Rouen, ou à Saint-Wandrille cette reliure rococo d'un missel roman, comme dans un opéra de Rameau ce dehors galant d'un drame antique. Les choses sont moins belles que le rêve que nous avons d'elles, mais plus particulières que la notion abstraite qu'on en a. Te souviens-tu comme tu recevais avec plaisir les simples cartes si heureuses que je t'envoyais de Guermantes ? Souvent depuis tu m'as demandé : « Raconte-moi un peu ton plaisir. » Mais les enfants n'aiment pas avoir l'air d'avoir eu du plaisir, de peur que les parents ne les plaignent pas.

Je t'assure qu'ils n'aiment pas non plus avoir l'air d'avoir eu du chagrin pour que leurs parents les plaignent trop. Je ne t'ai jamais raconté Guermantes. Tu me demandais pourquoi, quand tout ce que j'ai vu, sur quoi tu comptais pour me faire plaisir, a été une déception pour moi, Guermantes ne l'a pas été. Hé bien, ce que je cherchais à Guermantes, je ne l'y ai pas trouvé. Mais j'y ai trouvé autre chose. Ce qui est beau à Guermantes, c'est que les siècles qui ne sont plus y essayent d'être encore ; le temps y a pris la forme de l'espace, mais on le reconnaît bien. Quand on entre dans l'église à gauche, il y a trois ou quatre arches rondes qui ne ressemblent pas aux arches ogivales du reste, et qui disparaissent engagées dans la pierre de la muraille, dans la construction plus nouvelle où on les a engagées. C'est le xi siècle, avec ses lourdes épaules rondes, qui passe là, furtivement encore, qu'on a muré, et qui regarde étonné le xiii siècle et le xv, qui se mettent devant lui, qui cachent ce brutal et qui nous sourient. Mais il reparaît plus bas, plus librement dans l'ombre de la crypte, où entre deux pierres, comme la tache des meurtres anciens que ce prince commit sur les enfants de Clotaire, [...] deux lourds arceaux barbares du temps de Chilpéric. On sent bien qu'on traverse du temps, comme quand un souvenir ancien nous revient à l'esprit. Ce n'est plus dans la mémoire de notre vie, mais dans celle des siècles. Quand on arrive dans la salle du cloître, qui donne entrée au château, on marche sur les tombes des abbés qui gouvernèrent ce monastère depuis le viii siècle, et qui sous nos pas, sont allongés sous les pierres gravées ; une crosse en main, foulant aux pieds une belle inscription latine, ils sont couchés.

Et si Guermantes ne déçoit pas, comme toutes les choses d'imagination quand elles sont devenues une chose réelle, c'est sans doute que ce n'est à aucun moment une chose réelle, car

même quand on s'y promène, on sent que les choses qui sont là ne sont que l'enveloppe d'autres, que la réalité n'est pas ici, mais très loin, que ces choses touchées ne sont qu'une figure du Temps, et l'imagination travaille sur Guermantes vu, comme sur Guermantes lu, parce que toutes ces choses, ce ne sont encore que des mots, des mots pleins de magnifiques images et qui signifient autre chose. C'est bien ce grand réfectoire pavé de dix, puis vingt, puis cinquante abbés de Guermantes, tous grandeur nature, représentant le corps qui est dessous. C'est comme si un cimetière de dix siècles avait été retourné pour nous servir de dallage. La forêt qui descend en pente au-dessous du château, ce n'est pas de ces forêts comme il y en a autour des châteaux, des forêts de chasse, qui ne sont qu'une multiplication d'arbres. C'est l'antique forêt de Guermantes où chassait Childebert, et vraiment, comme dans ma lanterne magique, comme dans Shakespeare ou dans Maeterlinck, « à gauche, il y a une forêt ». Elle est peinte sur la colline qui domine Guermantes, elle a velouté de vert tragique le côté ouest, comme dans l'illustration enluminée d'une chronique mérovingienne. Elle est grâce à cette perspective, quoique profonde, délimitée. Elle est « la forêt » qui est « à gauche » dans le drame. Et de l'autre côté, en bas, le fleuve où furent déposés les énervés de Jumièges. Et les tours du château sont encore, je ne te dis pas de ce temps-là, mais dans ce temps-là. C'est ce qui émeut en les regardant. On dit toujours que les vieilles choses ont vu bien des choses depuis, et que c'est le secret de leur émotion. Rien n'est plus faux. Regarde les tours de Guermantes : elles voient encore la chevauchée de la reine Mathilde, leur consécration par Charles le Mauvais. Elles n'ont plus rien vu depuis. L'instant où vivent les choses est fixé par la pensée qui les reflète. À ce moment-là, elles sont pensées, elles reçoivent leur

forme. Et leur forme, immortellement, fait durer un temps au milieu des autres. Songe qu'elles s'élevèrent, les tours de Guermantes, dressant indestructiblement le xiii siècle là, à une époque où, si loin que leur vue eût porté, elles n'eussent pas aperçu pour les saluer et leur sourire, les tours de Chartres, les tours d'Amiens, les tours de Paris qui n'existaient pas encore. Plus ancienne qu'elles, songe à cette chose immatérielle, l'abbaye de Guermantes, plus ancienne que ces constructions, qui existait depuis bien longtemps, quand Guillaume partit à la conquête de l'Angleterre, alors que les tours de Beauvais, de Bourges ne se dressaient pas encore et que le soir le voyageur qui s'éloignait ne les voyait pas au-dessus des collines de Beauvais se dresser sur le ciel, à une époque où les maisons de La Rochefoucauld, de Noailles, d'Uzès, élevaient à peine au-dessus de terre leur puissance qui devait, comme une tour, monter peu à peu dans les airs, traverser un à un les siècles, alors que, tour de beurre de la grasse Normandie, Harcourt au nom fier et jaunissant n'avait pas encore au sommet de sa tour de granit ciselé les sept fleurons de la couronne ducale, alors que, bastion à l'italienne qui devait devenir le plus grand château de France, Luynes n'avait pas encore fait jaillir de notre sol toutes ces seigneuries, tous ces châteaux de prince et tous ces châteaux forts, la princerie de Joinville, les remparts crénelés de Châteaudun et de Montfort, les ombrages du bois de Chevreuse avec ses hermines et ses biches, tous ces biens au soleil unis mystiquement à travers la France, un château au Midi, une forêt à l'Ouest, une ville au Nord tout cela uni par des alliances et rejoint par des remparts, tous ces biens au soleil brillant, assemblés côte à côte, abstraitement dans sa puissance, comme dans un symbole héraldique, comme un château d'or, une tour d'argent, des étoiles de sable qu'au travers des siècles,

conquêtes et mariages ont inscrit symétriquement dans les quartiers d'un champ d'azur.

— Mais, si tu étais si bien, pourquoi es-tu revenu ?

— Voilà. Un jour, contrairement à nos habitudes, nous avions été faire une promenade dans la journée. À un endroit où nous étions déjà passés quelques jours auparavant et où l'œil embrassait une belle étendue de champs, de bois, de hameaux, soudain à gauche une bande du ciel sur une petite étendue sembla s'obscurcir et prendre une consistance, une sorte de vitalité, d'irradiation que n'aurait pas eue un nuage, et enfin cristallisa selon un système architectural en une petite cité bleuâtre dominée par un double clocher. Immédiatement je reconnus la figure irrégulière, inoubliable, chérie et redoutée, Chartres ! D'où venait cette apparition de la ville au bord du ciel, comme telle grande figure symbolique apparaissait la veille d'une bataille aux héros de l'Antiquité, comme… vit Carthage, comme Énée ?…

Mais si l'édification géométrique et vaporeuse, qui scintillait vaguement, comme si la brise l'eût imperceptiblement balancée, avait ce caractère d'une apparition surnaturelle, elle était aussi familière, elle mettait à l'horizon la figure aimée de la ville de notre enfance comme dans certains paysages de Ruysdaël, il aimait dans le lointain du ciel bleu ou gris laisser apercevoir son cher clocher d'Harlem…

⁂

Quand c'était avec ma grand-mère que nous allions à Combray, elle nous faisait toujours arrêter à Chartres. Sans trop savoir pourquoi, elle leur trouvait cette absence de vulgarité et de petitesse qu'elle trouvait à la nature, quand la main de l'homme

ne le fignole pas, et à ces livres qu'à ces deux conditions — aucune vulgarité, aucune mièvrerie — elle croyait inoffensifs pour les enfants, à ces personnes qui n'ont rien de vulgaire ni rien de mesquin. Je pense qu'elle leur trouvait l'air « naturel » et l'air « distingué ». En tout cas elle les aimait, et elle pensait que nous avions profit à les voir. Comme elle ne savait absolument rien d'architecture, elle ignorait qu'ils fussent beaux et disait : « Mes enfants, moquez-vous de moi, ils ne sont pas pareils, ils ne sont peut-être pas beaux « dans les règles », mais leur vieille figure irrégulière me plaît. Il y a dans leur rudesse quelque chose qui m'est très agréable. Je sens que s'ils jouaient du piano, ils ne joueraient pas sec. » Et en les regardant elle s'adressait si bien à eux que sa tête, son regard, s'élançait, on aurait dit qu'elle voulait s'élancer avec eux, et en même temps qu'elle souriait avec douceur aux vieilles pierres usées.

Je pense même qu'elle qui ne « croyait » pas, avait cependant cette foi implicite, que cette espèce de beauté qu'elle trouvait à certains monuments, elle la mettait, sans le savoir, sur un autre plan, sur un plan plus réel que notre vie. Car l'année où elle mourut d'un mal qu'elle connaissait et dont elle savait l'échéance, elle vit pour la première fois Venise où elle n'aima vraiment que le palais des Doges. Elle était heureuse chaque fois qu'il apparaissait au retour d'une promenade, de loin sur la lagune, et souriait aux pierres grises et roses avec cet air vague qu'elle avait quand elle cherchait à s'unir à un rêve noble et obscur. Or, elle dit à plusieurs reprises qu'elle était bien heureuse de l'avoir vu avant de mourir, penser qu'elle aurait pu ne pas l'avoir vu. Je crois qu'à un moment où les plaisirs qui ne sont que des plaisirs ne comptent plus, puisque l'être par rapport à qui ils sont des plaisirs n'existera plus, et que l'un des deux termes s'évanouissant disparaît

l'autre, elle n'aurait pas attaché tant d'importance à cette joie, si elle ne l'avait pas sentie une de ces joies qui, dans un sens que nous comprenons mal, survivent à la mort, s'adressant en nous à quelque chose qui du moins n'est pas sous son empire. Le poète qui donne sa vie à une œuvre qui ne recueillera de suffrages qu'après sa mort obéit-il vraiment au désir d'une gloire qu'il ne connaîtra pas ? Et n'est-ce pas plutôt une part éternelle de lui-même qui travaille, pendant que lui est laissé (et même si elle ne peut travailler que dans cette habitation éphémère), à une œuvre éternelle aussi ? Et s'il y a contradiction entre ce que nous savons de la physiologie et la doctrine de l'immortalité de l'âme, n'y a-t-il pas contradiction aussi entre certains de nos instincts et la doctrine de la mortalité complète ? Peut-être ne sont-elles pas plus vraies l'une que l'autre et la vérité est-elle toute différente, comme par exemple deux personnes, à qui l'on aurait parlé il y a cinquante ans du téléphone, si l'une avait cru que c'était une supercherie, et l'autre que c'était un phénomène d'acoustique et que la voix était conservée indéfiniment dans des tuyaux, se seraient trompées toutes deux également.

⁂

Moi je ne voyais au contraire jamais sans tristesse les cloches de Chartres, car souvent c'est jusqu'à Chartres que nous accompagnions Maman quand elle quittait Combray avant nous. Et la forme inéluctable des deux clochers m'apparaissait aussi terrible que la gare. J'allais vers eux comme vers le moment où il faudrait dire adieu à Maman, sentir mon cœur s'ébranler dans ma poitrine, se détacher de moi pour la suivre et revenir seul ! Je me souviens d'un jour particulièrement triste…

Mde Z... nous ayant invités à venir passer quelques jours chez elle, il fut décidé qu'elle partirait avec mon frère et que j'irais la rejoindre un peu plus tard avec mon père. On ne me le dit pas, pour que je ne fusse pas trop malheureux à l'avance. Mais je n'ai jamais pu comprendre quand on essaye de nous cacher quelque chose comment le secret, si bien gardé qu'il soit, agit involontairement sur nous, excite en nous une sorte d'irritation, de sentiment de persécution, de délire de recherches ? C'est ainsi qu'à un âge où les enfants ne peuvent avoir aucune idée des lois de la génération, ils sentent qu'on les trompe, ont le pressentiment de la vérité. Je ne sais quels indices obscurs s'accumulaient dans ma cervelle. Quand le matin du départ, Maman entra gaiement dans ma chambre, dissimulant je crois bien du chagrin qu'elle avait aussi, et me dit en riant, me citant Plutarque : « Léonidas dans les grandes catastrophes savait montrer un visage... J'espère que mon jaunet va être digne de Léonidas », je lui dis « Tu pars » sur un ton si désespéré qu'elle fut visiblement troublée, je crus sentir que je pourrais peut-être la retenir ou me faire emmener ; je crois que c'est cela qu'elle alla dire à mon père, mais sans doute il refusa, et elle me dit qu'elle avait encore un peu de temps avant d'aller se préparer, qu'elle s'était réservé ce temps pour me faire une petite visite.

Elle devait partir, je l'ai dit, avec mon petit frère, et comme il quittait la maison mon oncle l'avait emmené pour le faire photographier à Évreux. On lui avait frisé ses cheveux comme aux enfants de concierge quand on les photographie, sa grosse figure était entourée d'un casque de cheveux noirs bouffants avec des grands nœuds plantés comme les papillons d'une infante de Velasquez ; je l'avais regardé avec le sourire d'un enfant plus âgé pour un frère qu'il aime, sourire où l'on ne sait pas trop s'il y a

plus d'admiration, de supériorité ironique ou de tendresse. Maman et moi nous partîmes le chercher pour que je lui dise adieu, mais impossible de le trouver. Il avait appris qu'il ne pourrait pas emmener le chevreau qu'on lui avait donné, et qui était, avec le tombereau magnifique qu'il traînait toujours avec lui, toute sa tendresse, et qu'il « prêtait » quelquefois à mon père, par bonté. Comme après le séjour chez M de Z... il rentrait à Paris, on allait donner le chevreau à des fermiers du voisinage. Mon frère, en proie à l'accablement de la douleur, avait voulu passer la dernière journée avec son chevreau, peut-être aussi je crois se cacher, pour faire par vengeance manquer le train à Maman. Toujours est-il qu'après l'avoir cherché partout nous longions le petit bosquet au milieu duquel se trouvait le cirque où on attelait les chevaux pour faire monter l'eau et où jamais n'allait plus personne, sans certes nous douter que mon frère pût être là, quand une conversation entrecoupée de gémissements frappa notre oreille. C'était bien la voix de mon frère, et bientôt nous l'aperçûmes, qui ne pouvait pas nous voir ; assis par terre contre son chevreau et lui caressant tendrement la tête avec la main, l'embrassant sur son nez pur et un peu rouge de bellâtre couperosé, insignifiant et cornu, ce groupe ne rappelait que bien peu celui que les peintres anglais ont souvent reproduit d'un enfant caressant un animal. Si mon frère, dans sa petite robe des grands jours et sa jupe de dentelle, tenant d'une main, à côté de l'inséparable tombereau, de petits sacs de satin où on avait mis son goûter, son nécessaire de voyage et de petites glaces de verre avait bien la magnificence des enfants anglais près de l'animal, en revanche sa figure n'exprimait, sous ce luxe qui n'en rendait le contraste que plus sensible, que le désespoir le plus farouche, il avait les yeux rouges, la gorge oppressée de ses falbalas, comme une princesse de tragédie pom-

peuse et désespérée. Par moments, de sa main surchargée du tombereau, des sacs de satin qu'il ne voulait pas lâcher, car l'autre ne cessait d'étreindre et de caresser le chevreau, il relevait ses cheveux sur sa tête avec l'impatience de Phèdre.

Quelle importune main en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?

« Mon petit chevreau, s'écriait-il, en attribuant au chevreau la tristesse que seul il éprouvait, tu vas être malheureux sans ton petit maître, tu ne me verras plus jamais, jamais », et ses larmes brouillaient ses paroles, « personne ne sera bon pour toi, ne te caressera comme moi ! Tu te laissais pourtant bien faire ; mon petit enfant, mon petit chéri », et sentant ses pleurs l'étouffer, il eut tout d'un coup pour mettre le comble à son désespoir l'idée de chanter un air qu'il avait entendu chanter à Maman et dont l'appropriation à la situation redoubla ses sanglots. « Adieu, des voix étranges m'appellent loin de toi, paisible sœur des anges. »

Mais mon frère, quoiqu'il n'eût que cinq ans et demi, était plutôt d'un naturel violent, et passant de l'attendrissement sur ses malheurs et ceux du chevreau à la colère contre les persécuteurs, après une seconde d'hésitation il se mit à briser vivement par terre ses glaces, à trépigner les sacs de satin, à s'arracher, non pas les cheveux mais les petits nœuds qu'on lui avait mis dans les cheveux, à déchirer sa belle robe asiatique, poussant des cris perçants : « Pourquoi serais-je beau, puisque je ne te verrai plus ? » s'écriait-il en pleurant. Ma mère, voyant les dentelles de la robe s'arracher, ne pouvait rester insensible à un spectacle qui jusqu'ici l'avait plutôt attendrie. Elle s'avança, mon frère entendit du bruit, se tut immédiatement, l'aperçut, ne sachant pas s'il avait été vu, et d'un air profondément attentif et en reculant se cacha

derrière le chevreau. Mais ma mère alla à lui. Il fallut venir, mais il mit comme condition que le chevreau l'accompagnerait jusqu'à la gare. Le temps pressait, mon père en bas s'étonnait de ne pas nous voir revenir, ma mère m'avait envoyé lui dire de nous rejoindre à la voie ferrée qu'on traversait en passant par un raccourci derrière le jardin, car sans cela nous aurions risqué de manquer le train, et mon frère s'avançait, conduisant d'une main le chevreau comme au sacrifice, et de l'autre tirant les sacs qu'on avait ramassés, les débris des miroirs, le nécessaire et le tombereau qui traînait à terre. Par moments, sans oser regarder Maman, il lançait à son adresse tout en caressant le chevreau des paroles sur l'intention desquelles elle ne pouvait se méprendre : « Mon pauvre petit chevreau, ce n'est pas toi qui chercherais à me faire de la peine, à me séparer de ceux que j'aime. Toi tu n'es pas une personne, mais aussi tu n'es pas méchant, tu n'es pas comme ces méchants », disait-il en jetant un regard de côté à Maman comme pour juger de l'effet de ses paroles et voir s'il n'avait pas dépassé le but, « toi tu ne m'as jamais fait de peine », et il se mettait à sangloter. Mais arrivé à la voie ferrée, et m'ayant demandé de tenir un moment le chevreau, dans sa rage contre Maman il s'élança, s'assit sur la voie ferrée et nous regardant d'un air de défi ne bougea plus. Il n'y avait pas à cet endroit de barrière. À toute minute un train pouvait passer. Maman, folle de peur, s'élança sur lui, mais elle avait beau tirer, avec une force inouïe de son derrière sur lequel il avait l'habitude de se laisser glisser et de parcourir le jardin en chantant dans des jours meilleurs, il adhérait aux rails sans parvenir à l'arracher. Elle était blanche de peur. Heureusement à ce moment mon père débouchait avec deux domestiques qui venaient voir si on n'avait besoin de rien. Il se précipita, arracha mon frère, lui donna deux

claques, et donna l'ordre qu'on ramenât le chevreau. Mon frère terrorisé dut marcher, mais regardant longuement mon père avec une fureur concentrée, il s'écria : « je ne te prêterai plus jamais mon tombereau ». Puis comprenant qu'aucune parole ne pourrait dépasser la fureur de celle-là, il ne dit plus rien. Maman me prit à part et me dit : « Toi qui es plus grand, sois raisonnable, je t'en prie, n'aie pas l'air triste au moment du départ, ton père est déjà ennuyé que je parte, tâche qu'il ne nous trouve pas tous les deux insupportables. » Je ne proférai pas une plainte pour me montrer digne de la confiance qu'elle me témoignait, de la mission qu'elle me confiait. Par moments une irrésistible fureur contre elle, contre mon père, un désir de leur faire manquer le train, de ruiner le plan ourdi contre moi de me séparer d'elle, me prenait. Il se brisait devant la peur de lui faire de la peine et je restais souriant et brisé, glacé de tristesse.

Nous revînmes déjeuner. On avait fait, à cause « des voyageurs », un vrai déjeuner dînatoire avec entrée, volaille, salade, entremets. Mon frère toujours farouche dans sa douleur, ne dit pas un mot pendant tout le repas. Immobile sur sa chaise haute, il semblait tout à son chagrin. On parlait de choses et autres, quand à la fin du repas, à l'entremets, un cri perçant retentit : « Marcel a eu plus de crème au chocolat que moi », s'écriait mon frère. Il avait fallu la juste indignation contre une pareille injustice pour lui faire oublier la douleur d'être séparé de son chevreau. Ma mère m'a dit du reste qu'il n'avait jamais reparlé de cet ami, que la forme des appartements de Paris l'avait obligé à laisser à la campagne, et nous croyons qu'il n'y a jamais repensé non plus.

Nous partîmes pour la gare. Maman m'avait demandé de ne pas l'accompagner à la gare, mais devant mes prières, elle avait cédé. Depuis la dernière soirée, elle avait l'air de trouver mon chagrin légitime, de le comprendre, de me demander seulement de le mépriser. Une fois ou deux sur la route, une sorte de fureur m'envahit, je me considérais comme persécuté par elle et mon père, qui m'empêchait de partir avec elle, j'aurais voulu me venger en lui faisant manquer le train, en l'empêchant de partir, en mettant le feu à la maison ; mais ces pensées ne duraient qu'une seconde ; une seule parole un peu dure effraya ma mère, mais bien vite je repris ma douceur passionnée avec elle, et si je ne l'embrassais pas autant que j'aurais voulu, c'était pour ne pas lui faire de peine. Nous arrivâmes devant l'église, puis on pressait le pas ; cette marche progressive au-devant de ce qu'on redoute, les pas qui avancent et le cœur qui s'enfuit… Puis on tourna encore une fois. « Nous aurons cinq minutes d'avance », dit mon père. Enfin, j'aperçus la gare. Maman me pressa légèrement la main en me faisant signe d'être ferme. Nous allâmes sur les quais, elle monta dans son wagon et nous lui parlions d'en bas. On vint nous dire de nous éloigner, que le train allait partir. Maman en souriant me dit : « Régulus étonnait par sa fermeté dans les circonstances douloureuses. » Son sourire était celui qu'elle prenait pour citer des choses qu'elle jugeait pédantes, et pour aller au-devant des moqueries, si elle se trompait. Il était aussi pour signifier que ce que je trouvais un chagrin n'en était pas un. Mais tout de même elle me sentait bien malheureux, et comme elle nous avait dit adieu à tous, elle laissa mon père s'éloigner, me rappela une seconde et me dit : « Nous nous comprenons, mon loup, tous les deux, n'est-ce pas ? Mon petit aura demain un petit mot de sa Maman s'il est bien sage. Sursum corda », ajouta-t-elle, avec

cette indécision qu'elle affectait quand elle faisait une citation latine, pour avoir l'air de se tromper. Le train partit, je restais là, mais il me sembla que quelque chose de moi s'en allait aussi.

⁂

C'est comme cela que je l'avais vu quand je rentrais des promenades du côté de Guermantes et que tu ne devais pas venir me dire bonsoir dans mon lit, comme cela que je le voyais quand nous t'avions mise en chemin de fer et que je sentais que c'était dans une ville où tu ne serais plus qu'il allait falloir vivre. Alors, j'ai eu ce besoin que j'avais alors, ma petite Maman, et que personne ne pouvait entendre, d'être près de toi et de t'embrasser. Et comme les hommes sont moins courageux que les enfants, et que leur vie est moins cruelle, j'ai fait ce que j'aurais fait, si j'avais osé, les jours où tu venais de quitter Combray, j'ai pris le train. Je heurtais dans ma tête toutes les possibilités de partir, d'avoir encore le train du soir, les résistances qu'on m'opposerait peut-être parce qu'on ne comprendrait pas ma volonté sauvage, mon besoin de toi comme un besoin d'air quand on étouffe. Et M de Villeparisis, qui ne comprenait pas, mais qui sentait que la vue de Combray m'avait remué, se taisait. Je ne savais encore ce que je devais lui dire. Je voulais ne parler qu'à coup sûr, savoir les trains, commander la voiture, qu'on ne puisse plus matériellement m'empêcher. Et je marchais à côté d'elle, on parlait des visites du lendemain, mais je savais bien que je ne les ferais pas. Enfin nous arrivâmes, le village, le château ne me faisaient plus l'effet de vivre ma vie, mais d'une vie qui continuait déjà sans moi, comme celle des gens qui nous quittent au train et retournent reprendre sans nous les occupations du village. Je trouvai une dépêche insignifiante de Montargis, je dis qu'elle était de

toi, qu'elle m'obligeait à repartir, que tu avais besoin de moi pour une affaire. M de Villeparisis fut désolée, fort gentille, me conduisit à la gare, eut de ces mots que la coquetterie de la maîtresse de maison et les traditions de l'hospitalité font ressembler à l'émotion et à l'amitié. Mais à Paris, vrai ou faux, elle m'a dit plus tard : « Je n'avais pas besoin de voir votre dépêche. Je l'ai bien dit à mon mari. Sur la route, pendant que nous rentrions, vous n'étiez plus le même, et j'ai compris tout de suite : voilà un garçon qui n'a pas le cœur tranquille. Il fait des projets pour les visites qu'il viendra faire avec moi demain, mais ce soir il sera sur la route de Paris. »

— Cela me fait de la peine, mon pauvre loup, me dit Maman d'une voix troublée, de penser qu'autrefois mon petit avait du chagrin comme cela, quand je quittais Combray. Mais mon loup, il faut nous faire un cœur plus dur que cela ! Qu'est-ce que tu aurais fait si ta Maman avait été en voyage ?

— Les jours m'auraient paru longs.

— Mais si j'avais été partie pour des mois, pour des années, pour…

Nous nous taisions tous les deux. Il ne s'est jamais agi entre nous de nous prouver que chacun aimait l'autre plus que tout au monde : nous n'en avons jamais douté. Il s'est agi de nous laisser croire que nous nous aimions moins qu'il ne semblait et que la vie serait supportable à celui qui resterait seul Je ne voulais pas que ce silence durât, car il était plein pour ma mère de cette angoisse si grande, qu'elle a dû avoir si souvent que c'est ce qui me donne plus de force, en pensant qu'elle n'était pas nouvelle, pour

me souvenir qu'elle l'aurait à l'heure de sa mort. Je lui pris la main presque avec calme, je l'embrassai et je lui dis :

— Tu sais, tu peux te le rappeler, comme je suis malheureux les premiers temps où nous sommes séparés. Puis, tu sais comme ma vie s'organise autrement, et, sans oublier les êtres que j'aime, je n'ai plus besoin d'eux, je me passe très bien d'eux. Je suis fou les huit premiers jours. Après cela je resterai bien seul des mois, des années, toujours.

J'ai dit : toujours. Mais le soir, à propos de tout autre chose je lui ai dit que contrairement à ce que j'avais cru jusqu'ici les dernières découvertes de la science et les plus extrêmes recherches de la philosophie ruinaient le matérialisme, faisaient de la mort quelque chose d'apparent, que les âmes étaient immortelles et étaient un jour réunies…

Conclusion

Dès que je lisais un auteur, je distinguais bien vite sous les paroles l'air de la chanson, qui en chaque auteur est différent de ce qu'il est chez tous les autres, et tout en lisant, sans m'en rendre compte, je le chantonnais, je pressais les notes ou les ralentissais ou les interrompais, pour marquer la mesure des notes et leur retour, comme on fait quand on chante, et on attend souvent longtemps, selon la mesure de l'air, avant de dire la fin d'un mot.

Je savais bien que si, n'ayant jamais pu travailler, je ne savais écrire, j'avais cette oreille-là plus fine et plus juste que bien d'autres, ce qui m'a permis de faire des pastiches, car chez un

écrivain, quand on tient l'air, les paroles viennent bien vite. Mais ce don, je ne l'ai pas employé, et de temps en temps, à des périodes différentes de ma vie, celui-là, comme celui aussi de découvrir un lien profond entre deux idées, deux sensations, je le sens toujours vif en moi, mais pas fortifié, et qui sera bientôt affaibli et mort. Pourtant, il aura de la peine, car c'est souvent quand je suis le plus malade, que je n'ai plus d'idées dans la tête ni de forces, que ce moi que je reconnais parfois aperçoit ces liens entre deux idées, comme c'est souvent à l'automne, quand il n'y a plus de fleurs ni de feuilles, qu'on sent dans les paysages les accords les plus profonds. Et ce garçon qui joue ainsi en moi sur les ruines n'a besoin d'aucune nourriture, il se nourrit simplement du plaisir que la vue de l'idée qu'il découvre lui donne, il la crée, elle le crée, il meurt, mais une idée le ressuscite, comme ces graines qui s'interrompent de germer dans une atmosphère trop sèche, qui sont mortes : mais un peu d'humidité et de chaleur suffit à les faire renaître.

Et je pense que le garçon qui en moi s'amuse à cela doit être le même que celui qui a aussi l'oreille fine et juste pour sentir entre deux impressions, entre deux idées, une harmonie très fine que d'autres ne sentent pas. Qu'est-ce que cet être, je n'en sais rien. Mais s'il crée en quelque sorte ces harmonies, il vit d'elles, aussitôt il se soulève, germe, grandit, de tout ce qu'elles lui donnent de vie, et meurt ensuite, ne pouvant vivre que d'elles. Mais si prolongé que soit le sommeil où il se trouve ensuite (comme pour les graines de M. Becquerel), il ne meurt pas, ou plutôt il meurt mais pour renaître si une autre harmonie se présente, même si simplement entre deux tableaux d'un même peintre il aperçoit une même sinuosité de profils, une même pièce d'étoffe, une même chaise, montrant entre les deux tableaux quelque chose de com-

mun : la prédilection et l'essence de l'esprit du peintre. Ce qu'il y a dans le tableau d'un peintre ne peut le nourrir, ni dans un livre d'un auteur non plus, et dans un second tableau du peintre, un second livre de l'auteur. Mais si dans le second tableau ou le second livre, il aperçoit quelque chose qui n'est pas dans le second et le premier, mais qui en quelque sorte est entre les deux, dans une sorte de tableau idéal, qu'il voit en matière spirituelle se modeler hors du tableau, il a reçu sa nourriture et recommence à exister et à être heureux. Car pour lui exister et être heureux n'est qu'une seule chose. Et si entre ce tableau idéal et ce livre idéal dont chacun suffit à le rendre heureux, il trouve un lien plus haut encore, sa joie s'accroît encore. Car il meurt instantanément dans le particulier, et se remet immédiatement à flotter et à vivre dans le général. Il ne vit que du général, le général l'anime et le nourrit, et il meurt instantanément dans le particulier. Mais le temps qu'il vit, sa vie n'est qu'une extase et qu'une félicité. Il n'y a que lui qui devrait écrire mes livres. Mais aussi seraient-ils plus beaux ?

⁂

Qu'importe qu'on nous dise : vous perdez à cela votre habileté. Ce que nous faisons, c'est remonter à la vie, c'est briser de toutes nos forces la glace de l'habitude et du raisonnement qui se prend immédiatement sur la réalité et fait que nous ne la voyons jamais, c'est retrouver la mer libre. Pourquoi cette coïncidence entre deux impressions nous rend-elle la réalité ? Peut-être parce que alors elle ressuscite avec ce qu'elle omet, tandis que si nous raisonnons, si nous cherchons à nous rappeler, nous ajoutons ou nous retirons.

Les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère. Sous chaque mot chacun de nous met son sens ou du moins son image qui est souvent un contresens. Mais dans les beaux livres, tous les contresens qu'on fait sont beaux. Quand je lis le berger de L'Ensorcelée, je vois un homme à la Mantegna, et de la couleur de la T... de Botticelli. Ce n'est peut-être pas du tout ce qu'a vu Barbey. Mais il y a dans sa description un ensemble de rapports qui, étant donné le point de départ faux de mon contresens, lui donnent la même progression de beauté.

Il semble que l'originalité d'un homme de génie ne soit que comme une fleur, une cime superposée au même moi que celui des gens de talent médiocre de sa génération ; mais ce même moi, ce même talent médiocre existe chez eux. Nous croyons que Musset, que Loti, que Régnier sont des êtres à part. Mais quand Musset bâclait de la critique d'art, nous voyons avec horreur les phrases les plus plates de Villemain naître sous sa plume, nous sommes stupéfaits de découvrir en Régnier un Brisson ; quand Loti a à faire un discours académique et quand Musset a à fournir un article sur la main-d'œuvre pour une revue de peu d'importance, n'ayant pas le temps de forer son moi banal pour en faire sortir l'autre qui viendrait se superposer, nous voyons que sa pensée et son langage sont pleins...

⁂

Il est si personnel, si unique, le principe qui agit en nous quand nous écrivons et crée au fur et à mesure notre œuvre, que dans la même génération les esprits de même sorte, de même famille, de même culture, de même inspiration, de même milieu, de même condition, prennent la plume pour écrire presque de la même manière la même chose décrite et ajoutent chacun la bro-

derie particulière qui n'est qu'à lui, et qui fait de la même chose une chose toute nouvelle, où toutes les proportions des qualités des autres sont déplacées. Et ainsi le genre des écrivains originaux se poursuit, chacun faisant entendre une note essentielle qui cependant, par un intervalle imperceptible, est irréductiblement différente de celle qui la précède et de celle qui la suit. Voyez, l'un à côté de l'autre, tous nos écrivains : les originaux seulement, et les grands aussi, qui sont aussi des écrivains originaux et qu'à cause de cela, ici, il n'y a pas lieu d'en distinguer. Vois comme ils se touchent et comme ils diffèrent. Suis à côté l'un de l'autre, comme dans une guirlande tressée à l'âme et faite de fleurs innombrables, mais toutes différentes, sur un rang, France, Henri de Régnier, Boylesve, Francis Jammes, dans une même rangée, cependant que sur une autre rangée tu verras Barrès, sur une autre Loti.

Sans doute quand Régnier et France ont commencé tous deux à écrire, avaient-ils la même culture, la même idée de l'art, ont-ils cherché à peindre de même. Et ces tableaux qu'ils essayaient de peindre, ils avaient sur leur réalité objective à peu près la même idée. Pour France la vie est le rêve d'un rêve, pour Régnier les choses ont le visage de nos songes. Mais cette similitude de nos pensées et des choses, aussitôt Régnier, méticuleux et approfondi, est plus tourmenté de n'oublier jamais de la vérifier, de démontrer la coïncidence, il répand en son œuvre sa pensée, sa phrase s'allonge, se précise, se tortille, sombre et minutieuse comme une ancolie, quand celle de France rayonnante, épanouie et lisse est comme une rose de France.

⁂

Et parce que cette réalité véritable est intérieure, peut se dégager d'une impression connue, même frivole ou mondaine, quand elle est à une certaine profondeur et libérée de ces apparences, pour cette raison je ne fais aucune différence entre l'art élevé, qui ne s'occupe pas que de l'amour, à nobles idées, et l'art immoral ou futile, ceux qui font la psychologie d'un savant ou d'un saint plutôt que d'un homme du monde. D'ailleurs dans tout ce qui est du caractère et des passions, des réflexes, il n'y a pas de différence ; le caractère est le même pour les deux, comme les poumons et les os, et le physiologiste pour démontrer les grandes lois de la circulation du sang ne se soucie pas que les viscères aient été extraits du corps d'un artiste ou d'un boutiquier. Peut-être quand nous aurons affaire à un artiste véritable, qui ayant brisé les apparences sera descendu à la profondeur de la vie véritable, pourrons-nous alors, comme il y aura œuvre d'art, nous intéresser davantage à une œuvre mettant en jeu des problèmes plus étendus. Mais d'abord qu'il y ait profondeur, qu'on ait atteint les régions de la vie spirituelle où l'œuvre d'art peut se créer. Or, quand nous verrons un écrivain à chaque page, à chaque situation où se trouve son personnage, ne jamais l'approfondir, ne pas le repenser sur lui-même, mais se servir des expressions toutes faites, que ce qui en nous vient des autres — et des plus mauvais autres — nous suggère quand nous voulons parler d'une chose, si nous ne descendons pas dans ce calme profond où la pensée choisit les mots où elle se reflétera tout entière ; un écrivain qui ne voit pas sa propre pensée, alors invisible à lui, mais se contente de la grossière apparence qui la masque à chacun de nous à tout moment de notre vie, dont le vulgaire se contente dans une perpétuelle ignorance, et que l'écrivain écarte, cherchant à voir ce qu'il y a au fond ; quand par le choix ou plutôt

l'absence absolue du choix de ses mots, de ses phrases, la banalité rebattue de toutes ses images, l'absence d'approfondissement d'aucune situation, nous sentirons qu'un tel livre, même si à chaque page il flétrit l'art maniéré, l'art immoral, l'art matérialiste, est lui-même bien plus matérialiste, car il ne descend même pas dans la région spirituelle d'où sont sorties des pages ne faisant que décrire des choses matérielles peut-être, mais avec ce talent qui est la preuve indéniable qu'elles viennent de l'esprit. Il aura beau nous dire que l'autre art n'est pas de l'art populaire, mais de l'art pour quelques-uns, nous penserons, nous, que c'est le sien qui est cet art-là, car il n'y a qu'une manière d'écrire pour tous, c'est d'écrire sans penser à personne, pour ce qu'on a en soi d'essentiel et de profond. Tandis que lui écrit en pensant à quelques-uns, à ces artistes dits maniérés, et non pas essayant de voir par où ils pèchent, approfondissant jusqu'à trouver l'éternel l'impression qu'ils lui produisent, éternel que cette impression contient aussi bien que le contient un souffle d'aubépine ou n'importe quelle chose qu'on sait pénétrer ; mais ici comme partout, en ignorant ce qui se passe au fond de lui, en se contentant des formules rebattues et de sa mauvaise humeur, sans chercher à voir au fond : « Air renfermé de chapelle, allez donc au-dehors. Que me fait votre pensée, hé bien ! qu'est-ce que ça peut faire qu'on soit clérical. Vous me dégoûtez, ces femmes-là devraient être fessées. Il n'y a donc pas de soleil en France. Vous ne pouvez donc pas faire une musique légère. Il faut que vous salissiez tout, etc. » Il est d'ailleurs en quelque sorte obligé à cette superficialité et ce mensonge, puisqu'il choisit pour héros un génie mauvais coucheur dont les boutades terriblement banales sont exaspérantes, mais pourraient se rencontrer chez un homme de génie. Malheureusement quand Jean Christophe, car c'est de lui que je

parle, cesse de parler, M. Romain Rolland continue à entasser banalités sur banalités, et quand il cherche une image plus précise, c'est une œuvre de recherche et non de trouvaille, et où il est inférieur à tout écrivain d'aujourd'hui. Les clochers de ses églises, qui sont comme de grands bras, sont inférieurs à tout ce qu'ont trouvé M. Renard, M. Adam, peut-être même M. Leblond.

Aussi cet art est-il le plus superficiel, le plus insincère, le plus matériel (même si son sujet est l'esprit, puisque la seule manière pour qu'il y ait de l'esprit dans un livre, ce n'est pas que l'esprit en soit le sujet mais l'ait fait. Il y a plus d'esprit dans le Curé de Tours de Balzac que dans son caractère du peintre Steinbock), et aussi le plus mondain. Car il n'y a que les personnes qui ne savent pas ce que c'est que la profondeur et qui, voyant à tout moment des banalités, des faux raisonnements, des laideurs, ne les aperçoivent pas mais s'enivrent de l'éloge de la profondeur, qui disent : « Voilà de l'art profond ! », de même que quand quelqu'un dit tout le temps : « Ah ! moi je suis franc, moi je n'envoie pas dire ce que je pense, tous nos beaux messieurs sont des flatteurs, moi je suis un rustre », et fait illusion aux gens qui ne savent pas, un homme délicat sait que ces déclarations n'ont rien à voir avec la vraie franchise en art. C'est comme en morale : la prétention ne peut être réputée pour le fait. Au fond, toute ma philosophie revient, comme toute philosophie vraie, à justifier, à reconstruire ce qui est. (En morale, en art, on ne juge plus seulement un tableau sur ses prétentions à la grande peinture et la valeur morale d'un homme sur ses discours.) Le bon sens des artistes, le seul critérium de la spiritualité d'une œuvre, c'est le talent.

Le talent est le critérium de l'originalité, l'originalité est le critérium de la sincérité, le plaisir (pour celui qui écrit) est peut-être le critérium de la vérité du talent.

Il est presque aussi stupide de dire pour parler d'un livre : « C'est très intelligent », que « Il aimait bien sa mère. » Mais le premier n'est pas encore mis en lumière.

Les livres sont l'œuvre de la solitude et les enfants du silence. Les enfants du silence ne doivent rien avoir de commun avec les enfants de la parole, les pensées nées du désir de dire quelque chose, d'un blâme, d'une opinion, c'est-à-dire d'une idée obscure.

La matière de nos livres, la substance de nos phrases doit être immatérielle, non pas prise telle quelle dans la réalité, mais nos phrases elles-mêmes et les épisodes aussi doivent être faits de la substance transparente de nos minutes les meilleures, où nous sommes hors de la réalité et du présent. C'est de ces gouttes de lumière cimentées que sont faits le style et la fable d'un livre.

En outre, il est aussi vain d'écrire spécialement pour le peuple que pour les enfants. Ce qui féconde un enfant, ce n'est pas un livre d'enfantillages. Pourquoi croit-on qu'un ouvrier électricien a besoin que vous écriviez mal et parliez de la Révolution française pour vous comprendre ? D'abord c'est juste le contraire. Comme les Parisiens aiment à lire des voyages d'Océanie et les riches des récits de la vie des mineurs russes, le peuple aime autant lire des choses qui ne se rapportent pas à sa vie. De plus, pourquoi faire cette barrière ? Un ouvrier (voir Halévy) peut être baudelairien.

Cette mauvaise humeur qui ne veut pas voir au fond de soi (qui est en esthétique le pendant d'un homme qui tient à connaître quelqu'un et qui, snobé, dit : « Est-ce que j'ai besoin de

lui, ce monsieur ? Qu'est-ce que ça peut me faire de le connaître, il me dégoûte ») c'est en bien plus gros ce que je reproche à Sainte-Beuve, c'est (bien que l'auteur ne parle que d'Idées, etc.) une critique matérielle, de mots qui font plaisir aux lèvres, aux coins de la bouche, aux sourcils remontés, aux épaules, et au contre-flot desquels l'esprit n'a pas le courage de remonter pour voir ce qu'il y a. Mais dans Sainte-Beuve, malgré tout, beaucoup plus d'art prouve beaucoup plus de pensée.

⁂

L'archaïsme est fait de beaucoup d'insincérités, dont l'une est de prendre pour des traits assimilables du génie des anciens des traits extérieurs, évocateurs dans un pastiche, mais dont ces anciens eux-mêmes n'avaient pas conscience, car leur style ne rendait pas alors de son ancien. De nos jours un poète s'est rencontré, qui croit qu'a passé en lui la grâce de la voix de Virgile et de Ronsard, parce qu'il appelle le premier comme fait le second « le docte Mantouan ». Son Ériphyle a de la grâce, car un des premiers il a senti que la grâce avait dû vivre, et il donne à la fille le gentil zézaiement d'une petite femme « mon époux, c'était un héros, mais il avait trop de barbe » et elle secoue la tête avec fâcherie à la fin comme une petite jument (peut-être ayant remarqué la vie que donnent les anachronismes involontaires de la Renaissance et du xvii siècle) ; son amant lui dit : « Noble dame » (église chercheuse de grâce, gentilhomme du Péloponnèse). Il se rattache à l'école (Boulanger ?) — et Barrès — en ce qu'il indique d'un mot, l'école du sous-entendu. C'est juste l'opposé de Romain Rolland. Mais ce n'est qu'une qualité, et cela ne prévaut pas contre le néant du fond et l'absence d'originalité. Ses célèbres Stances ne se sauvent que parce que l'inachèvement, une sorte de

banalité et de manque de souffle sont voulus, et comme elles seraient sans cela involontaires, le défaut du poète conspire avec son but. Mais dès qu'il s'oublie et veut dire quelque chose, dès qu'il parle il écrit des choses comme ceci :

Ne dites pas : la vie est un joyeux festin ;
Ou c'est d'un esprit sot ou c'est d'une âme basse.
Surtout ne dites pas : elle est malheur sans fin ;
C'est d'un mauvais courage et qui trop tôt se lasse.
Riez comme au printemps s'agitent les rameaux.
Pleurez comme la bise ou le flot sur la grève.
Goûtez tous les plaisirs et souffrez tous les maux.
Et dites : c'est beaucoup, car c'est l'ombre d'un rêve.

⁂

Les écrivains que nous admirons ne peuvent pas nous servir de guides, puisque nous possédons en nous comme l'aiguille aimantée ou le pigeon voyageur, le sens de notre orientation. Mais tandis que guidés par cet instinct intérieur nous volons de l'avant et suivons notre voie, par moments, quand nous jetons les yeux de droite et de gauche sur l'œuvre nouvelle de Francis Jammes ou de Maeterlinck, sur une page que nous ne connaissons pas de Joubert ou d'Emerson, les réminiscences anticipées que nous y trouvons de la même idée, de la même sensation, du même effort d'art que nous exprimons en ce moment, nous font plaisir comme d'aimables poteaux indicateurs qui nous montrent que nous ne nous sommes pas trompés, ou, tandis que nous reposons un instant dans un bois, nous nous sentons confirmés dans notre route par le passage tout près de nous à tire-d'aile de ramiers fraternels qui ne nous ont pas vus. Superflus si l'on veut. Pas tout à fait inutiles cependant. Ils nous montrent ce qui… à ce moi tout

de même un peu subjectif qu'est notre moi œuvrant, l'est aussi, d'une valeur plus universelle pour les moi analogues, pour ce moi plus objectif, ce tout le monde cultivé que nous sommes quand nous lisons, l'est non seulement pour notre monde particulier mais aussi pour notre monde universel…

⁂

Les belles choses que nous écrirons si nous avons du talent sont en nous, indistinctes, comme le souvenir d'un air, qui nous charme sans que nous puissions en retrouver le contour, le fredonner, ni même en donner un dessin quantitatif, dire s'il y a des pauses, des suites de notes rapides. Ceux qui sont hantés de ce souvenir confus des vérités qu'ils n'ont jamais connues sont les hommes qui sont doués. Mais s'ils se contentent de dire qu'ils entendent un air délicieux, ils n'indiquent rien aux autres, ils n'ont pas de talent. Le talent est comme une sorte de mémoire qui leur permettra de finir par rapprocher d'eux cette musique confuse, de l'entendre clairement, de la noter, de la reproduire, de la chanter. Il arrive un âge où le talent faiblit comme la mémoire, où le muscle mental qui approche les souvenirs intérieurs comme les extérieurs n'a plus de force. Quelquefois cet âge dure toute la vie, par manque d'exercice, par trop rapide satisfaction de soi-même. Et personne ne saura jamais, pas même soi-même, l'air qui vous poursuivait de son rythme insaisissable et délicieux.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Contre_Sainte-Beuve. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.